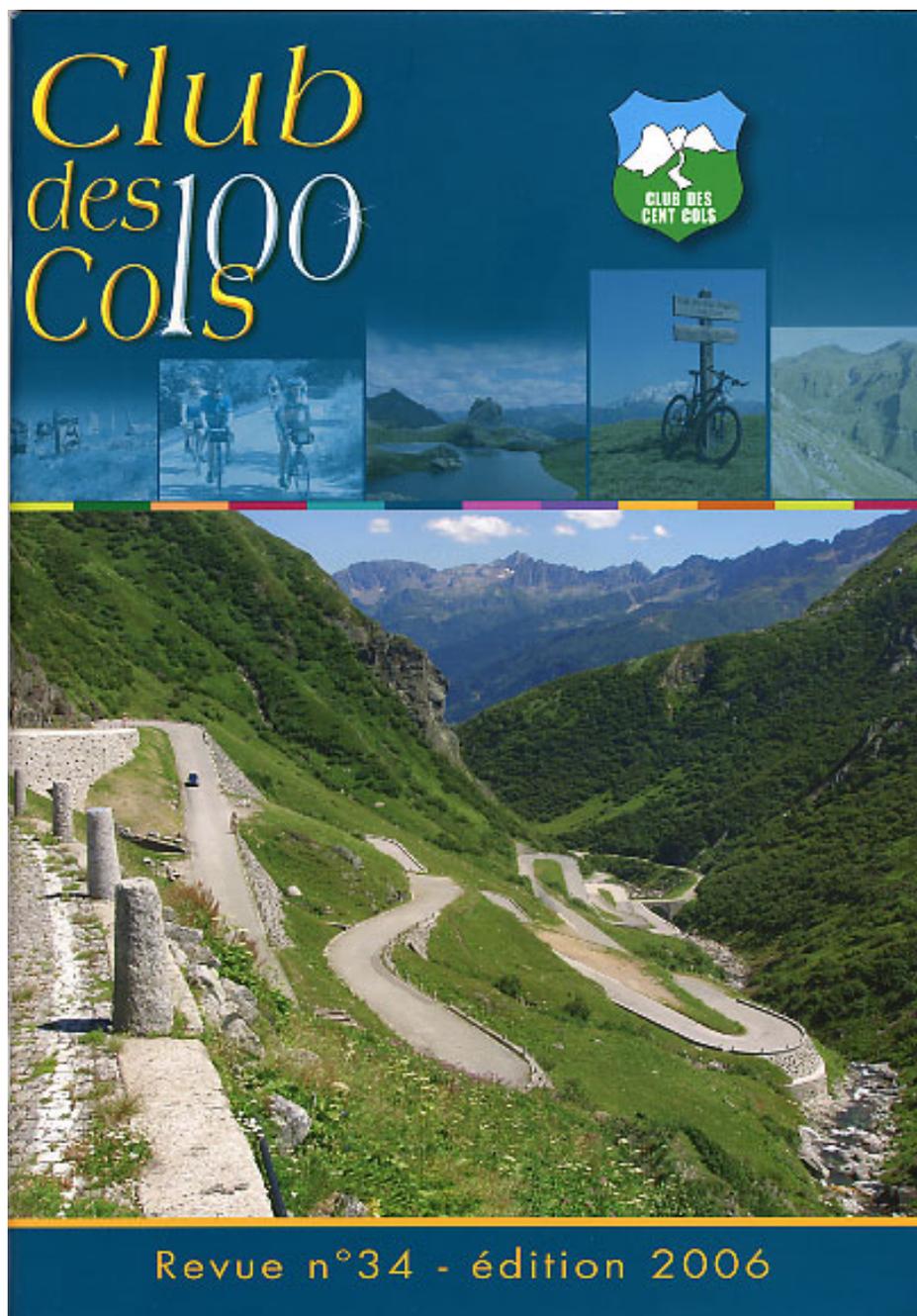


REVUE N°34, 2006



SOMMAIRE

Editorial.....	3
Salut l'ami.....	4
Des cols par centaines.....	6
Le col de Naurouze : un obstacle infranchissable.....	9
L'homme qui aimait parler aux cols.....	10
Passer le pas.....	13
Solitude, Similitude.....	14
La Loi du Moindre Effort.....	15
Le chemin de fer de Grenoble à Villard de Lans : une possible voie verte.....	17
De l'influence du Mont-Blanc sur le CCC.....	19
Fuerteventura... Forte aventure.....	20
Trempé, dis-tu ?.....	23
Le Gavia et le Stelvio.....	27
Un grand bol d'Eire.....	29
Andalousie 2005.....	31
Alla scoperta delle Grandi Salite : il colle delle Finestre.....	32
Le Grand-Saint-Bernard.....	33
Thurins – Turin.....	35
Le Ladakh, entre paradis et enfer.....	38
Bidur : 2005 ^{eme} col en l'an 2005 à... 2005 mètres !.....	41
Moments de grâce.....	43
La fin du voyage.....	46
Deux « 2000 » sinon rien.....	48
La tête de Louis XVI.....	50
Mais où est donc le col de l'Esse ?.....	51
Tunnel piégeux !.....	52
Une journée ordinaire.....	54
1949.....	57
Tchao l'école, à nous les cols.....	60
Escapade pyrénéenne.....	61
Vive un coup de gégène !.....	63
Col du Goléron (74-0643m).....	64
La Bonette : respect !.....	67
Le Col du Béal : point focal du Forez.....	69
Je m' souviens.....	72
Une concentration « Pyrénéenne ».....	73
A la manière de Stéphane Mallarmé.....	76
Le cinq centième pendant le Tour de Corse.....	77

Le cyclo et la vache..... 79
Solidarité des Cent Cols..... 82
Concentration régionale des Cent cols en Alsace..... 83
Concentration Michel Bernardini..... 84
Ma première concentration du CCC..... 85
L'étape du Tour..... 86

EDITORIAL

Le 15 août dernier en fin d'après-midi, après la concentration au col de Catchaudégué, nous avons donné rendez-vous aux participants pour prendre le pot de l'amitié à la Maison du Haut-Salat à Seix. Nous attendions 60 à 80 personnes, estimation faite en fonction des hébergements retenus sur place. Or la centaine fut allègrement dépassée, il fallut quérir verres et bouteilles supplémentaires, tout cela dans la bonne humeur !

La magie de la concentration des Cent Cols avait encore une fois opéré : tous semblaient vouloir prolonger ce moment de rencontre et d'amitié et retarder l'instant inéluctable du départ qui allait rompre le charme. Quand ils ont la chance de vivre de tels moments, de ressentir la chaleur de cette ambiance unique, de constater à quel point le courant passe entre cyclos de tous horizons, de tous niveaux que rassemble une passion commune pour la montagne, alors les organisateurs oublient tous les soucis et tracas qu'a pu leur causer la mise en place de la concentration : ils tiennent là une récompense qui leur va droit au cœur. Aussi, au nom de René et Nicole Poty, qui ont eu la plus grande part de travail dans cette organisation, au nom de tous nos collègues du conseil d'administration, au nom de nos délégués territoriaux, au nom des membres de la CERP, je tiens à vous remercier d'avoir pu vivre cet instant privilégié.

Depuis décembre dernier et l'assemblée de Sillingy, votre large confiance nous a remis en selle pour une nouvelle olympiade. Le conseil d'administration a été reconduit et complété par la venue de Mario Labelle qui continuera de nous apporter ses compétences en informatique, et de Jean-Paul Zuanon qui nous fera bénéficier de son expérience au sein du Club Alpin Français. Michel de Brébisson a quitté le CA pour la CERP qui s'est encore renforcée avec l'arrivée de Thierry Adam, Gilles Bodin, Bernard Giraudeau et François Rieu. La jeunesse côtoie l'expérience et cette commission, toujours animée par Guy Bodoïn, est réellement très active !

Quant au réseau des délégués territoriaux et nationaux, il reste stable. Le prochain changement à prévoir est le partage de la zone 03 en vue de mieux répartir la charge de travail entre Jean-Pierre Adam et un collègue issu d'un département voisin. Merci à eux de consacrer de longues soirées d'hiver à traiter les listes et cotisations des adhérents. Je remercie en particulier Didier Rémond pour la tenue du « tableau international » constitué des cols que vous signalez à vos délégués sur vos listes annuelles dans des pays où la Confrérie n'a pas encore édité de catalogue.

Comme par le passé, nous serons à l'écoute de vos questions, vos doléances, vos idées et vos suggestions. Les outils de communication permettent aujourd'hui d'échanger beaucoup de documents et de points de vue. Les décisions que nous serons amenés à prendre, seront prises dans la collégialité, au nom de l'intérêt de la Confrérie et au service des adhérents. Votre revue annuelle ne serait pas ce qu'elle est sans la contribution des nombreux auteurs, et le concours des membres du Comité de Lecture qui passent une partie de l'hiver à lire minutieusement, évaluer, et le cas échéant, corriger les textes qui nous parviennent. Grand merci à tous pour ce travail collectif qui produit chaque année un résultat de qualité, et dont la sortie est – je le sais – très attendue !

Bonne lecture à tous, et soyez nombreux à Mittelwihr !

Claude Bénistrand Président du Club des Cent Cols

SALUT L'AMI...

Oui, c'est à toi que je m'adresse... Oui, toi ! Et toi aussi... et encore toi, et toi également...

Comment ? Tu ne me reconnais pas ?

Ah... pardon, tu ne me connais pas. C'est vrai, moi non plus je ne te connais pas. Et pourtant...

Souviens-toi, c'était le 3 juillet 2003 (j'en suis sûr, je note tout). Tu portais le maillot du club, comme une bannière, c'est comme ça que je t'ai reconnu. Malheureusement, je ne portais pas le mien et du coup tu ne m'as pas vu. Je t'ai salué de la main et t'ai crié "Salut Cent Cols"... C'était un jour où les grands cols alpins sont réservés aux cyclos. C'était aussi le jour du passage par l'Izoard des participants aux 6 jours de Vars (peut-être en faisais-tu partie). Tu sortais de Brunissard et allais attaquer les lacets de la forêt, mais moi je descendais de l'Izoard... Trop vite, trop fugitif, pas de rencontre. Dès le lendemain... encore toi, cette fois vers la station de Risoul. C'était aussi en fin de matinée (décidément, ou je suis plus matinal que toi, ou tu fais de plus longues sorties). Une nouvelle fois, je descendais quand toi tu montais (tu vas finir par penser que c'est au CCCD que j'appartiens – Club des Cent Cols en Descente – mais rassure toi, je le monte aussi). A nouveau je t'ai fait un signe de la main et un "Salut Cent Cols", mais c'était dans la précipitation de la descente pour moi, dans l'effort de la montée pour toi. Pas de suite là non plus.

Une autre fois, c'était même sur mes routes plates du Nord (entre Orchies et Coutiches. Ainsi si tu me lis, tu te souviendras peut-être). Ce jour-là, c'est moi qui portais le maillot. C'est pourtant extrêmement rare que je le porte en dehors des cols, et surtout dans le Nord (question de principe, et de respect du maillot). Cette fois, c'est toi qui m'a reconnu et apostrophé sympathiquement d'un "Salut Cent Cols". Mais nous étions en sens de circulation inverse... trop de trafic automobile... trop dangereux. Pas de rencontre, pas d'échange.

En "feuilleter" mes souvenirs de ce genre, et en décidant d'écrire à ce sujet, un autre épisode me revient en mémoire. C'était en juillet 1996 dans le BCMF des Aravis. Je me souviens de la conversation nouée avec un participant durant le long cheminement entre Albertville et Beaufort, avant d'attaquer la montée vers Hauteluce et le col des Saisies. Le maillot avait été le signe de reconnaissance pour fixer "l'ordre du jour" de la discussion : ancienneté à la Confrérie, nombre de cols au compteur, + de 2000 réalisés, cols les plus appréciés etc... Mais le plus extraordinaire est qu'il s'agissait de retrouvailles.

Trois semaines plus tôt en effet, j'avais eu le plaisir de rouler aux côtés de ce même Cent Cols durant tout le début de parcours du BCMF de Colmar, dans la vallée de la Fecht conduisant à Munster. Je dois à la vérité de dire qu'une fois arrivé là, et dès l'attaque du col du Platzerwasel, je n'ai vu que sa roue arrière qui s'éloignait de plus en plus (la même chose s'est produite 3 semaines plus tard, après notre passage à Beaufort : il s'est envolé et je ne l'ai plus revu). Je ne sais presque rien de lui, je ne connais pas son nom ni son âge, ni ce qu'il fait. Je me souviens juste qu'il était de l'Est, Lorrain, je crois.

Mais peu importe, nous sommes amis puisque nous sommes Cent Cols... donc JE LE CONNAIS.

Eh bien avec toi, c'est pareil. C'est en effet cette même sensation que j'ai vis-à-vis de vous tous quand je vous lis dans la revue. Je dois dire que le fait d'avoir apporté ma modeste contribution à la numérisation de la revue et d'avoir ainsi relu bon nombre d'articles a bien renforcé cette impression. En tout cas, cela m'a donné l'envie d'en relire d'autres, et m'a décidé à écrire ce texte.

Chaque fois, ça me donne l'impression de te connaître, de TE et de ME reconnaître dans ce qui est écrit. Très souvent, j'ai la sensation que c'est MOI qui ai vécu ce qui est raconté, voire même que c'est moi qui l'ai écrit (hormis la qualité d'écriture que je ne prétends pas égaler, ou le niveau des exploits et performances relatés auxquels je ne prétends pas non plus).

Quand un "Cinglé du Ventoux" parle dans la revue de 2004 du "chti" reconnaissable à son "Preuss", je me dis que ça ne peut être que moi !

Mais dans presque tous les autres récits, même sans ce genre de détail, je me le dis aussi, que ce soit pour les lieux évoqués comme pour les situations vécues. Franchement, c'est incroyable le nombre de fois où j'ai pu me reconnaître dans des articles mettant en scène des chiens... ou bien encore dans ce récit évoquant les âneries qui peuvent être parfois vociférées à notre passage (n'est-ce pas Jacques Faizant ?).

Idem à propos des vaches dans le tunnel du col de Portet, des moutons que l'on semble tous trouver dans la montée au col de Tentes, ou bien encore à propos des chèvres des Lindarets. Et que dire des mouches ?

S'agissant des lieux, il y a bien sûr tous les articles parlant du Parpaillon...des crêtes de l'Assietta...du Galibier, du Tourmalet, de la Bonette et bien d'autres encore. Ils agissent dans les deux sens : comme incitateurs à y aller bien sûr, mais aussi comme un agréable (ou douloureux) retour en arrière quand on connaît déjà.

Parfois même, quand je gravis un col sur lequel j'ai déjà eu l'occasion de lire ce que tu as pu écrire dans la revue, j'ai l'impression de connaître ou de reconnaître ce qui se présente à moi, de vraiment partager ton propre vécu.

Il y a encore les cas où dans ton récit, tu parles des expériences que nous avons vécues (pas ensemble, mais de la même façon, TOI et MOI). Par exemple, toutes les fois où nous nous retrouvons très en retard parce que nous avons été trop présomptueux et avons mal évalué le temps qu'il nous faudrait pour venir à bout de notre programme...

Ou bien encore lorsque nous nous retrouvons en société, que nous évoquons notre passion et sommes regardés avec admiration, étonnement ou... pris pour des fous. Tu comprendras donc pourquoi j'ai eu envie de t'adresser ce salut. Tu comprendras aussi pourquoi je me suis permis de te tutoyer, parce que finalement, TOI c'est un peu MOI et réciproquement. Précisément parce que ce sont ces mêmes valeurs, ces mêmes aventures qui nous font vibrer.

Au fond, c'est peut-être ça la flamme du Cent Cols inconnu !

Alors à bientôt, sur la route ou / et dans la revue. Car c'est sûr, on se reconnaîtra.

Jean-Paul GUERIN

CC n°3911

DES COLS PAR CENTAINES

Au Club des Cent Cols, le chiffre cent figure en bonne place et depuis de nombreuses années, je communique une liste de cols annuelle multiple de cent.

Histoire de ne pas s'encombrer l'Unité Centrale sans doute. Une année de 397 cols nouveaux comptera donc 300 pour le Tableau d'Honneur et c'est l'année suivante qui bénéficiera d'une prime de 97 cols.

On s'intéresse souvent au profil d'une étape. Il existe un autre profil que je tente d'appréhender depuis qu'un certain jour de janvier 1986, une bande de cyclos m'a accompagné pour le passage du 2000ème col, la baisse des Sangliers dans le massif de l'Estérel. Il s'agit de la répartition des cols par altitude. L'élévation (terme consacré en anglo-saxon) sera fonction du massif et le Catalogue des Cent Cols fournit toutes les informations. On passera donc des 19 mètres d'un col corse aux 4740 mètres du col Major, le bien nommé, proche du Mont Blanc.

Qu'en est-il des élévations de sa propre liste de cols ?

Sur plusieurs années, on retrouvera les cols hivernaux encore dénommés taupinières et les cols prestigieux à plus de 3000 mètres. Comment se faire une idée de leur répartition en altitude dans la course aux cols qui caractérise nos randonnées montagnardes ?

C'est là encore qu'on utilisera le chiffre cent pour ne retenir de l'altitude d'un col que le nombre de centaines. A ce jeu, le col Major compte 47. Sans prétendre à une maîtrise de mathématiques, on peut dresser un tableau du nombre de cols par centaines de mètres, ce qu'on dénomme histogramme en langage savant. On s'attend à trouver une courbe en forme de cloche avec un maximum autour de la valeur supposée moyenne des altitudes considérées. En France, il existe peu de cols d'altitude inférieure à 0 mètre (mon vélo n'est pas un insubmersible), et bien peu de cols au-dessus de 4000 mètres sont franchissables dans notre beau pays. Sans surprise, on trouvera une valeur moyenne entre 1000 et 1500 mètres. Par contre, il existe une allure singulière de la courbe de répartition entre 1800 et 2600 mètres d'altitude. Au lieu de diminuer progressivement quand l'altitude augmente, la courbe présente un deuxième maximum autour de 2300-2400 mètres et son allure n'est pas celle d'un dromadaire mais celle d'un chameau.

Dans les premières années, je n'ai pas pris garde à cette anomalie, l'attribuant à un manque de données car j'étais alors un jeune chasseur de cols. Avec maintenant plus de 8700 données correspondant à des cols différents gravés sur trois continents, le doute n'est plus permis ; l'anomalie subsiste.

On la retrouve en examinant de près la « bible » Chauvot, la liste des 8592 cols français relevée sur les cartes au 1/25000ème. Ma liste de cols (français et étrangers) présente la même répartition d'altitude que la liste française du Chauvot jusqu'aux environs de 3000 mètres où les cols du Haut Atlas marocain et des Montagnes Rocheuses ne peuvent rivaliser en nombre avec les cols français à peine franchissables de nos massifs alpins.

D'où provient l'anomalie ?

Un col n'existe que s'il est géographiquement une dépression entre deux sommets ET s'il a été nommé par la population locale puis les géographes.

Fréquente-t-on la montagne à des altitudes privilégiées ? Les alpages sont-ils plus verdoyants à 2500 mètres qu'à 2100 mètres ? Pour qui consacre tant d'efforts à franchir ces cols, il n'est pas inutile de comprendre comment ils se répartissent dans l'échelle des altitudes.

Pour faciliter l'analyse, on peut définir un paramètre qui caractérise ce qu'il faut bien reconnaître comme une anomalie : comptabilisons les cols des trois centaines consécutives dans la zone du deuxième maximum (entre 2400 et 2699 mètres pour le Chauvot) et les trois centaines consécutives correspondant au minimum entre les deux bosses de notre camélidé. Pourquoi trois centaines ? Pour s'affranchir des irrégularités d'une courbe dont de nombreux pics ou creux secondaires peuvent fausser l'analyse. On lisse la courbe pour ne retenir que le phénomène majeur. L'écart entre les nombres de cols figurant dans les deux tranches de 300 mètres définie de la sorte caractérise l'anomalie. La 'bible' Chauvot qui rassemble tous les cols de France, y compris les cols inaccessibles avec un vélo, donne un écart de 67%. Ma liste de cols, à forte majorité française et italienne, et comportant des cols relativement cyclables, présente un écart de 32%.

J'ai extrait de ma liste les cols étrangers des Alpes du Sud couvrant l'Italie, les Grisons et le Tessin. Là encore, un écart de 39% se situe dans la moyenne des valeurs relevées plus haut.

Il faut donc exclure une particularité française dans la manière de nommer les cols et se tourner vers des spécificités plus liées à la géographie.

Et les monts ?

Un col se trouvant nécessairement entre deux monts, il est intéressant de disposer de la répartition en altitude des monts. Le « Chauvot » des monts n'existe pas. Ma propre liste ne comporte que 1200 monts, un chiffre trop faible pour faire une analyse comparative.

Le seul moyen de comptabiliser les monts est de les rechercher sur des cartes de massifs montagneux à une échelle entre 1/200000ème à 1/250000ème et de répertorier toutes les altitudes inscrites là où le cartographe a disposé de suffisamment de place.

Si l'anomalie est liée au relief, la courbe de répartition des monts doit présenter un creux et une bosse comparables à celle des cols mais à une altitude plus élevée car les monts dominant les cols. Aussitôt dit, aussitôt fait. Deux séries de cartes de France ont été examinées. Les monts y sont moins nombreux que les cols de la liste Chauvot ce qui s'explique par l'échelle des cartes dix fois plus petite, mais on s'assure d'une couverture uniforme de nos massifs montagneux indépendante de la toponymie. Il suffit de compter le nombre de triangles désignant les sommets, même s'ils ne sont pas nommés pour obtenir une représentation objective des altitudes des reliefs français. Sans surprise, des cartes publiées par deux éditeurs différents à des échelles comparables font aussi apparaître une distribution à deux bosses.

On pourra définir des paramètres propres aux monts et analogues à ceux des cols. Les écarts, 28% et 58%, sont significatifs. On notera le décalage attendu entre les altitudes des creux et bosses concernant cols et monts. Les monts relevés sur les cartes au 1/200000ème donnent un creux à 2200 mètres et une bosse à 2700 mètres tout à fait semblables à ceux des cols.

La faute aux glaciers

A l'occasion de la réunion des Cent Cols en Ariège, j'ai fourni les statistiques des altitudes de cols à de nombreux cyclos sans obtenir de pistes valables pour expliquer cette fameuse anomalie dans la zone des 2000 mètres.

C'est à Meylan au pied du massif de la Chartreuse que des spécialistes en géologie m'ont fourni des éléments de réponse. Il suffisait de se tourner vers les gigantesques barres rocheuses qui bordent le Grésivaudan sur son versant ouest. Les falaises tombent à pic et on ne trouvera aucun sommet entre l'altitude de la crête et le fond de la vallée. Car c'est le propre des vallées glaciaires. Tout relief se trouvant sur le passage des glaciers sera arasé. Et c'est bien ce qui se produit jusqu'à des altitudes dépassant 2000 mètres. L'anomalie serait donc liée à un manque de relief (sommets et cols) à des altitudes intermédiaires ce que le profil en U illustre parfaitement. Sans le passage de ces gigantesques masses de glace, nous aurions un terrain plus fertile en cols dans la zone des 2000 mètres d'altitude.

Le fondateur du club des Cent Cols avait-il songé à cette bizarrerie en précisant que la liste de cols devait compter cinq cols par centaine au-dessus de l'altitude de 2000 mètres ? Et souvent bien au-dessus de 2000 mètres compte tenu de l'appétit vorace des glaciers du Quaternaire ?

Michel VERHAEGHE

CC n°204

LE COL DE NAUROUZE¹ : UN OBSTACLE INFRANCHISSABLE

La nature qui fait bien les choses a créé les cols pour que les hommes franchissent plus aisément les monts ou les montagnes qui les entourent.

Les hommes ont été reconnaissants puisqu'ils leur ont donné un nom, ils leur ont même donné un nom commun, propre à chaque région, à chaque massif² : port, baisse, coche, cormet, fourcade, hourquette...

Les animaux aussi fréquentent ces points de passage. Combien d'oiseaux migrateurs franchissent les cols basques d'un coup d'ailes ?

Mais les chasseurs ont hérissé les lieux de palombières d'où ils les canardent. Car les hommes s'ingénient à contrarier la nature et à contrôler l'accès des cols. C'est qu'ils ont aussi un intérêt stratégique, les cols. Les envahisseurs en bénéficient, les défenseurs dressent alors des forts pour en interdire le passage. Des hommes plus pacifiques les empruntent. Ce sont des pèlerins comblés d'y trouver un hospice, un asile. Ce sont aussi, hélas, des hommes, des femmes, des enfants qui fuient les persécutions...

Le col est aussi un obstacle que ne sautent pas les nuages, l'orage gronde sur un versant alors que le soleil inonde l'autre. C'est aussi le vent qui ne sait pas l'emprunter, mais c'est plus rare...

Et si nous en venions au col de Naurouze ? Et bien, il fut pendant des siècles un obstacle infranchissable... pour les projets de canal des deux mers. Il était un casse-tête car il est situé sur la ligne de partage des eaux³ ! C'est pourtant une place de rêve, pour un col. Si l'on savait construire un canal à point de partage, l'absence d'une alimentation en eau en ce point compromettrait la réalisation de l'ouvrage. Il fallut le génie de Riquet, sa connaissance de la région et l'aide d'un fontainier local pour résoudre ce problème et noyer l'obstacle du col de Naurouze⁴ (4) sur la route du canal du Midi.

Voilà à quoi je pensais, ce matin, en faisant l'inventaire des cols fréquentés cette année, avec aussi, parfois, des problèmes d'alimentation en eau.

Georges Golse CC n°124

Le système de rigoles de la Montagne et de la Plaine.

L'idée de drainer par une longue rigole, au flanc de la Montagne Noire, les eaux des nombreux petits ruisseaux du versant Méditerranéen, puis de les basculer sur le versant atlantique, constitue le véritable trait de génie de Riquet. Stockées dans le vaste barrage-réservoir de Saint Ferréol, elles sont ensuite acheminées par une seconde rigole, dite de la Plaine à travers le seuil de Grayssens jusqu'à celui de Naurouze, légèrement plus bas. Ayant pu parcourir jusqu'à 65 km

1 (FR-11-0194)

2 Voir site des Cent Cols : "Comment nomme-t-on un col en France ?"

3 Cette Ligne de Partage des Eaux est le thème d'une randonnée permanente du Club des Cent Cols que je vous recommande.

4 Ne pas trop s'attarder sur la N 113, emprunter le chemin de halage beaucoup plus hospitalier.

de rigoles, les eaux alimentent alors le bief de partage du Canal. Une variante par le Sor, petit affluent de l'Agout qui passe à proximité de Revel, est également possible.

CC n°124

L'HOMME QUI AIMAIT PARLER AUX COLS...

En phase de récupération, je savoure avec délectation le panorama qui s'offre à 180° du nord au sud ; des crêtes du Semnoz adossées à la chaîne des Aravis, des Bauges toutes proches coiffées du dominateur Mont-Blanc et des glaciers scintillants de la Vanoise à la massive barrière de Belledonne, elle-même dominée par les lointains sommets de l'Oisans. Un grand angle somptueux, une véritable leçon de géographie et de géologie alpines. Je balaie 150 kilomètres de pics, de glace, de rocs et de parois, de plateaux et de failles en quelques misérables secondes. Plus bas la verticalité n'est plus de mise; le grand bleu du Bourget apaise le regard par la douceur de ses berges naturelles et sa parfaite platitude.

Ici ou là, mille éclats d'argent s'extirpent du grand miroir pour aller se dissoudre en direction du ciel, me forçant à cligner des yeux et à détourner le regard en direction du vert plus reposant de la Chartreuse toute proche, là-bas plein Sud.

Une ultime décharge de sueur agressive, de celle qui brouille et rougit les yeux, me force à incliner la tête. Mon vélo est là, adossé au muret du belvédère, la chaîne tout à gauche.

D'une caresse de la main j'essuie le cadran du compteur embué de ces perlées de sueur qui s'obstinent à masquer données kilométriques et temporelles. Le combat a duré moins d'une heure. Mes repères habituels m'autorisent à la satisfaction. Bilan physique sommaire : mon rythme cardiaque est vite redescendu et je n'ai pas mal aux jambes; seule une lassitude marquée et localisée au niveau des reins me rappelle au bon souvenir des pentes inhumaines, là plus bas au coeur de la forêt de l'Avant pays savoyard.

Pas un bruit, pas un souffle, pas un être. Seul au monde ! N'exagérons pas ! Seul sur mon sommet ! Celui que les cartes géographiques ont baptisé "Mont du Chat". Celui que nous, fêlés et autochtones appelons "le Relais".

En pleine ascension, au plus fort de la pente, lorsque le plaisir du vélo se dilue dans les tourments musculaire, cardio-vasculaire et dans l'air tout court, je sombre dans la métaphysique du cyclo perturbé. Mais qu'est-ce que je fais dans cette galère ? Pourquoi ? Comment ?

Et pourtant j'y reviens régulièrement, «en manque», comme si l'effort extrême distillait une drogue dans tout mon corps. Jean l'un de mes amis - qui connaît bien le vélo - me répète souvent à l'envi : "plus ça monte, plus tu rigoles !" Tu parles ! Faudra qu'un jour je lui explique !

D'ailleurs, de cause à effet, il me revient en mémoire quelques-uns de ces moments qui marquent le coeur, l'esprit et... la carcasse ; quand la pente s'avère plus forte que la tête et le souffle !

Ce jour-là, j'abordais les dernières rampes du col de l'Allimas au pied des hautes falaises calcaires du Vercors, du côté du Grand Veymont. Une rupture de pente aussi soudaine qu'imprévisible propulse mon compagnon loin devant... à moins que ce ne soit le contraire !

Encore aujourd'hui- mon ami m'ayant assuré ne pas avoir changé de rythme- je demeure dans ce flou cotonneux et comme il y a plus de 30 ans, j'entrevois la route étroite, rugueuse, montant en ligne droite, au gré d'une pente sévère mais sans plus ! Là-haut le col est à vue à moins de 2 kilomètres. Et rapidement le bleu du ciel, l'ocre des falaises et le vert des prairies herbeuses vont s'estomper. Le film couleur devient photo noir et blanc, mon champ de vision se rétrécit et les forces m'abandonnent. Je cède devant la pente.

Planté, vidé, rincé, j'avance à la vitesse imagée d'un escargot. Ne souriez pas ! Dans le col de l'Allimas, ce n'est pas drôle ! La bouche ouverte, je cherche désespérément l'oxygène qui manque à mes poumons. C'est la surchauffe générale, des hoquets de sanglots mal réprimés me secouent avec brutalité.

Mon ami Patrick est revenu vers moi. Jamais je n'oublierai sa sollicitude, sa main doucement posée sur mon cuissard m'effleure plus qu'elle ne me pousse. Unis comme une cordée d'alpinistes, employant le même braquet, il m'a hissé jusqu'au col...

Aujourd'hui malheureusement il n'est plus là pour m'accompagner... La petite histoire veut que je passai sans encombre majeur le col suivant au nom évocateur et prémonitoire : le col des Deux, sans jamais quitter la roue de mon bon samaritain.

Plus tard j'ai connu d'autres moments difficiles. Dans l'Arvan-Villard où à trois kilomètres de La Toussuire, après avoir négocié "large" dans un lacet pentu, j'ai poursuivi tout à gauche sur la chaussée avant de réaliser que je ne roulais pas outre-Manche mais bel et bien au coeur de la Savoie profonde. Ou encore dans l'Alpe d'Huez, les jambes gorgées de toxines produites dans la Croix de Fer, le Télégraphe et le Galibier; perdu dans le monde mystérieux des coursiers en difficulté, j'ai rêvé en plein effort de doux vallonnements, de ceux que j'affectionne lorsque je roule dans le Tardenois au milieu des champs de blé d'or et des forêts de lutins.

Ou bien encore dans les lacets supérieurs du col d'Allos, déshydraté sous un ciel plombé, menaçant de lourds nuages d'orage...La présence de Bastien "mon Grand" loin devant et une expérience certaine de la gestion de l'effort m'ont permis "de passer".

Et oui ! L'âge aidant et les kilomètres s'accumulant, l'expérience compense l'inévitable perte de force et d'explosivité. Aux escalades nerveuses, aux à-coups et aux accélérations brutales succède une autre approche de la montagne. Une ascension, ça se savoure, ça se déguste et ça ... se digère !

Une ascension c'est le plaisir de l'action et de la progression, c'est aussi un cadre, une ambiance, une atmosphère. C'est bien sûr un effort sur soi-même, parfois même un dépassement de soi dans un univers hostile où les peines physiques ne sont plus portées par l'exaltation.

Là peut-être, ai-je puisé force, volonté et lucidité, sans jamais ignorer que l'humilité et le respect constituent les vraies forces de l'homme face à la nature, sans jamais oublier plus prosaïquement que le carbone de mon vélo est bien plus solide que les parois de mes ventricules.

Une fois acquises ces certitudes, une autre forme de sérénité permet d'aborder les ascensions avec cette force intérieure qui anime ceux que la déclivité n'effraie plus...pour peu que l'on sache parler avec douceur à la montagne.

Aujourd'hui encore, je ressens parfois cette étrange et intense émotion de l'effort facile, comme si mes jambes, mon coeur et mes poumons ne m'appartenaient plus...Existen-ils d'ailleurs ? Tout n'est que progression et élévation ! Une telle sensation de légèreté est grisante; elle exige alors un effort de

lucidité, à l'écoute attentive des nombreux palpeurs musculaires, respiratoires et cardiaques de cette merveilleuse mécanique humaine à la fois si robuste et si fragile.

Bien sûr j'ai gravi beaucoup de cols et au fil des années j'ai mémorisé leur déclivité, leur longueur, leurs passages mythiques et leurs plages de récupération... Et c'est cette expérience qui m'autorise aussi à exprimer ces intenses sensations que j'ai pu connaître ici ou là, au gré de certaines inoubliables ascensions.

J'ai connu des moments de plénitude, le plus souvent seul dans les grands cols. Au cours de ces longues escalades en compagnie de mes pensées, j'ai mesuré la complexe et indéfectible association du mental et du physique.

Comme des bielles bien huilées les jambes tournent rondement sans manifestation particulière des difficultés liées à la pente. Le rythme cardio-vasculaire bien maîtrisé participe à la sérénité et transfigure l'escalade comme une élévation au sens propre et spirituel du terme.

J'ai connu ces moments euphorisants dans les cols de Chartreuse et du Vercors, du côté du pont de la neige dans l'Iseran ou dans la caillasse blanche et surchauffée du Ventoux. Lors d'une énième montée du Galibier, je me souviens avoir sensiblement ralenti ma vitesse d'ascension dans le dernier kilomètre, comme pour retarder le moment où s'offre comme une récompense suprême le passage du col et l'apparition du sublime massif des Ecrins étincelant de glace.

Un autre de mes amis - himalayiste confirmé - se souviendra sûrement de la sévère montée de Bellecombe en Haute Maurienne. Arrivé seul au sommet, je fais demi tour pour aller le chercher 2 ou 3 kilomètres plus bas. Ce jour-là, pour m'épater à son tour, engageant une descente des plus rapides, il a failli faire «le grand saut»...Sacré Francis va !

Voilà, accordez-moi je vous prie une faveur et considérez que ces sensations ont été à la hauteur de celles que j'ai connues dans la peine et la souffrance. Pour seul bémol, j'ajouterai simplement et honnêtement que si tout cela semble facile; n'en croyez rien ! Et puis que mes amis se rassurent, la récupération se fait de plus en plus laborieuse, s'accompagnant de quelques intempestifs et indispensables petits sommes salvateurs, sous le sourire bienveillant de mes très proches.

Bien évidemment, je n'ignore pas l'inéluctable action du temps...Mon «Grand» est là pour me le rappeler, lui qui bouscule tous mes repères d'hier et d'aujourd'hui avec la surpuissance de sa jeunesse et ses moyens hors norme.

Et comme me disait un autre passionné de l'escalade avec le brin d'humour et la certitude de ceux qui trouvent toujours tout évident : "les chiens ne font pas des chats !" S'il le dit !

Mais comme "un bon moteur" ne suffit pas; vous en conviendrez, le mental doit suivre ou du moins accompagner les capacités physiques.

Et là, reconnaissons qu'il tient de sa maman," ma Lisbeth": cinquante kilos toute mouillée et avec 500 bornes je te monte "Le Relais" sans un murmure ! Alors rendons à César ce qui appartient à César ! Ainsi va la vie d'un homme qui aimait parler aux cols...

Hervé Peyré

CC n°5603

PASSER LE PAS

Il existe plus de 1000 pas ou passages à franchir en France.

Faut-il passer le pas pas à pas ou se surpasser pour passer le passage en prenant garde de ne pas trépasser ? Attention aux faux pas, aux pas peu passables ou aux passages du passé, passablement passants. Une passe peu passagère, parfois une impasse, que faute de passerelle on ne peut dépasser.

Drôle de passe-temps de jouer les passeurs des passages pas simples de la langue française. Pas une passade. Par quel tour de passe-passe le pas est-il devenu le terme passe-partout de la négation. Qui perd d'ailleurs son ne dans la langue courante. Comme ceux qui vont pas à l'école ! Si c'est pas malheureux !

D'une action musculaire, on en a dérivé une façon de marcher qu'on retrouve dans les pas de danse ou dans les défilés militaires. Par la suite, pas a désigné le passage, le lieu où l'on passe. D'ailleurs, les termes les plus courants pour désigner un col en italien, anglais et allemand proviennent des pas de probables légionnaires romains. Lesquels ne comptaient que par milliers de pas car le mille romain désigne une distance de mille pas. Un bon pas de 1,472 mètre. Avec la même logique, on en déduit que les fantassins anglais avaient un pas de 1,609 mètres ce qui doit expliquer la défaite de Waterloo.

Comment peut-on passer des pass ou passo de nos montagnes à une locution adverbiale de négation ? Avec les verbes de mouvement qui étaient à l'origine de la particule de négation en corrélation avec ne. Tout comme d'autres auxiliaires qu'on utilise encore comme point, mie, goutte. Ces trois auxiliaires tombés en désuétude désignent des quantités de petite taille. Aucun rapport avec le pas de belle envergure de nos légionnaires. On comprend qu'un NE seul ait besoin d'être renforcé. Je ne vois goutte étant la forme courte de : je suis incapable de voir une goutte. On en déduira que l'impossibilité de marcher puisse se traduire dans la forme : être incapable d'avancer d'un pas, puis ne pas marcher.

Passe encore d'être dépassé par la riche histoire de notre langue et des passages du pas spatial au pas adverbial. En France, on n'outrepasse plus que ses droits alors que le no trespassing si courant en anglais est une claire injonction à ne pas franchir les limites d'une propriété.

Qui a dit que ce n'est pas le temps qui passe mais nous qui passons ! Gare à ne pas y passer (passum est en latin) et passer de vie à trépas en passant le pas !

Michel VERHAEGHE

CC n°204

SOLITUDE, SIMILITUDE

C'est dans l'après-midi. Je suis au sommet d'un raidillon, lui est au bas.

Parti depuis 7 h du matin à la chasse aux cols muletiers sur la frontière Andorre/Pyrénées, c'est ma première rencontre cyclo, cela rassure, bien que je connaisse parfaitement l'endroit où je me trouve et lui aussi car nous possédons tout deux la page 52 du topo guide n°7, j'ai les chaussettes Cent Cols, lui a le maillot, la seule différence c'est que nous faisons le circuit chacun dans un sens opposé.

Et c'est ainsi qu'au milieu de la descente pour moi et de la montée pour lui, nous nous reconnaissons donc en tant que membres de l'illustre confrérie au vu des éléments mentionnés ci-dessus. On se tuyaute mutuellement sur nos parcours et il s'avère qu'il a évité le poussage et le portage à vue (via Bony de Trescul) vers le col de Conflent (ES-L-2175 m) en préférant faire un aller-retour au départ du Coll de l'Obaga (ES-L-1930c) via une piste R1, ce que j'ai prévu également.

Pendant sa randonnée, sa femme fait du lèche-vitrines à Andorre, tiens ! La mienne fait la même chose, mais vu la foule elles ne risquent pas de se rencontrer d'autant qu'elles n'ont pas de chaussettes ni de maillots Cent Cols et que de plus elles ne se connaissent pas !

A défaut d'avoir le réseau pour le portable, j'ai la fonction photo qui enregistrera cette rencontre historique avec Raymond Cochet (n° 2765) qui m'avoue modestement quelques 3680 cols. Wouah une vedette ! Vite un autographe !

Il me griffonne son adresse sur mon petit carnet qui ne me quitte jamais et je lui promets de lui envoyer la photo. Ce qui fut enfin fait 3 longs mois plus tard, la principale raison étant que je peinais à décrypter les hiéroglyphes et remettais chaque jour le déchiffrement, pour finalement trouver les renseignements sur l'annuaire téléphonique via Internet.

Et voici que Saint Nicolas m'apporte une lettre de remerciement de Raymond qui me relate les mêmes problèmes rencontrés pour déchiffrer mon adresse qu'il a obtenue auprès de Nicole et René Poty. En continuant la balade, je m'étais amusé à relever ces éléments de similitude et voilà que cela continuait les mois suivants. Il me fallait le relater, c'était vraiment étrange. Voilà c'est fait et sans doute, y a-t-il d'autres éléments qui m'échappent et qui ressortiront un jour plus tard. Peut-être si Raymond vient compléter sa collection avec les cols belges !

Marcel Lefebvre

CC n°3760

LA LOI DU MOINDRE EFFORT

Je suis un fervent partisan de la loi du moindre effort en toutes circonstances.

Aussi, lorsqu'il s'agit d'aller rejoindre les copains des Cent Cols pour la concentration annuelle du 15 août, je n'imagine pas un instant utiliser une automobile, dont la conduite me cause une crampe dans la jambe droite, et me donne au bout d'une heure une envie de dormir irrépressible et bien gênante en la circonstance. Sans compter les efforts qu'il faut faire, sous forme d'heures de travail de bureau, pour gagner les sous qui permettront de financer ce véhicule fort dispendieux à l'usage. Je préfère donc l'utilisation de bout en bout de mon vélo, dont la pratique jusqu'à 12 heures par jour, si elle me provoque bien quelques douleurs musculaires par-ci, par-là, ne me cause aucune lassitude, surtout dans les neurones. Comme en 2001 et en 2003, j'irai donc à vélo au rendez-vous, cette fois en effectuant la totalité du parcours avec Michel Verhaeghe, avec qui je n'avais fait qu'une partie de la route les autres fois. Je tiens Michel pour un autre partisan du moindre effort, et de plus nous nous qualifions souvent tous deux de sybarites : à défaut d'une couche en pétales de rose, nous apprécions au plus haut point le confort apporté par la paille ou les feuilles mortes ; nous nous débrouillerons donc, à chaque étape ou presque, pour bénéficier de ces petits plus qui facilitent la vie du randonneur.

Par quel chemin relierons-nous Villeneuve- Loubet à l'Ariège ? Si vous me proposez de passer par la plaine, c'est que vous n'avez pas bien réfléchi : sur le plat on doit pédaler sur 100% des kilomètres, alors qu'un parcours montagneux peut laisser espérer 50% de descentes, et même davantage de kilomètres de descente que de montée si on choisit astucieusement le parcours. En plus, il est difficile de trouver son chemin dans les plaines littorales sans se retrouver sur des grands axes très fréquentés, alors que la moyenne montagne des Préalpes, des Cévennes et des contreforts des Pyrénées recèle des trésors de routes secondaires peu passantes. Va pour l'option montagne, et si quelques cols se retrouvent sous nos roues, ce sera tout à fait par hasard ! C'est ainsi que nous avons, Michel et moi, pour la première fois, visité les trois principaux massifs français au cours de la même randonnée – par « visiter » nous entendons ici : faire au moins un col à plus de 1000 m. La loi du moindre effort fut certes un peu écornée, Michel vous le confirmera, dans la traversée du Gard entre le Rhône et Alès, où les routes blanches sont truffées de casse-pattes, mais que voulez-vous : je ne peux me résoudre à prendre des routes trop passantes, c'est au-dessus de mes forces ! Avec une exception à signaler toutefois : à l'arrivée sur Alès, plus de bosses, mais les micro routes blanches indiquées sur ma vieille carte ont fait place à de monstrueuses rocade, et en guise d'arrivée bucolique, ce fut un fiasco. Mais après avoir grimpé depuis Saint-Jean-du- Gard la magnifique Corniche des Cévennes, quel plaisir de se laisser descendre le long du Tarn ! Il serait exagéré de dire que nous n'avons pas donné un seul coup de pédale jusqu'à Albi, mais ce ne fut pas trop fatigant de descendre les gorges du Tarn puis de poursuivre, après Saint- Affrique, sur la plateforme d'une ancienne voie ferrée, endroit où les déclivités sont nécessairement faibles. Surtout lorsque le vent d'ouest accepte de rester couché la plupart du temps – il est vrai que nous en avons suffisamment bavé face au mistral avant de franchir le Rhône.

Point le plus bas d'une ligne de crête, le col est le moyen le moins fatigant d'aller voir si l'herbe est plus verte de l'autre côté. Le col est donc un truc de partisan de la loi du moindre effort, j'espère que les membres de cette confrérie en sont bien conscients. Dans ce domaine, quel col pourrait rivaliser avec le Seuil de Naurouze (FR-11-0194) ? Point de passage obligé entre Narbonne et Bordeaux, ce col est de loin le point le plus bas de la ligne de partage des eaux Atlantique Méditerranée, si on veut bien en exclure

l'origine, à Gibraltar, qui ne présente probablement aucun col. Franchi par une nationale, une autoroute, une voie ferrée et même un canal, c'est assurément le col de France le plus fréquenté. Du moins si l'on veut bien m'accorder que toutes ces voies passent suffisamment près du col géographique pour considérer qu'elles le franchissent. Col géographique ? Parlons-en ! La zone présente un relief suffisamment complexe pour que les rivières, que l'on croise d'ouest en est, coulent tour à tour vers le nord ou vers le sud. Tracer précisément la ligne de partage des eaux dans ces conditions est une gageure, quant à en déterminer le point le plus bas... Et pourtant, il existe nécessairement, mais je ne suis pas du tout sûr qu'il se situe vers la pancarte de col de la N113. Est-ce l'effet du vent d'ouest ou de la fatigue? J'ai trouvé que ça continuait à monter bien après la pancarte, presque jusqu'à Avignonet- Lauragais. C'est pourtant bien, toujours, la loi du moindre effort qui nous a fait passer par là ! Car pour passer du Massif Central aux Pyrénées, ce col est bien le point de passage qui fait descendre le moins bas. Tout col se présente donc comme croisement de deux lignes de « moindre effort » : point le moins bas pour qui veut aller d'une montagne à une autre, aussi bien que point le moins haut entre deux vallées en suivant les thalwegs (bien que dans ce dernier cas ce soit surtout l'eau qui coule qui est concernée par ce moindre effort).

Un col est également un point singulier sur une courbe de niveau, l'endroit où elle se croise elle-même pour former une sorte de grand huit, aux deux boucles généralement très inégales. C'est en considérant le col de Naurouze que m'est venue l'idée d'un critère objectif de classement des cols, qui n'aurait rien à voir avec leur difficulté et que l'on pourrait appeler son « incontournabilité » : ce critère serait la longueur de la plus courte des 2 boucles du « huit », qui représente le chemin qu'il faudrait parcourir pour joindre les 2 côtés du col... sans franchir ce dernier et en restant à la même altitude. Avec un tel critère, le seuil de Naurouze apparaît à mon avis comme le plus incontournable des cols de France : pour le contourner il faudrait faire le tour de la Péninsule Ibérique. Dans le monde, le record en la matière me semblerait détenu par le col (sans nom à ma connaissance...) que franchit le Canal de Panama. Dans les Alpes, le Brenner me semble devoir être le premier du classement, loin devant tous les autres. La preuve : on y a fait passer une autoroute et une voie ferrée. A l'inverse, le Col des Tempêtes sera parmi les moins cotés : le huit que dessine, tout là haut, sa courbe de niveau est bien riquiqui. Bref, vous l'aurez compris, j'ai décidé que le col de Naurouze, malgré son altitude modeste, ne serait pas le moindre de mes cols franchis en ce mois d'août. La preuve : il m'a fallu 6 jours de vélo pour en venir à bout !

Jean-Michel CLAUSSE

CC n°1364

LE CHEMIN DE FER DE GRENOBLE À VILLARD DE LANS : UNE POSSIBLE VOIE VERTE.

Le premier projet de pénétration du massif du Vercors par un chemin de fer date de 1887.

Il ne sera entièrement réalisé qu'en 1920 ! Trente-trois ans pour une ligne de 39,7 km ! Même si la 1re guerre mondiale a perturbé les travaux de cette ligne de montagne, le résultat est d'une exceptionnelle lenteur. La France est très en retard : en Suisse, la ligne du Righi a été inaugurée en 1871 ; en Autriche, celles de Kahlenberg et de Rorschach-Heiden le sont en 1875. Suisse, Allemagne, Autriche, Bosnie, Italie développent leurs réseaux : lignes de La Pilate en 1888, Lugano-Monte Generoso 1890, Vierge-Zermatt 1891. Ce long délai sera désastreux pour l'avenir de la ligne. Renchérissement du projet mais surtout les progrès technologiques, de la fin XIXe au début du XXe, vont ruiner la réalisation. Le tracé de la ligne est excellent, l'équipement de la voie est soigné, par contre le matériel, commandé trop tôt, est d'une conception archaïque : caisses en bois tôlees, lourds châssis au lieu de caisses autoportées en acier (ou en aluminium), sous motorisées, mal suspendues d'où une tenue de voie défectueuse, limitent dramatiquement la vitesse. Des "économies" qui coûteront très chers. Le résultat : mettre 2 h 30 pour 40 kilomètres était un progrès indéniable du temps des pataches qui montaient en 4 h une douzaine de voyageurs (qui arrivaient moulus) ; hélas ce n'était plus le cas du temps des autocars. Aussi dès la fin des années 30, deux issues : - prise en compte de l'évolution du tourisme, de l'habitat, de la sécurité et commande de matériel moderne (comme le font nos voisins européens) ramenant le temps de parcours à moins d'une heure et demie ; - choix de la facilité à court terme (et sans doute d'autres intérêts), donc démantèlement de la ligne qui a demandé tant d'efforts et dont installations fixes, voies et gares sont encore en parfait état.

Quelle option fut choisie ? Nous sommes en France, pas en Suisse. Prendre au centre-ville de Grenoble une remontée mécanique pour aller faire du ski en hiver, des randonnées en été ; ceci sans souci de l'état des routes, sans danger, sans fatigue inutile, sans pollution. Billevesées, paraît-il ! Alors que l'on voit les réseaux suisses actuels : le chemin de fer rhétique, le Vierge-Zermatt, le Montreux-Oberland-Bernois, le Nyon-Saint-Cergue, l'Aigle-Champéry, l'Aigle-Seppey-Diablerets, et tant d'autres, qui de plus, sont bénéficiaires ! Vérité en delà, erreur en deçà ? "Construit trop tard, démolit trop tôt, le G.V.L. a sans doute connu un destin trop bref pour marquer durablement les mémoires." (1)

Peut-être, inutilisé par le GR qui monte à St-Nizier en coupant au plus court, il se trouve qu'une grande partie de l'emprise de la ligne est encore disponible et n'est utilisée que par quelques rares initiés. Aussi un projet d'itinéraire cyclable et touristique, dans le cadre d'un projet plus général et ambitieux de "Cyclotourisme et valorisation du patrimoine historique" (2), a été déposé auprès du Conseil Général de l'Isère par Pierre Jaussaud, un Ami du Randonneur.

Quelle est la situation actuelle d'un randonneur souhaitant visiter le Vercors à partir de Grenoble ? La montée à Villard de Lans d'où il pourra débiter l'ensemble des balades classiques (cols du Rousset, de la Bataille, de la Machine, etc.) peut se faire soit directement par les gorges d'Engins (sur N532 et D531), beau parcours, hélas emprunté par une intense circulation automobile et de plus en plus de camions, soit par Seyssins et St-Nizier (sur les D106), certes plus calmes, mais très loin de la tranquillité et de la sécurité procurées par une voie verte ou une véloroute. Les traces de l'ancienne voie du GLV ont

pratiquement disparu dans l'urbanisation des communes de Seyssinet et Seyssins, par la voirie de ces communes (éviter la D106b, emprunter la D106a) il faut atteindre la cote 430 où l'on prendra sur la gauche la route de la Lune. A 100 m, sur la droite, l'ancienne emprise parallèle à la D106 qu'elle domine. On retrouve la route vers l'ancienne halte de Bel-Air (cote 520), encore 200 m sur le goudron et dans l'épingle prendre à gauche de la route un sentier discret. Une large plateforme herbeuse décrit une grande boucle menant à la tranchée Faucherand qui se termine sous la dalle de béton d'un faux tunnel (photo), parcours champêtre sur la piste puis sur une portion goudronnée, on retrouve la piste sous bois qui nous mène à la gare de Pariset-La-Tour-sans-Venin (photo), on reprend la piste, vue superbe sur les massifs de la Chartreuse et de Belledonne, l'ascension se poursuit calmement mais brusquement la piste endommagée par un glissement de terrain oblige à un court cheminement à pied pour atteindre le pont rail (on peut également emprunter le large chemin qui passe au-dessous et rattrape la plateforme). Une grande boucle conduit aux tunnels des Envers, long mais rectiligne, et des Châtelaines, court et en courbe. La végétation a repris de l'importance, la piste est de bonne qualité, on atteint la grande boucle des Ravaud, on passe sous la ferme des Arcelles (croisée de chemins) et l'on retrouve bientôt une partie goudronnée plus ouverte d'où l'on peut admirer le massif très photogénique des Trois Pucelles.

On retrouve la D106 à l'entrée du domaine Romanet (tennis, hôtel en travaux). On ne peut éviter une portion de 400 m sur la D106, à la cote 1041 m prendre à gauche dans les Michallons, épingle à droite et l'on reprend à gauche la D106 à nouveau sur 400 m, on la quitte à la cote 1092 pour une route très tranquille sur la gauche qui utilise intégralement l'ancienne plateforme pour vous conduire très tranquillement à St Nizier où l'on retrouve l'ancienne gare. De St-Nizier la voie suivait la route actuelle, assez large, en descente douce vers Lans. Peu de problème dans ce sens, mais pour sécuriser les cyclistes, plus lents à la montée, il serait judicieux de créer une surlargeur dans le cadre d'une véloroute. Enfin la plateforme vers Villard existe toujours, cyclable, elle pourrait être facilement transformée en voie verte, elle retrouve la D531 avant le hameau des Geymonds, une solution de continuité reste à trouver pour franchir le dernier kilomètre.

Michel de Brébisson

CCC n°1315

(1) Le livre de Ph. Guirimand et P. Bouillin offre dans ses moindres détails toute l'histoire de cette ligne. 240 pages grand format (28,5x21) - 367 photos - 16 cartes - 40 plans - P. Bouillin Editeur - Grenoble 2000

(2) Projet d'itinéraire cyclable et touristique entre Grenoble et Gap, Gap et Barcelonnette, Grenoble et Villard de Lans.

Propositions préliminaires – le 01/04/2005 – Rédaction : H. Collombat et P. Jaussaud.

DE L'INFLUENCE DU MONT-BLANC SUR LE CCC.

Des scientifiques ont mesuré le Mont-Blanc en 2001.

Au cours de ces 30 dernières années, le massif alpin a continué à grandir, son point culminant croissant pour sa part de 3 mètres, passant de 4807m à 4810m. On peut donc en conclure que le col Major (74-4740) a grandi d'autant. Vous êtes en train de vous dire: "Et alors, à part pour Michel Verhaeghe et ses poursuivants (et encore!), quel y est notre intérêt?" Notre intérêt, il est mathématique : si le Mont-Blanc prend trois mètres pour 4807 m, on arrive à un croissance de 1,2 m minimum à 2000 m ($3 / 4810 \times 1999 = 1,2467$ pour les fans de la calculette).

Je vois des oreilles qui se dressent et des sourcils qui se réveillent! Si on tient compte de la distance entre le Mont-Blanc et le point zéro français (le port de Marseille), on trouve 300 km. En considérant (arbitrairement) que l'altitude du Mont Blanc a augmenté régulièrement entre la cote 0 et le sommet alpin (que les matheux qui pensent à une augmentation logarithmique fassent les calculs !), et que les autres altitudes ont fait de même, un point situé à 50 ou 100 km au nord du Mont Blanc s'élève a priori d'autant qu'un point situé à 50 ou 100 km au sud (vers la mer). Donc la nouvelle altitude des cols alpins français suivants serait¹ :

- Col de Raus (06-1999) (240 km du Mont- Blanc): $1999 + (1.2467 \times [300-240]/300) = 1999.25$ m

- Col de Sarennes (38-1999) (50 km du Mont-Blanc): $1999 + (1.2467 \times [300- 50]/300) = 2000.039$ m.

- Col du Planchamp d'Oche (74-1999) (53 km du Mont-Blanc): $1999 + (1.2467 \times [300-53]/300) = 2000.026$ m.

Ce qui nous fait scientifiquement deux nouveaux cols à plus de deux mille mètres. Il y a maintenant enfin une raison d'affronter la circulation de l'Alpe d'Huez (même si pour les amoureux du calme il existe des petites routes aussi pentues, voire plus, mais moins stressantes pour y accéder). Quant au Planchamp d'Oche, peut-être que son passage en plus de 2000 décidera un membre du CCC à aller y tracer une route qui nous changerait alors du S4-5 actuel.

Et le Col de Raus devra encore attendre plus d'un siècle au rythme actuel pour franchir la barre fatidique. Mais allez le faire à l'automne, il est superbe.

Pierre CHATEL

CCC n°2081

1 - Je n'ai pas pris les cols pyrénéens car il n'est pas prouvé que les Pyrénées aient aussi grandi.

FUERTEVENTURA... FORTE AVENTURE

Baptisée ainsi par le conquérant normand Jean de Béthencourt au début du XVe siècle, cette île volcanique de 1658 km² est située à 115 km des côtes africaines et à plus de 1000 km au sud de la péninsule ibérique.

Peu choisie parmi les sept îles qui composent l'archipel canarien, ce morceau de désert, flatté par l'océan, dérive dans l'ombre de ses proches voisines (Ténérife, Grande Canarie, Lanzarote) exposées au tourisme de masse.

Pelée, ventée, touchée ici et là de dunes de sable fin, piquetée d'une maigre végétation en sursis, où survit la rareté, tout, tout, même la faune, inféodée à ce milieu aride, reste en retrait, en sommeil. Difficiles à observer, quelques espèces d'oiseaux sont pourtant remarquables. Bref, ici la nature affiche le dépouillement et rien n'est donné à voir d'emblée.

Enfin si..., j'oubliais l'attrait touristique, ce précieux atout qui fait vendre cette île : «ses côtes frangées de vastes plages aux eaux cristallines et peu profondes, propices à la baignade et aux activités nautiques dont essentiellement la planche à voile». Mais voyons de plus près ce qui va intéresser une poignée de Cent Cols, dans ce décor désolé d'après vous ?

- Le climat ? Si doux, si doux même en hiver, certes, c'est indéniable ! Mais encore? Ces fouineurs de «dégollada» et de «alto» ont sans doute l'intention de traquer le col. Ils ont bien repéré du coin de l'œil cette petite chaîne de montagne, se profilant incognito sur la dorsale de l'île. (point culminant 807 m au pic de la Zarza).

Débarquement immédiat !

Cartes en main, VTT en bandoulière, soleil aux trousses et curiosité à l'appui, nous partons « ferrer » des images d'en haut. Venez, nous vous emmenons... ailleurs. Nous sommes seuls en ce 14 décembre 2005, cheminant dos à la mer vers le parc naturel de Jandia. L'intérieur de l'île ne fait pas l'unanimité, c'est clair. Partis de Morro Jable, village de pêcheurs et important centre touristique, blotti dans un coude au sud-est de l'île, deux bisons futés naviguent cap au nord, puis plein ouest pour atteindre au plus vite la zone «hors sentiers battus». L'approche effectuée sans encombre, nous voici à l'embouchure du barranco de los Canarios. Nous contournons une barrière et nous voilà sur une piste goudronnée de frais qui nous conduit 5 km plus haut, à la degollada de los Canarios à 450 m d'altitude. L'île nous offre ce qu'elle a de plus beau : son panorama époustouflant sur la côte Ouest ! Partage de points de vue : nous lui crions notre extase : - « Dieu, que c'est beau, oh ! »

Quelle idée, une si belle piste qui s'arrête là, en suspens, au-dessus du vide, et quel vide : vertigineux ! Sur la gauche une sente caprine très abrupte plonge sur des escarpements peu engageants vers el Islote, mini presqu'île débordant sur l'océan. Sur la droite une courte piste (R2) monte à une brèche. Voir du paysage, tout voir ! Demitour agréable jusqu'à la route principale n° FV2. Dans la descente, l'on croise des chèvres libres de dévorer l'éphémère verdure. Puis pressés de regagner les steppes tranquilles, nous scrutons les moindres mouvements de paysage, afin de repérer le barranco de Pecenescal, seul indice pour prendre la tangente; une fois en piste, nous grimpons en douceur vers une vaste zone collinaire dénudée ; la pente s'accroît au passage d'un défilé de dunes. Quelques congères de sable blanc nous obligent à pousser pour franchir la degollada de Atalayeja ; après une courte descente instable et molle,

nous reprenons l'ascension de plus belle pour atteindre la degollada de Rinconcillo (alt 200 m). Le col est ...saharien, ample et habité de silence. En contre-bas, l'Atlantique. Nous basculons vers la fameuse côte Ouest. Nous roulons sur un lit de coquilles d'escargots concassées, crépitant sous nos pneus : c'est craquant !

Attention, nous sommes dans une zone fossilifère ; quelques ossements dissous par le temps émergent du sable...Brrr ! Après la pause « Angélus », nous poursuivons vers le sud, toujours sur une piste sablonneuse, tracée par le passage de 4X4... Nous qui croyions être des pionniers, c'est râpé !

En fait, nous cherchons le sentier dessiné sur notre carte, qui doit nous mener jusqu'à la plage de Barlovento, 500 m plus bas.

Ouvrons l'œil. La piste s'arrête brusquement sur le néant ; notre vision se confirme en apercevant les empreintes de 4X4, qui font un large demi-tour. Une carcasse d'un tout-terrain gît plus bas, bigre ! Des traces de pas nous incitent à continuer au jugé vers la mer. Un sentier précaire nous sert d'appât ainsi qu'une maman biquette agile et expérimentée, qui met son frêle cabri né du jour, en sérieuse difficulté dans ce relief tourmenté. Ici le danger est vierge ; plus nous avançons, plus l'environnement s'ensauvage, barré en amont de barrancos impressionnants, en aval, du précipice. Le point de non retour étant dépassé, nous progressons à l'étroit vers le paradis, ou l'enfer, va savoir !

Les VTT nous gênent, certes, posés tantôt sur l'épaule, tantôt casés à notre droite en guise de piolet ! C'est cool ! De rares cairns étêtés, qui ont résisté à l'oubli, balisent ce petit chemin. Nous tombons, au détour d'une vire, sur un suintement d'eau douce recueillie dans une marmite de roche. Ouf, le biquet pourra se désaltérer pour survivre. Rude vie de chèvres.

Enfin, une échappatoire est envisagée, vers un cône de déjection, pentu mais sans trop, et la désescalade en zigzag avec la technique de la conversion (comme au ski) fonctionne à merveille.

La plage ! Soupir. Nous baignons dans une atmosphère féerique. Nous reprenons avec joie la pédalée durant 7 km, au ras de l'eau pour éviter l'enlèvement, respirant les embruns à plein nez. A notre gauche la ligne de crêtes étirées, à notre droite l'océan ébruitant sa rage fouettée.

Du plancton frétille devant nous, des flots d'oiseaux accourent à la sauvette pour prélever ces sortes de sauterelles des sables. Personne. L'infiniment grand nous envahit. C'est le genre de solitude qui fait du bien. C'est le moment de dire : « ô temps suspens ton vol ! ».

A regret, nous quittons l'écume des vagues pour rejoindre le hameau reculé de Cofete, relié à la civilisation par une piste poussiéreuse via la degollada de Agua Oveja (300 m). C'est la balade de référence pour les excursionnistes, qui viennent glaner un brin d'exotisme. Le bar-restaurant « tipicò » sert de point de chute.

Déjà découvert la veille, nous n'emprunterons pas cet itinéraire, et nous filons droit au sud par le camino de Gran Valle, ancienne voie de passage des indigènes. Ce beau sentier aménagé (S1-2) nous mène à la degollada de Cofete alt 410 m. Il est 17 h. La pleine lune prend son tour de ronde ; le soleil vient de lâcher prise, derrière son horizon de nuit. Le col resplendit parmi les ombres naissantes. Nous amorçons la longue descente, S2 au départ, puis c'est une dégringolade magique de 6 km sur un large sentier rehaussé de murets en pierres volcaniques : un pur régal !

Enveloppés de nuit, nous débouchons sur la piste côtière ; encore 6 km de pédalage pour retrouver les lumières de Morro Jable. C'était un extrait d'une randonnée de fortune, qui, mine de rien avait du

charme. Seulement 4 cols... dans le meilleur morceau. Et 68 km de bonheur ! Alors, conquis? Et même si cette île n'est certes pas notre préférée, aujourd'hui nous lui faisons honneur : «parce qu'elle le vaut bien » !

Hasta luego Fuerteventura y viva las Islas Canarias !

Martine et Michel MEDINA

CC n°3592 et 3593

TREMPÉ, DIS-TU ?

Soumis aux caprices célestes, le cyclotourisme est un loisir aléatoire, tous les pratiquants, au moins les vrais, ont pu le vérifier et souvent à leurs dépens sans que pour autant les effleure l'idée d'y renoncer.

C'est ainsi qu'une fois de plus, en cette fin de juillet 82, une météo maligne nous mène la vie dure, d'abord en retardant de 24 heures notre départ de Brigue, puis en nous confisquant les monts et merveilles attendus de cette première étape: le superbe Gomsertal, plus valaisan que possible avec ses rustiques villages de bois noir, le rude Eginental que nous quitterons avant le col pour aller crapahuter sur les sentiers du Corno et du San Giacomo, enfin la plongée sur le haut Val Formazza où nous attend la tiédeur du refuge Maria Luisa. A ce bilan morose vient s'ajouter un constat ennuyeux : Marcel a semé sa pédale droite on ne sait trop où, disons quelque part pour être précis. Pas d'affolement, ça ne devrait pas trop le pénaliser pour l'étape de demain, et puis nos détracteurs finauds ne nous suggèrent-ils pas de dépouiller nos bécanes de leurs accessoires aussi pesants qu'inutiles, à savoir le pédalier, la chaîne et pourquoi pas, les roues ?

La 2ème journée ne promet rien de meilleur avec son aube grise. A défaut de se régaler la rétine on se sera joliment échauffé les muscles en franchissant la bocchetta di Valle Maggia, où il suffisait de lever le bras pour toucher le plafond. Sans être mieux payés de nos peines nous épinglerons les cols de Cristallina et Naret, dans un secteur tourmenté, semé de lacs de barrage que desservent parfois d'inattendus tronçons de vraies routes. Au total 4 ou 5 km en selle dont la moitié en descente. Avec son moignon d'axe en guise de pédale mon handicapé de coéquipier n'eut pas de raisons de s'énerver. Il aurait d'ailleurs eu bien tort car une chance incroyable nous était réservée à la tombée de la nuit aux laghetti di Naret : une cabane ouverte avec table, bancs et deux matelas !

Toujours rien de nouveau sous le ciel du Tessin, donc rien de mieux à faire que de dévaler jusqu'à Locarno où nous trouvons non seulement une pédale, ce qui était souhaitable, mais aussi la pluie qui l'était moins et nous accompagne dans l'ascension du Monte Ceneri. Là, vaguement abrités contre une boutique, absorbés dans la contemplation bovine du flot motorisé noyé dans ses embruns, nous ruminons chacun pour soi des pensées que je devine contradictoires. La preuve : « Non, ça n'a pas de sens de continuer comme ça » – « Ecoute, lui réponds-je (spontex), on n'abandonne pas le 3ème jour quand on est parti pour 12 et qu'il pleut depuis 2 heures » - « Je n'ai pas ta trempe, s'excuse-t-il humblement ». A quoi je réplique que, trempés pour l'instant à égalité, il serait plus utile de réserver son humour à froid pour les jours de chaleur. La négociation n'ira pas plus loin, et sans attendre la fin des grandes eaux chacun s'en retourne dos à dos. Pour moi ça se terminera dans le foin sec et odorant d'une grange de Bogno, au bout de la route qui remonte la Cassarate. Pour lui ? Patience, le téléphone- pocket n'est pas encore né.

La traversée du petit col de San Lucio sous un ciel enfin aimable n'est qu'une agréable mise en jambes sous le couvert des châtaigniers puis des sapins. De Cavargna une route me descend au lac de Côme, d'où je rebrousse ensuite le cours de l'Adda par cette majestueuse Valtellina, sous les villages étirés dans les vignes de l'adret. A Sondrio s'ouvre le Val Malenco, porte d'entrée vers le revers de la Bernina.

C'est à Chiesa que débute un spectaculaire parcours, succession de bassins reposants et de gorges sauvages percées de tunnels, pour venir buter devant l'énorme muraille d'un barrage. Contre la paroi une large rampe donne accès aux alpages devant lesquels se déploie un cirque dantesque où pendent les glaciers alimentant la retenue. Dans le soir qui tombe, la rumeur incessante des eaux ajoute une touche

d'angoisse à la beauté des lieux. Ce qui explique mon soulagement lorsqu' apparaissent les chalets de Gembrè, une quinzaine de petites constructions à demi enterrées que ma Michelin au 1/200000e ne pouvait me laisser espérer.

Ce n'est toujours pas le grand beau, mais on a vu pire. Je termine en une heure l'ascension du col de Canfinale, très haut à l'aplomb de Poschiavo. De l'alpage de Somdosso part une assez bonne route vers le fond. La Bernina est encore loin, mais la contemplation du somptueux décor glaciaire, ça aide. Pour gagner Livigno, il y a bien la Forcola, mais elle a déjà eu l'honneur de ma visite et je me sens obligé de passer la Bernina, reperdre 300 mètres, et remonter à la Stretta par le Val del Fain. Livigno, honte aux édiles qui ont immolé leur si beau village sur l'autel du Fric. Fuyons...jusqu'à Puzzin, au fond du Val Chaschauna (ou Casana), chez un vieux berger qui trait à la main ses 34 chèvres par flemme de nettoyer sa trayeuse électrique. J'ai bien aimé ce refus de la facilité, cette fidélité aux gestes ancestraux.

Rançon du tourisme authentique, les clochettes de la gente cornue ont peuplé ma nuit de leur musique, mais au lever la galopade des nuages bas m'inquiète davantage. D'emblée c'est l'attaque du sentier pour le col de Casana, seulement 400 mètres, mais le plateau sommital est balayé par de furieuses rafales de pluie et grésil dont l'une m'arrache le vélo des mains et m'expédie à 3 mètres, trop heureux de m'en tirer à si bon compte. Sitôt remis de ma frayeur, je ramasse en vitesse ma monture et mon sang-froid pour me lancer dans la descente heureusement sous le vent, mais aussi sous des averses répétées. De S'Chanf je remonte l'Engadine en remâchant ma déception, tant il est évident que dans ces conditions il serait fou d'aller tenter le séduisant triplé Lunghin-Septimer-Forcellina. Le courage de renoncer, de se résigner au banal conformisme d'un parcours routier déjà connu : le Jülier, Tiefencastel, le défilé du Schyn, Thusis, non sans lorgner au passage à Savognin sur le col de Schmorras, lui aussi à la trappe. Baroud d'honneur, à la faveur d'une accalmie, avec l'ascension depuis Thusis des 1100 mètres du Glaspas où je squatte une grange avec vue imprenable sur le Safiental aux versants saupoudrés de chalets.

Enfin une aube radieuse ! C'est à pied qu'il faut redescendre du Glaspas. En bas un bout de route m'élève à Thalkirch où s'amorce le sentier de Vals par le Tomülpass, un col superbe d'où l'on voit briller le lac de Zervreila sur la toile de fond glaciaire du Rheinwaldhorn. A Vals, on enchaîne avec le Valserberg, également magnifique : toujours le Rheinwald, et au sud l'empilement des lacets du San Bernardino dégringolant vers la Mesolcina. A 150 mètres en haut d'Hinterrein, une grange isolée m'inspire la sagesse d'arrêter là, tant il serait stupide de gâcher par une mauvaise nuit cette première belle journée. Mauvaise pioche ! J'avais oublié qu'hier était le 1er août, fête nationale helvétique. Des gamins du village sont venus jusque là pour bercer à coups de pétards mon premier sommeil sans même soupçonner ma présence. Comme le beau temps semble se maintenir, à défaut de la tripléte du Septimer désormais hors de portée, pourquoi pas le Schmorras, mais à l'envers ? Comme souvent on commence par dévaler en trombe ce qu'il faudra reprendre plus tard à grands renforts d'huile de genou, mais les montagnes sont ainsi faites et c'est même pour ça qu'on les aime. Au confluent du Rhin d'Avers se situe le début de cette longue traversée, alors que les nuages se multiplient par génération spontanée, transformant en pensum ennuyeux un parcours d'un intérêt plutôt moyen. Autrement captivant sera, à partir de Bonaduz, celui de la corniche de Versam, d'une impressionnante sauvagerie, d'où l'on domine le Rhin, mince ruban vert pile qui fraye son cours vers la sortie du monumental éboulement de Flims. D'Ilanz il me restera assez de temps pour atteindre Vigens (Vignogn) et m'installer dans un fenil sous un sympathique clair de lune.

Orages toute la nuit, brouillard au départ. A Putzatsch c'est déjà la fin de la route. A peine engagé sur le sentier du Diesrut, une averse m'expédie, faute de mieux, contre une insolite roulotte toute peinturlurée de couleurs vives. Quand je m'avise soudain qu'il s'agit d'un rucher mobile et qu'il n'y a pas d'autre abri à

la ronde, je cherche en vain quel est le saint patron des apiculteurs et finis par imaginer un scénario catastrophe désespéré où je quitte les lieux dare-dare avec aux trousses une nuée vrombissante d'hyménoptères en furie. Ah ! les joies du cyclotourisme ! On n'imagine pas leur prodigieuse diversité. Fausse frayeur, finalement, par un temps pareil j'aurais dû me douter que les abeilles, comme tout le monde, resteraient sagement à regarder Dallas ou les Feux de l'Amour. Au bout d'une heure, l'averse cesse mais les passages boueux et glissants ajoutent à la difficulté de la pente. Du col on ne descend guère, mais l'accès au refuge Terri perché sur un tertre tient un peu de l'école d'escalade. J'y resterais bien au chaud en attendant des jours meilleurs, mais un coup d'oeil sur les tarifs affichés a tôt fait de couper court à mon indécision. Ça tombe bien, il ne pleut plus que faiblement. Le col de la Greina n'est pas très loin, mais son approche est coupée de multiples torrents gonflés par les pluies. De là-haut coule la longue enfilade du Val Camadra qui s'en va mourir tout là-bas sur le vert bassin de Campo dominé par la fière pyramide du Sosto. C'est là que j'échouerais dans une remise à foin, bien trempé, mais plus au propre qu'au figuré.

Ca continue ! Départ retardé de 2 heures, puisqu'il pleut assez pour ça et ensuite une petite séance de roue libre vers Olivone et Aquila d'où il est possible de joindre la route du Gothard par la bassa di Nara, un col sans panache dont le seul mérite est d'éviter le long détour routier par Biasca. Au sommet le retour de la pluie me bloque encore 2 heures sous la terrasse d'un restaurant. Dans la descente je subis l'assaut d'un troupeau de chèvres, les unes visiblement intéressées par ma bécane, les autres plutôt par la sueur salée qui couvre mes membres et qu'elles lèchent à grands coups de leurs langues rapeuses. Autre facette, amusante celle-là, des joies du cyclotourisme. Echappé avec peine à leur gourmandise têtue, je trouve à Molare un fameux toboggan de 800 mètres qui me dépose à Faido, au bord du Tessin. De rampes en faux plats débute alors une longue patience qui, par les valli Leventina et Bedretto, me remontera jusqu'à la malga Manegorio, un grand alpage moderne à une dizaine de km du col de Nufenen.

Brouillard sur le col. Après quelques km de descente, je repars comme le premier jour sur le chemin du San Giacomo avec cette fois comme objectif le Griespass, facile hors brouillard, dans un superbe cadre lacustre et glaciaire. Sur le versant italien, le soleil fait scintiller le triangle bleu du lac de Morasco devant le Basodino assailli de nuages. Au lac le vélo reprend ses droits pour une chute de 600 mètres jusqu'à Fondo Valle, avec un regret à la vue de la cascade tarie de la Frua que j'ai vue dans sa splendeur, mais tel est le triste destin des torrents domestiqués, soumis aux aléas des lâchers d'eau. De Fondo à la Guriner furka (passo del Bosco) c'est du portage presque continu sur un sentier rocheux où la pluie vient me rappeler que l'heure n'est pas encore à un optimisme béat. Côté suisse règnent le brouillard et le vent tandis qu'on prend pied sur des prairies en pente douce où s'entrecroisent de multiples traces de bétail. Et la pluie reprend tandis que je zigzague dans la brume à la recherche de mon balisage perdu, en proie à un début de panique à l'idée de tomber sur des à-pics imprévus et d'être rattrapé ici par la nuit. Délivrance quand surgissent de ce néant les premiers chalets de Grossalp, un véritable village d'alpage, boueux à souhait où toute une escouade de berger, leur petit tabouret attaché aux fesses, s'active sur le pré à la traite du soir. Montagne vivante, quel beau spectacle ! Et voilà que le tonnerre vient ajouter sa contribution sonore sur le sentier glissant qui plonge sur Gurin, la seule localité germanophone du Tessin. L'asphalte retrouvé, il ne me reste plus qu'à dévaler sous les châtaigniers au bord du torrent écumant, jusqu'à Riveo où la vue d'un hangar à foin me rappelle tout à coup qu'il est grand temps d'en finir.

Après l'orage de la nuit, départ aux aurores pour avoir une chance d'être à la maison ce soir. Sur la ligne du Simplon la gare-frontière de Domodossola est à portée de mes moyens, malgré le passage obligé du

seuil de Santa Maria Maggiore où j'essuie, selon le terme approprié, l'ultime cataracte de cette randonnée qui n'en fut pas chiche. Quand je débouche des gorges de la Melezza sur l'ample val d'Ossola, le soleil fait briller, avant de les faire fondre, les derniers flocons de nuages accrochés aux pentes. A la gare de Domo un train Milan-Paris passe à midi. C'est fini.

Tout cela avait-il un sens ? Vu du Monte Ceneri le doute était permis, mais ici, 9 jours et pas mal de tribulations plus tard, je ressens le bonheur non pas d'en avoir enfin terminé, mais d'avoir réussi une autre de ces aventures que j'aime tant et qui sont le "nec plus ultra" du cyclotourisme montagnard, sans souci du funeste principe de précaution qui étouffe toute initiative un peu aventureuse. Et mon compagnon déserteur ? Croiraiton qu'il a regagné tristement ses pénates pour y retrouver ses pantoufles ? Ça m'aurait surpris. Savamment cuisiné, il a fini par m'avouer que lui aussi était allé se tremper le caractère, et le reste en même temps, sur des glaciers du Süd-Tirol où il a d'ailleurs laissé en guise de pièce à conviction sa pompe toute neuve avalée par une crevasse. Du coup, ma chevauchée fantastique prend des allures d'aimable balade du dimanche matin.

Profondément mortifié, je pourrais raconter à tout le monde, mais je n'en ferai rien par égard pour l'amitié qui nous lie, que chaque année le voit retourner au fond du Martelltal, des fois que le Zufallferner (glacier du Hasard) lui ait, par hasard justement, régurgité sa précieuse pompe.

Michel PERRODIN

CC n°26

LE GAVIA ET LE STELVIO

24 juin 2005. Passo, di Gavia : 2 621 m, sommet de mon vagabondage au bout de huit jours d'errance.

Huit jours que j'ai abandonné mes quatre murs pour courir les routes à la poursuite d'une chimère car quel tropisme m'attire ainsi chaque année au retour des beaux jours vers la montagne ? J'ai couru la Lorraine, joué à saute-mouton par dessus des massifs moyennement montagneux (Vosges, Forêt Noire, Appenzell), franchi le Rhin par trois fois, vaincu la Sielerhöhe, puis le Timmelsjoch. Et puis, le Gavia dans l'éblouissement d'un matin des premiers âges. J'ai posé soigneusement la randonneuse contre le panneau sommital avant d'entrer à l'intérieur du traditionnel chalet où m'attendaient de succulents panini arrosés d'un café noir de noir susceptible de réveiller un mort. Accrochés à la cimaise des murs, des agrandissements pérennisaient les passages du Giro en ce lieu, et certaines années, la neige était au rendez-vous. Alors que je finissais de me sustenter, quatre Italiens charmants me soumirent à la question, intéressés par ma démarche. Leur enthousiasme titilla agréablement mon ego. Il y avait leur enthousiasme, le café, et l'air oxygéné des hauteurs, et je planais sur un petit nuage. - Et ensuite, vous montez le Stelvio ? - Non, à Bormio, j'enfile une série de cols vers la Suisse. Quant au Stelvio, je l'ai monté en 1980.

1980. 25 ans, Et c'est d'une autre époque qu'il s'agit, et d'une autre histoire. Non, la vie n'est pas un long fleuve tranquille, son cours traverse des zones de turbulence, des remous; des rapides où l'on peine afin de ne pas perdre pied. En de telles circonstances, un seul remède : le recours au vélo !

Il courrait en ce temps-là, et la course de ce samedi de début de saison, une course de kermesse, animait un village comme il y en a beaucoup dans le vieux bassin minier, avec ses corons et ses friches industrielles. Il prit le départ survolté comme s'il avait le pouvoir de larguer ses ennuis à grands coups de pédales, comme s'il avait une armée de diabolotins accrochés à sa selle. Il se retrouva seul en tête avec la meute aux trousse, une sensation grisante qui vous hisse au-dessus de vous-même. Le circuit était acrobatique avec des pavés et des rails de tram avec lesquels il jonglait. Et puis, il y avait une route toute droite mal revêtue. Il ne vit pas le trou, ne se vit pas tomber : les réflexes n'ont pas joué, et il se releva salement amoché : double fracture de l'avant-bras droit avec parésie du nerf cubital, avec la main, qui refusait tout service, il se vit invalide, toucha le fond : désespérant de retrouver l'intégralité des mouvements, confronté aux très lents progrès de la rééducation, il se jura pour se donner du coeur au ventre de vaincre le Stelvio en juillet. Peu à peu, la main réagit, les doigts se délièrent, puis le bras se remuscla ; il reprit confiance. Il pensait très fort au Stelvio, jusqu'à l'obsession.

25 juillet 1980. A l'Auberge de Jeunesse de Santa-Maria de l'Umbrail; il partageait la chambrée avec un groupe d'allemands qui aux petites heures plièrent leurs couvertures au carré, chargèrent leurs sacs et partirent en randonnée dans le massif de l'Ortlès. Tiré de son sommeil, il sauta en selle et se laissa glisser vers l'Adige, frissonnant dans la fraîcheur du petit matin. Les premières pentes commencent à Spondigno, remontent un torrent assourdissant. Les quelques villages, Prato allo Stelvio, Gomagoi, Trafoi, étincelaient au soleil naissant, et puis, l'impressionnante succession des virages s'inscrivit devant ses yeux, jusqu'à l'échancre du col.

Consciencieusement, il s'attela à la tâche, grignota la pente, la vallée s'enfonçait sous lui tandis que l'exaltation le gagnait. Lorsqu'un vent glacial l'obligea à redoubler d'efforts il comprit que le col était proche, que déjà le col était là. L'hiver avait été tardif, le printemps tristounet et le début d'été pourri : de

grands pans de neige ennoblissaient le site. A cette heure encore paisible, il était seul au sommet du Stelvio, il était seul pour goûter sa victoire. Il tâta son avant-bras, sentit à travers la peau les deux plaques, seuls souvenirs de son accident. Un frisson lui courut l'échine.

On dit que la vie est faite de grandes peines et de petites joies. Mais, ce sont ces petites joies qui font que la vie vaut la peine d'être vécue.

Philippe Tamignaux

CC n°4733

UN GRAND BOL D'EIRE

Prémonition? Juste avant de boucler mon sac pour partir à Dublin, j'y avais jeté un vieux cuissard... à tout hasard.

J'avais quand même une petite idée derrière la tête : le catalogue des îles britanniques concocté par le club des Cent Cols, commandé à René Poty quelques jours auparavant, et la Michelin n° 923 sous le coude depuis plusieurs années me confirmaient mes espérances : on pouvait faire un col sur la journée en aller-retour depuis Dublin. Après cette confirmation et pour passer à la réalisation, il fallait trouver un vélo. Un premier vélociste fort courtois (comme tous les Irlandais) vendait des belles machines mais aucune location... Par contre il prit le temps, plan à l'appui, de m'indiquer un confrère qui louait des vélos. Visite chez l'oiseau rare et prise de contact avec mon anglais de cuisine : quel genre de vélo louez-vous ? Combien pour une journée ? A quelle heure ouvrez-vous ? etc...

Je repars avec mes renseignements sous le bras. Dernier jour à Dublin : magnifique soleil avec léger vent frais ; c'est le moment ou jamais. Après avoir ingurgité l'incroyable petit déjeuner irlandais, je me rends chez le vélociste loueur ; devant traverser Temple Bar, quartier le plus branché de la ville, j'avais enfilé un survêtement sur mon cuissard. J'aime l'aventure, mais pas dans tous les domaines.

10 heures précises, me voilà juché sur un vélo Raleigh de bonne facture : cadre alu, guidon plat, 3 plateaux, garde-boue (pas un luxe ici) porte-bagages et freins efficaces. La sortie de Dublin plein sud n'est pas trop laborieuse, les explications du vélociste pendant 10 bonnes minutes y étant pour beaucoup. Quelle amabilité ces Irlandais !

La conduite à gauche est assez déroutante, surtout dans les ronds-points où on ne regarde jamais du bon côté, mais après quelques hésitations, je sors de cette grande agglomération et m'élève peu à peu sur les contreforts des Wicklow mountains ; la vue sur la ville et son immense baie est extraordinaire et cette petite route parfois très pentue mais peu fréquentée est fort sympathique ; les sommets arrondis me font penser à la route des crêtes vosgiennes (remplacer les vaches par des moutons au milieu de la route- plus quelques tourbières). Ces paysages de landes sont un véritable régal pour l'oeil, et même pour les deux ! Je surveille mon altimètre (pas fourni avec le vélo) qui m'indique 630 mètres avant de descendre et remonter à la même altitude et arriver en descente sur le point tant convoité : le Sally gap - 495 mètres - plus haut col routier d'Irlande. On évitera toute comparaison avec le col de l'Iseran ! Très peu de monde à ce carrefour, si ce n'est deux cyclotes irlandaises qui me demandent de les photographier devant le panneau sommital écrit en anglais et en gaélique. Le vent plus que frais m'incite à quitter les lieux.

Je rentre par la même route (la R 115) avec une bonne montée qui me réchauffe un peu ! Un mince filet d'eau court dans les prés et passe sous la route ; c'est la source de la Liffey, le fleuve qui arrose la capitale après un large détour. Je fais un léger crochet vers un cimetière militaire allemand indiqué par un panneau. Le silence et la beauté de l'endroit étaient émouvants. Mes connaissances en allemand étant ce qu'elles sont, je n'ai pas pu comprendre pourquoi des soldats allemands étaient enterrés en terre irlandaise ; cela me sembla stupide, mais tout ce qui touche à la guerre m'a toujours paru stupide.

La descente sur Dublin est un réel plaisir ; le vélo est sûr, le freinage aussi, ce qui est un minimum pour éviter les moutons qui doivent penser qu'il y a plus à brouter sur le macadam que dans les prés

avoisnants. Finalement, la principale difficulté de la journée est de retrouver la boutique du vélociste, de nombreux sens uniques et sens interdits m'ayant complètement déboussolé. C'est le cœur joyeux que je rends mon compagnon de route à son propriétaire ; retour à l'hôtel par le centre-ville, avec arrêt obligatoire pour arroser mon premier col irlandais dans un pub où une pinte de bière m'attendait !

PASCAL COURVALIN

CC n°1149

ANDALOUSIE 2005

Ascension du Pico Veleta : 3398 m

Départ de Grenade vers 7h, je tourne un peu sur le plat avant d'escalader le plus haut col routier de l'Europe. La première demi-heure est difficile, les jambes et le coeur n'étaient pas encore chauds. Je commence par mettre le 30 x 17, ce sera long et je ne prends pas de risques, je ne veux pas que ce soit un calvaire. Le replat de Canales me fait beaucoup de bien et je fais une première pause pour profiter du spectacle de la nature. Le revêtement est extra, il n'y a pratiquement personne sur la route.

La deuxième heure se passe mieux et je peux me ravitailler en eau dans un bar. Je me fais l'honneur de rattraper un vététiste à la peine. Je passe le col de Sabinillas à 2035 m, celui de Sabinas à 2175 m et le collado del Diablo à 2330 m. J'arrive à hauteur de la station de ski de Pradolano.

Voilà trois heures que je pédale, j'arrive à l'auberge universitaire où je comptais remplir les bidons mais que nenni ! La pomme sera la bienvenue, mais je devrais finir l'escalade avec une demi-gourde. Je profite au maximum de la vue qui est bien dégagée et ça me regonfle le moral, je passe les 2500 m sans encombre, et j'arrive à la fin de la route pour les véhicules. Les 12 derniers km sont pentus, le vent se fait plus fort et la route est de plus en plus défoncée. Je double un cyclo-campeur qui porte au moins 15 kg et ma performance s'en trouve réduite d'autant, je l'envie même un peu.

C'est maintenant le 30 x 21 qui me propulse vers le sommet qui se rapproche mais je reste perplexe quant à monter jusqu'à la cime car on dirait un endroit inaccessible pour un cycliste. J'essaie de faire durer ces moments formidables. Je dois mettre le 30 x 23 car la pente, le vent et surtout la route en piteux état m'y obligent.

Je termine le dernier km sur un chemin caillouteux avec du 10 % le compteur affiche péniblement le 6 km/h, je chute même à cause d'une pierre, mais il faut y arriver à tout prix. Les derniers mètres se font au courage, mais quelle joie d'être au sommet de ce rêve qui sommeillait en moi depuis quelques années.

Daniel CRAMAY

CC N°6055

ALLA SCOPERTA DELLE GRANDI SALITE : IL COLLE DELLE FINESTRE

La montée du Colle delle Finestre au départ de Susa est une des plus belles des Alpes, comparable à celle du Ventoux en terme de longueur/dénivelé, d'autant plus que la seconde moitié n'est pas revêtue. Les coureurs du Tour d'Italie l'ont franchi en 2005, la course limpide s'est déroulée sans incidents sous les yeux de milliers de spectateurs et des caméras de télévision. La descente sur Pourrieres a été asphaltée pour l'occasion, ce qui fait du Finestre un nouveau plus de 2000 goudronné du Piémont. Elvio Bianchi s'est lancé à son tour à l'assaut de ce col grandiose et nous donne ses impressions dans la langue de Dante.

E' il 16 di agosto 2005, parto da Oulx (1121 m) sotto cielo azzurro da incorniciare, discesa di 25 km e raggiurgo Susa 503 m di altitudine.

E' un ostacolo duro il colle che mi accingo a superare: 18,5 km di lunghezza ed un dislivello di 1673m con un tratto di sterrato di 8500 metri.

Nell'attraversamento di Meana, dopo 3,5 km, la pendenza si porta sud 12% per alcuni km sino all'inizio del bosco ed una serie di tornanti "abbellisce" questo tratto. E' difficile spiegare le sensazioni che provo mentre salgo: una specie di ritmo regolare, come un orologio, si installa tira lo spingere sui pedali e la strada che sale. E' stretta la carreggiata ma bene si leggono ancora tutte le "scritte" inneggianti i corridori del recente Giro d'Italia, una strana sensazione di legame tra ruota e strada, bosco e cielo mi ha preso nel contorto zigzagare salendo su un terreno duro, infido ma amico, una specie di poesia tra l'uomo la natura e la bicicletta: una poesia. Reale che ho vissuto tra il profumo intenso il bosco ancora un po' umido di rugiada. Nei pressi del colletto di Meana, 8 km dalla vetta a quota 1455, la strada è sterrata. un'atmosfera elettrica mi assale, il ritmo cala, da destra a sinistra : schivo un sasso...ne centro un altro, resto dentro una piccola striscia.

Come imbrigliato in quel terreno già rovinato dal passaggio del Giro. Con un'andatura da "surplace", un impegno concentrato che per qualche momento pensavo che fosse solo motivo di piacere ad essere qui su questa salita misteriosa mozzafiato, non mi importava e proseguivo senza distrazioni secondo l'esperienza ciclistica che mi competeva in quella situazione. Esaltato da tutto ciò, giungo al "Colle delle Finestre", 2176 m ! Scendo dalla bici vicino alla rupe ove per l'occasione è stato inciso in nero il passaggio in testa di Danilo Di Luca: 1° sul colle!

Foto ricordo evia verso il colle del Sestriere e giù sino a Oulx per chiudere il giro e l'anello di 110 km. Dopo 6 ore di pedalate ! Un'emozione indescrivibile.

Elvio BIANCHI

CC n°5602

LE GRAND-SAINT-BERNARD

Nous avons quelques Bernard au club qui sont tous des saints bien sûr, en voici un autre, Grand...

Vous avez certainement des souvenirs de ces cours de géographie où on apprenait à calculer les dénivelés, tracer le profil entre deux points ; pour moi, gamine sédentaire de la vallée du Loir, l'exercice paraissait bien inutile et superflu. Le professeur, rappelez-vous, nous demandait également de placer sur une carte les grands cols français et européens, tous ces hauts lieux d'échanges, de circulation, de guerres et de commerce ; dessiner la porte au bon endroit et dans le bon sens était tout un art ! À l'époque, j'étais loin de m'imaginer que ces petites barrières, je les franchirai un jour en tandem et que je pousserai même le paradoxe jusqu'à les collectionner.

Aujourd'hui nous voilà embarqués pour le Col du Grand-Saint-Bernard, passage entre la Suisse et l'Italie, entre le Valais et le Val d'Aoste. Le temps est gris mais il ne pleut pas. Quelques kilomètres d'ascension après Orsières et le petit plateau regimbe, il se met à tourner comme une patate, en effet trois de ses cinq boulons d'ancrage ont disparu ; Daniel déshabille ici et là le tandem pour amarrer notre plateau préféré et la montée se poursuit sans encombre.

Nous sommes soulagés en arrivant au niveau du tunnel qui, depuis 1964, permet aux voitures et camions d'écrêter la montagne ; notre grimpée s'effectue alors plus tranquille jusqu'au col. Il fait maintenant un froid de canard, la brume s'épaissit ; les marmottes, tapies dans leur terrier, les veinardes, ne nous gratifient plus d'aucun sifflement d'encouragement.

L'altimètre avoisine 2400 mètres. Comme par un coup de baguette magique, dans le brouillard opaque se dessinent les énormes bâtisses austères de l'hôtel et de l'Hospice du Grand-Saint-Bernard, là où les miséreux étaient accueillis autrefois. La tradition d'hospitalité s'est perpétuée pour les voyageurs à ski, à pied ou à bicyclette, quelles que soient leurs convictions religieuses. Nous allons nous arrêter là.

Par un couloir magistral, un moine nous conduit dans le réfectoire et nous offre un grand pichet de thé brûlant et revigorant, discute longuement avec les visiteurs, se montre attentif à notre voyage, à nos motivations. La visite du musée, bien documenté et agrémenté de diaporamas illustrant l'histoire, la géologie, la faune et la flore locales, emplit la fin de soirée.

Ce sont les Romains qui ont ouvert la voie du Grand-Saint-Bernard, il y a plus de 2000 ans. Quelques années plus tard, la légende raconte qu'Hannibal aurait franchi le col avec ses éléphants, pour en découdre avec les Romains. En mai 1800, dans le froid et la neige, Napoléon à dos de mule, est passé par là lui aussi, avec son armée forte de 40 000 hommes. Le tableau fameux de David immortalise son exploit.

Au XXe siècle, des expéditions plus pacifiques empruntent ce col, comme La Croisière Jaune (1931-1932) qu'André Citroën a organisée afin d'assurer la publicité de sa marque ; nombre de mécaniciens, ingénieurs, écrivains ethnologues vont sillonner la Route de la soie avec des véhicules Citroën spécialement équipés contre les grands froids. L'écrivain américain Halliburton, quant à lui, a voulu prouver que l'exploit d'Hannibal était réalisable, il est monté au Grand-Saint-Bernard en 1935 avec Dolly, un éléphant. Entre 1949 et 1966, les coureurs du Tour de France ont franchi quatre fois le col. N'oublions pas non plus tous ces marchands, manants et pèlerins qui ont foulé ce chemin depuis des siècles. Nous

aimons gravir les cols, prestigieux ou anonymes, mettre nos roues ou nos pas dans ceux qui, depuis la nuit des temps ont ouvert, entretenu et arpenté ces voies.

On ne peut pas évoquer le col du Grand- Saint-Bernard sans mentionner le chien qui porte son nom. Il est arrivé au Monastère à la fin du XVIIe siècle et c'est vers 1750 qu'il aide les moines à secourir les personnes égarées dans la montagne ou ensevelies sous les avalanches. Vous avez déjà vu des reproductions de ce chien avec son tonnelet autour du cou. Un jour dans un grenier, un ouvrier a retrouvé Barry : saint-Bernard-champion-secouriste naturalisé oublié là ; pour plaisanter avec ses copains, l'ouvrier a accroché sa gourde d'eau-de-vie au cou de Barry ! Le canular a beaucoup amusé la galerie, la légende était née... Maintenant, les secours en montagne se font en hélicoptère et les saint- Bernards trop encombrants n'y participent plus. Les moines assurent toujours l'élevage de cette race, nous avons pu admirer une belle nichée à l'Hospice(1).

La cloche sonne pour le dîner, tous les pensionnaires se retrouvent dans le réfectoire autour d'immenses tables. Des collégiens ont grimpé à pied jusqu'ici avec leurs professeurs et caquettent joyeusement. Un couple d'Anglais fait le pèlerinage de Canterbury (sud-est de Londres) à Rome ; plus de trois mois de marche à pied, cette performance et leur modestie nous laissent admiratifs. D'autres personnes randonnent à la journée. Dans le chambranle de la porte, apparaît un nouveau pèlerin, imposant, bardé de coquilles Saint- Jacques. Sur la canne, le sac à dos, les vêtements, il en a partout ! Il évoque tous les pèlerinages à son actif, un baroudeur-pèlerin en quelque sorte. Pédaleurs et marcheurs sont complices, beaucoup de points communs les rapprochent, les conversations filent bon train, chacun y va de son anecdote, raconte les paysages, les rencontres, ses émotions...

Le repas passe trop vite, une nouvelle grande journée attend les voyageurs, on apprend à se ménager quand le voyage est long. Le dortoir est sobre et chaleureux, tout lambrissé de planches moulurées et patinées.

Le lendemain matin, une musique baroque emplit le monastère, c'est l'heure de se lever. Après le petit-déjeuner, chacun reprend sa route. Le soleil déchire le brouillard, le petit lac de Fenêtre se dévoile, une grande belle descente de trente-cinq kilomètres vers Aoste nous attend...

Annie Chaligné

CC n°4378

(1) Depuis notre passage, les moines ont cédé la gestion et la propriété des chiens à la Fondation Barry du Grand-Saint- Bernard, qui assure la présence des chiens au col durant l'été.

THURINS – TURIN

Les Cyclos Touristes Lyonnais proposent des randonnées européennes permanentes permettant de gravir de nombreux cols.

1996 avait vu le Cyclo Club de Tresserve réaliser : Lozanne (Beaujolais) / Lauzanne (Suisse). 2005 devait permettre de réaliser : Thurins (Ouest Lyonnais) / Turin (Italie). Cette seconde aventure avait été préparée par Gilbert, déjà du voyage en 1996. 4 étapes avaient été programmées : Thurins / Peyrus (pied du Vercors), Peyrus / Aspremont, Aspremont / Molines et Molines / Turin.

L'équipe 96 perdait Georges qui à 77 ans pensait qu'il n'était pas très raisonnable de se lancer dans une telle aventure qui allait nous conduire à parcourir 560 km et 6 700 m de dénivelée avec 9 cols dont le Col Agnel culminant à 2 744 m.

Marcel, grand randonneur à pied, qui quelques mois auparavant découvrait les joies du Cyclotourisme réalisait ainsi sa première randonnée permanente. Le groupe était assisté par « Toto » que les habitués de l'Audax 200 km du Club connaissent bien.

DEPART de la petite ville de Thurins dans les Monts du Lyonnais qui est bien connue pour ses fruits. La secrétaire de mairie appose le premier tampon, photo devant le panneau de la ville et nous voilà partis pour 4 jours de randonnée.

Je propose à mes compagnons de route de modifier le parcours officiel afin de gravir quelques cols entre Thurins et Condrieu et nous passons successivement le Col du Bourrin où nous remarquons la présence de nombreux chevaux au sommet, puis la Croix Régis et enfin le Col de Chassenoud. Ces 3 cols nous permettent d'admirer le panorama en direction des Monts du Lyonnais et de Lyon où nous apercevons les immeubles de La Duchère.

Dès le début de cette journée un vent violent rend notre progression laborieuse et c'est avec soulagement que nous faisons halte dans un petit restaurant à quelques mètres de l'église de Chapelle Villard au-dessus du Rhône. Lors de la descente, nous faisons un arrêt photos du Rhône et du port fluvial de Condrieu.

Le reste du parcours du jour se résume à l'affrontement d'un vent violent qui aura rendu cette première journée la plus difficile et la plus longue. Nous atteignons notre point de chute pour la première nuit à 20 heures.

L'accueil est excellent dans « l'hôtel du siècle de la Drôme ». Cette distinction a été obtenue par cette famille qui reçoit ses clients depuis cinq générations et a fait preuve de beaucoup d'esprit d'entreprise (1er ascenseur, 1ère piscine en Drôme....)

2e jour : nous sommes donc au pied de la première difficulté du voyage : le Col des Limouches que nous gravissons au petit matin (14 km de montée pour 700 m de dénivelée).

Arrivés au sommet nous rencontrons un cyclo local qui nous dit redescendre très vite avant l'orage ; il connaît bien les lieux et nous dit que nous n'éviterons pas la pluie ! Nous n'avons pas le choix ; il faut continuer en direction des montagnes et gravir le Col de Bacchus où une photo s'impose (il n'y a

cependant aucune vigne dans la zone ?) Nous pensions ensuite rester à l'altitude de 1000 m jusqu'à Gap, mais notre organisateur en avait décidé autrement et nous devons redescendre à 200 m !

Nous faisons un arrêt café à Beaufort-sur-Gervanne et parcourons les rues étroites du village afin d'admirer les nombreuses maisons restaurées. Nous longeons ensuite la Drôme sur une dizaine de kilomètres avant de nous engager dans la magnifique vallée de la Roanne.

Arrêt à Saint-Benoît-en-Diois pour prendre une photo de la Chapelle et nous renseigner sur les possibilités de restauration. Nous n'avons pas le choix, il nous faut gravir les 2/3 du Col de Pennes la plus grosse difficulté de la journée (600 m de dénivelée en 6 km) avant le déjeuner.

Dans le village de Pennes-le-Sec nous pouvons enfin déjeuner sur une terrasse ombragée et le patron très bavard s'assied à notre table pour nous raconter l'aventure d'un cyclo qui l'année précédente avait fait un arrêt dans son auberge.

- « Figurez-vous que l'homme a gravi le col à 73 ans et lorsqu'il est arrivé m'a demandé un verre de rouge et une cigarette » (l'ami Gilbert a un petit sourire en coin : il ne fume pas mais à 75 ans boit volontiers son verre de rouge !)

Les prévisions de notre cyclo du col des Limouches s'avèrent exactes et nous quittons l'auberge sous un crachin ; 2 km et nous voilà au sommet du Col.

Longue descente étroite dans la vallée de la Drôme que nous longeons de nouveau sur quelques kilomètres jusqu'à Valdrôme au pied de la montagne de l'Aup où la Drôme a sa source. Nous faisons auparavant un arrêt photo des éboulis de rochers au lieu dit « le Claps ».

Le village de Valdrôme, construit sur une pente sévère, est très fleuri. Marcel fait un arrêt sur la place du village auprès d'un groupe d'anciens qui se déclarent être « la France au travail ».

Nous gravissons très facilement la dernière difficulté du jour : le Col de Carabes. Dans les derniers kilomètres la route devient très étroite avec des touffes d'herbe au milieu. La descente le long de l'Aiguebelle est superbe. Nous en oublions même de tourner à gauche afin de rejoindre Aspremont terme de l'étape et descendons, nez dans le guidon, jusqu'à la vallée du Buech où nous découvrons l'erreur de parcours. Il nous faut donc remonter la vallée sur 8 km au milieu du flot de vacanciers. – Il n'est pas rare dans les grands clubs de rencontrer de manière imprévue d'autres membres : Patrick n'en croit pas ses yeux lorsque, rentrant de vacances, il rejoint 3 des 25 membres du Club en arrivant à Aspremont !

3ème jour : départ sous un ciel bleu en direction de Gap. Je décide d'enrichir ma collection de cols avec celui de Bachassette (seulement 1,5 km en dehors du circuit officiel). La progression est très agréable à une bonne moyenne qui nous amène à Gap puis au lac de Serre Ponçon. Nous devons déjeuner au bord du lac.

Comme nous sommes en avance, nous décidons de poursuivre jusqu'à Embrun où nous faisons halte dans un restaurant gastronomique (décidément ce voyage ne nous permettra pas de perdre nos kilos superflus). Nous testons en particulier une recette de la région à base de fromage et croûtes.

Une petite route accidentée nous permet d'éviter la N.94 et sa circulation. Nous la rejoignons cependant pour quelques km avant Guillestre. Nous débutons alors la dernière partie du programme de la journée avec une ascension lente de 30 km que nous connaissons bien l'ayant déjà réalisée lors des 6 jours de Vars 2003.

A Molines village, nous faisons un arrêt pour attendre Marcel qui s'acquitte avec beaucoup de professionnalisme de sa mission de reporter, ce qui le retarde quelque peu. Et nous avons la surprise de le voir arriver dans la voiture. Il nous annonce que le voyage est terminé pour lui et nous raconte son problème mécanique dû à un desserrage de la patte arrière. Pour remettre la roue arrière dans le plan du vélo il utilise la force, ce qui conduit à créer un voile de plusieurs cm de cette roue qui touche maintenant les 2 bases !

C'est sans compter sur l'esprit d'équipe de ses deux coéquipiers qui passent une partie de la nuit au chevet du vélo afin de lui redonner une roue en état et au petit matin Marcel découvre le résultat ; il devra gravir le col sur sa monture et non dans la voiture !

4e jour : magnifique col Agnel au lever du soleil, au milieu des marmottes dont le cri résonne dans la vallée. Nous pensions être les premiers cyclos au sommet mais un Français en a décidé autrement nous dépassant sur un rythme incompatible avec la distance que nous avons à parcourir.

Nous arrivons cependant au sommet avant le 1er Italien. Nombreuses photos souvenirs. Toto l'Italien est très fier devant le panneau indiquant le passage en Italie. Il a même pris l'un de nos vélos pour la photo. La température n'est que de quelques degrés au dessus de zéro ; aussi nous ne nous attardons pas au sommet et nous nous lançons dans une descente qui constitue en quelque sorte la récompense du voyage : 30 km de descente rapide puis 80 km de plat jusqu'à Turin.

Pour la première fois du voyage nous rencontrons des difficultés de restauration. Tout est fermé le dimanche et les rues sont désertes. Saluzzo, le village prévu pour l'arrêt est dépassé et nous atteignons Moretta. Nous sommes soulagés de trouver un petit restaurant qui nous accueille sur une terrasse ombragée pour les traditionnelles pâtes.

Les 30 derniers kilomètres sont bouclés en 1 heure et nous voilà à l'entrée de Turin où nous apposons le dernier tampon sur notre carte et immortalisons la réussite de notre objectif par une photo devant le panneau « Turin ». Nous constituons pendant quelques minutes l'attraction du quartier où les questions vont bon train : d'où venez vous ? «de Thurins» personne ne comprend.

Nous trinquons dans la rue pour une dernière photo et prenons le chemin du retour tous les 4 enchantés de ces 4 jours passés sur les routes des Alpes.

Merci à Jean Deville de nous avoir permis de réaliser cette belle randonnée. Merci à Toto pour sa patience.

Jacques Collaudin

CC n°3662

LE LADAKH, ENTRE PARADIS ET ENFER

Neuf cyclos et cinq accompagnants pour un raid de 1400 km à l'assaut des plus hauts cols du monde entre le 26 juillet et le 15 août 2005.

New Delhi, après 14 heures de voyage, le premier choc à la descente de l'avion : 40°C, une chaleur humide vous envahit. On vous arrache vos bagages des mains malgré vos protestations et votre « non merci »... qui se perdent dans le brouhaha des ces porteurs en quête de quelques roupies. Enfin les vélos sont arrimés sur le toit des deux minibus. Notre contact local nous conduit dans un hôtel pour un premier et.....dernier petit déjeuner copieux à l'européenne. Il est 5 heures. Nous devons rejoindre Shimla, ancienne capitale d'été britannique, lieu de départ de notre raid, à 380 km de Delhi. La nuit à Shimla sera réparatrice après presque 48 heures de voyage.

Le lendemain matin, première visite : le temple Jacku, après plusieurs hésitations sur le chemin à emprunter, nous arrivons au temple envahi par des centaines de singes. Enfin nous prenons la route pour notre première étape. Après 2 km, notre aîné, Jean-Claude, chute lourdement en contrebas de la route. De multiples coupures au visage, deux doigts cassés (plâtre) et le vélo hors d'usage. Des soins lui seront prodigués à la clinique locale, heureusement nous avons deux médecins avec nous pour l'y accompagner. Pour lui, le raid est terminé.

Nous attaquons la montagne en douceur avec un petit col (Narkanda) culminant à 2850 m. Après le col, longue descente sur Ani. Cette étape sera la plus longue avec ses 140 km.

Ani - Kulu le lendemain avec un col de 3100 m (le Jaloriss Pass), une longue montée de 36 km dont les 5 derniers km en pourcentage assez sévère. En plus de la difficulté du col, la mousson a provoqué de nombreux éboulements. Portage du vélo, traversées de gués avec de l'eau jusqu'aux genoux ! Nous terminons l'étape à la tombée de la nuit vers 19 heures, enfin la chaleur de la journée est tombée. Au compteur 104 km.

Le lendemain, nous passerons par Manali, le repas de midi sera pris dans un petit « restaurant » appartenant à notre cuistot chinois. L'après-midi, 52 km de montée pour passer le Rothang La à 4000 m. Au sommet un vent glacial me transperce de part en part. Durant toute la descente du col, je suis transi de froid sur le vélo. Arrivé au campement, je m'engouffre dans mon sac de couchage sous la tente dressée dans le fond d'une vallée à 3300 m d'altitude. Ce sera la première nuit en camping. La « tourista » commence à faire ses premières victimes au sein de notre petite colonie. Nous nous endormirons cette nuit avec le bruit des gouttes de pluie tambourinant sur la bâche de nos tentes. Ce fut la première et dernière pluie de tout notre raid.

Grand soleil à notre réveil, il faudra toute notre énergie pour passer la caillasse de la piste ce dimanche 31 juillet. Nous remontons la vallée de la Chandra dans un paysage de montagnes magnifiques. Le passage du Kunzum La est à 4551 m. Cette étape est fort courte car nous visiterons le village de Kibber (le village électrifié et accessible par route le plus haut du monde) ainsi que le monastère de Key, situé sur un piton rocheux et habité par 300 lamas. Nous entrons dans la vallée du Spiti. Arrêt à Kaza avec hébergement à l'hôtel. Le lendemain, visite du monastère de Tabo, classé patrimoine de l'UNESCO, dans la vallée de Spiti. Première journée sans vélo ce mercredi. Kaza – Keylong, douze heures de voyage en minibus !!

Nous passerons devant le deuxième plus grand glacier du monde : le Bara Shigri. Jeudi 4 août : Keyong vers Darcha où nous débutons la montée du Baralacha. Un touriste français nous décrit la route de ce col comme impossible ! En effet, les dix derniers kilomètres de l'ascension sont un vrai cauchemar. La piste devient subitement un « champ de pierres »... ajouter à cela le trafic des gros camions soulevant un nuage de poussière et déversant derrière eux une fumée noire à vous faire cracher les poumons. De plus, il faut descendre de vélo afin de passer les gués et rouler les pieds mouillés le restant de l'étape. A l'arrivée, nos compteurs affichent 98 km pour 2200 m de dénivelé. Ce soir, nous logerons à nouveau sous tente à quelque km de Sarchu.

Vendredi 5 août : passage des cols de Naklila (4930m) par 22 lacets et le Lachlung La (5065 m). Les paysages sont typiques du Ladakh, un univers de pierre. Tout est minéral, il n'y a quasi plus d'habitation. Nous logeons à Sarchu, sous tente à 4400 m d'altitude.

Samedi 6 août : petit déjeuner copieux : une soupe de lentilles à l'indienne et crêpes à la confiture, café, thé. L'étape commence par 40 km sur un plateau désertique puis l'ascension du dernier col avant Leh : le Taglang La (5360 m). Ascension rendue difficile par un vent contraire qui devient, avec l'altitude, de plus en plus violent. Je suis frigorifié. Après 15 km de descente, je m'engouffre dans une « tente de nomade » boire un thé au lait chaud et ainsi retrouver un peu de chaleur. Nos tentes seront dressées à l'entrée de Rumtse. La journée sera marquée par le froid au sommet à 5360 m et par l'altitude. Le Taglang La est le deuxième col le plus haut du monde. Demain nous serons à Leh, enfin un hôtel et une douche que nous espérons chaude.

Dimanche 7 août : Par la vallée de l'Indus nous arrivons à Leh, capitale du Ladakh. Quelques visites de monastères au programme : Chemre, Thiksey et Shey. La difficulté de la journée ne fut pas la montée du col de l'Eggola (3460 m) mais bien la montée interminable sur Leh dans un trafic monstre et bruyant au possible. Notre hôtel, Hôtel du Panorama, est situé à la sortie de la ville, heureusement en pleine verdure dans le nouveau quartier de Leh. Enfin nous pouvons déposer nos valises pour trois jours. Demain visite de la ville et shopping sont au programme.

Mardi 9 août : journée importante : la montée du Khardungla, le col situé sur la route carrossable la plus haute du monde à 5602 m, route unique menant vers la Chine. Depuis notre arrivée à Leh, les repas sont mieux adaptés à notre dépense énergétique quotidienne. Il faudra grimper 2000 m en 37 km. Le faire en France serait banal, mais ici les mètres de dénivelé ont une toute autre valeur !

9 heures, il fait 25 °C lorsque nous démarrons. Après 4 heures d'efforts, j'arrive au sommet de ce col mythique. Les premiers cyclos arrivés au sommet se sont engouffrés dans les deux minibus à l'abri du vent. Une fois les huit cyclos arrivés, nous immortalisons cet instant en posant devant le panneau du Khardungla. Malgré cette euphorie qui me baigne, je ressens un sentiment de déception : ce sommet est un vaste chantier, l'altitude annoncée (5602 m) ne correspond pas à celle affichées sur nos altimètres, le degré de difficulté n'est pas celui que je pouvais m'imaginer au travers de récits et enfin, les sommets enneigés à 7500 m du Kashmir sont noyés dans une mer de nuages. Une fois la pression de la montée passée, je m'engage dans la descente, mon esprit beaucoup plus libre que lors de la montée, je peux m'appliquer à capter, emmagasiner le plus d'images possible : surtout ne rien perdre de ces fabuleux paysages. Souvent, je m'arrête et fixe sur la pellicule la beauté de ces cimes culminant à 7000 m. Un rêve s'est réalisé, désormais le Khardungla figure sur ma liste des cent cols.

Il nous reste trois étapes dans la région « Jammu and Kashmir » pour finir notre voyage. Leh – Alchi par le passage de deux petits cols, le Nimmala et le Rongola (3550 m). L'intérêt de cette étape est la visite du

monastère d'Alchi datant du 11ème siècle. Affluence de touristes. Très belle vallée encaissée, rencontre spectaculaire des fleuves Indus et Zaskar. Demain nous suivrons, à sauts de moutons, l'Indus jusqu'à Dah. Dah est un village Darde où vit une population recluse du monde, habillée typiquement et coiffée de chapeaux à fleurs fraîches... Moyennant quelques roupies, une habitante se laissera photographier coiffée de son chapeau.

Vendredi 12 août : dernière étape à vélo... au menu le Fotula (4109 m) et le Namikala (3850 m). Les rampes du Fotula sont assez imposantes jusqu'à Lamayuru où nous ferons la halte de midi. Jusqu'au sommet du col, la progression est régulière. Mais que de trafic ! Dans la descente, nous avons la surprise de rencontrer un troupeau de yacks sauvages. Enfin, le dernier col, le Namikala. Un vent de face important augmente considérablement la difficulté. Je ne parle pas de la poussière que nous devons avaler à chaque passage de camions... Les 15 kilomètres de descente seront pour une fois sans surprise, une belle route à larges virages permettant de relâcher les freins.

Notre voyage cycliste s'achève ce 12 août. Nous sommes contents de cette expédition en un pays difficile, aux conditions extrêmes mais d'une beauté incomparable.

Philippe TIBESAR et Guy SCHMITZ

CC n°2565 et CC n°993

BIDUR : 2005^{EME} COL EN L'AN 2005 À... 2005 MÈTRES !

Alors que par une triste journée de décembre, j'effectuais la mise à jour de la liste 2004 de mes cols, mon esprit s'emballa spontanément : 1958 cols au total, ceci me permettait d'envisager raisonnablement le passage des 2000 pour l'an 2005 avec un final du même tonneau et puis, tiens ! pour le fun, pourquoi pas un 2005 mètres pour conclure.

Ce serait l'occasion de franchir ce cap des 2000 avec originalité, sachant que je n'aurais jamais par la suite une telle opportunité de dates concordantes. Muni du «Chauvot», dernière mouture, je me lançais aussitôt à la recherche d'un col à 2005 mètres. 3 cols muletiers y sont répertoriés dont le col de Bidur, en Haute-Garonne. Devant passer quelques jours en Ariège fin août 2005, ce sera donc lui l'élu.

Après avoir grappillé une trentaine de cols d'abord dans les Vosges puis la Lozère, j'arrivais enfin en Ariège pour y poursuivre ma quête de nouveaux «passages obligés». Pour ne pas rouler idiot, j'effectuais, à V.T.T. d'abord le circuit «Escouloubres» situé dans l'Aude toute proche et décrit dans le topo-guide n°5. 12 cols au menu dont 10 nouveaux pour moi avec des paysages de toute beauté prétextes à de nombreux arrêts photographiques. Un court passage en Andorre me permit d'aller glaner quelques cols dont celui de la Botella (2069 m) avec, en prime peu avant le sommet, les applaudissements nourris des passagers d'un car hollandais arrêté sur un terre-plein proche de la route. 2003 cols sont bientôt comptabilisés, en cette fin du mois d'août, lorsque je pénètre dans Montauban-de-Luchon pour un mano a mano avec d'abord le col d'Hont Hérède puis celui du fameux Bidur dont je ne connais rien, si ce n'est la cotation mentionnée dans le «Chauvot». Il est 8 heures 15, quelques cumulus de beau temps évoluent nonchalamment, la température affichée sur mon compteur est de 15°. Le top pour une balade en montagne !

Muni de la carte IGN au 25000e achetée sur place, j'enfourche fébrilement ma monture et parcours mes premiers hectomètres sur le plat. La route forestière, goudronnée sur 9 kilomètres, affiche très vite une pente moyenne de 10% et ne laisse aucune possibilité d'échauffement ; aussi est-ce sans hésitation que je mets à profit les belles échappées sur Bagnères et Super-Bagnères pour faire quelques haltes photos bienvenues ! Au bitume succède ensuite une large et belle piste, légèrement descendante qui s'insinue dans la forêt domaniale de la Cigalère. Je bifurque bientôt sur la droite pour m'engager vers une autre piste plus étroite. Revêtement grossier et pente conjugués m'obligent alors à pousser le vélo. Je ne pourrai d'ailleurs, par la suite, que rarement pédaler.

La forêt laisse quelque temps la place à l'herbe et aux grosses touffes de bruyère pourpre, dégagant ainsi la vue sur le Tuc de Poujastou avant de réapparaître un peu plus loin. Le sentier bien damé que j'emprunte maintenant s'insinue à travers la haute futaie. Des odeurs de moisissure et de champignons mêlées flottent dans l'air tandis que je chemine, tantôt à pied, tantôt sur le vélo vers un petit gué qui marque la fin du bois d'Escalère et le début de l'estive. Un vague chemin, mi-caillasse, mi-herbe, fort pentu m'amène près de la cabane du Layrou, à 1773 mètres. Deux chiens annoncent ma venue, alertant le berger qui enjambe allègrement la fenêtre du bâtiment. C'est un grand noir d'une trentaine d'années, barbu et pieds nus, la casquette à visière cintrée vissée sur le crâne qui m'accueille avec le sourire. Je ne sais pourquoi mais il me fait aussitôt penser au roi mage Melchior ! Devinez de quoi nous avons discuté ? Et bien surtout de...VTT ! En effet, ce jeune est un adepte de cette discipline qu'il ne peut hélas pratiquer à l'heure actuelle, ses occupations ne lui en laissant guère le loisir. Je le quitte quelque 10 minutes plus

tard pour aller grignoter le kilomètre bien tassé qui me sépare de mon avant dernier col, celui de Hont Hérède à 1902 mètres. Il me faut pousser le vélo sur une trace malaisée créée par les ovins dont je ne verrai d'ailleurs aucun spécimen. La pente est si rude que je dois faire de nombreuses haltes pour réguler mes battements cardiaques. Mais la récompense est au bout de la sente sous forme d'un magnifique panorama sur les sommets environnants. Il me reste encore un kilomètre à parcourir pour rejoindre le col de Bidur en contournant le Tuc du même nom. Un dernier effort et me voici au bout de mes peines et au bout de mon rêve.

« Humble conquérant de l'inutile », je suis enfin au coeur de cette montagne, face aux majestueux pics qui me dominent et me font prendre encore plus conscience de ma petite condition d'homme ! Au centre de la dépression, je découvre une borne frontière marquée « F387E ». C'est à côté d'elle que je m'installe pour pique-niquer en attendant qu'un énorme cumulus bloqué juste à ma verticale daigne laisser passer quelques rayons de ce soleil qui inonde généreusement les vallées françaises et espagnoles. Finalement, au bout d'une demi-heure, une courte trouée de ciel bleu me permet de « m'auto-portraitiser » sur fond de montagne. C'est une bouteille de bière à la main que je pose et bois à la réalisation de mon objectif et à...la santé du Club des Cent Cols. Ce moment fort figurera en bonne place dans l'album aux souvenirs.

Je vais passer encore quelques moments à m'imprégner de la beauté des lieux et à prendre de nombreux clichés avant de me décider à regagner, par la même voie, la civilisation et la réalité quotidienne. D'autres cols sont pourtant à portée mais 2005, c'est 2005 et puis ce sera l'occasion de revenir l'année prochaine pour me replonger dans cette nature qui m'a réellement charmé.

Et, pour conclure par une lapalissade, j'affirme que ce col de BIDUR est manifestement 2 fois plus DUR qu'un col à...1000 mètres !

Jean-Jacques LAFFITTE

CC n°604

MOMENTS DE GRÂCE

Ce matin, en prenant le bus afin de me rendre à mon travail à Strasbourg, en regardant les visages effarés, transis de froid et froissés par le manque de sommeil, je contemplais un monde de tristesse et de regrets. Et je me suis pris à rêver et à me souvenir.

A l'instar de l'enfant que j'ai été et de ma fille de 7 ans que j'observe en me souvenant de ma propre enfance, j'ai des images qui me reviennent, celles d'une époque à jamais révolue.

« Je me souviens des temps anciens » a écrit le poète... Comme il est doux dans ce bus sinistre de se rappeler les moments inoubliables passés à vélo, seul, ou à deux, dans la montagne.

Après avoir franchi, enfin, mon 1000ème col cet été, en me retournant, je revoie des images comme dans un film. Je les projette mentalement dans ce bus rempli d'âmes tristes qui se transportent vers un autre monde à leur corps défendant. Déjà, je ne suis plus avec vous hormis mon enveloppe charnelle ; mon âme est ailleurs.

Mes images ont presque toutes plus de 2000m d'altitude. On pense toujours à la dette d'oxygène que l'on est censé rencontrer là-haut alors que c'est là que commence la vie. Rien ne vaut une ascension longue et difficile pour imprimer dans son cerveau des images éternelles.

Je me souviens de ta naissance ma fille, comme si c'était hier, mais de tant d'ascensions aussi qui sont bien antérieures à ta vie. La première est l'Iseran. C'est vrai que j'ai commencé fort. C'était le mois de mes 18 ans. Je m'attaquais à un géant puisque c'est le plus haut col routier d'Europe. Le savais-je seulement alors que j'attaquais le pied du monstre du côté de Bourg Saint- Maurice ?

Comme elle était longue cette route ! Et ces tunnels obscurs qui n'en finissaient pas ! Puis, c'est la traversée de Val d'Isère que j'avais vu à la télé, les skieurs mythiques crevant l'écran. Bobet avait abandonné le Tour là-haut. C'était avant ma naissance. Le Tour de France, ma passion d'enfant comme d'autres ne jurent que par le football. J'avais ton âge, ma petite fille, lorsque nous prenions nos vacances à quelques kilomètres de Strasbourg, dans les Vosges. C'était en juillet, pendant le Tour de France. Nous n'avions pas la télé. Alors, chaque matin, nous marchions jusqu'au village que nous dominions en empruntant les raccourcis. Au magasin, nous achetions les Dernières Nouvelles d'Alsace qui relataient les exploits des champions qui émergeaient de magnifiques photos en noir et blanc. Le maillot jaune de Merckx, l'opposition de Poulidor et les apparitions de Grosskost, notre gloire locale.

Nous emportions le journal que nous feuilletions rapidement pour connaître les résultats de la veille avant de reprendre le chemin du retour, une longue montée qui retardait notre étude minutieuse du journal d'autant. Le soleil illuminait notre marche. C'était les vacances, simples et insouciantes. Des années plus tard, au même endroit, alors que j'étais adolescent, j'avais emporté un vélo. Cet engin était tellement lourd et ses développements correspondaient si peu aux exigences de la montagne... Je me suis fait remarquer par celui qui m'accompagna ensuite sur toutes les routes alpines et pyrénéennes sans oublier les Vosges, le Jura et le Massif Central. D'abord, il tenta de me dégoûter en me faisant gravir le Champ du Feu à 1100m avec ma lourde machine. Mais je résistais. Je n'aime pas la défaite. Et c'est moi qui suis allé le premier dans les Alpes, tout seul, comme un grand.

Après Val d'Isère, il reste environ 17 kilomètres d'ascension avant de franchir le col. C'était dur, oui, très dur. Je devais dormir à Lanslebourg ce soir-là dans une auberge de jeunesse. Je ne pouvais pas ne pas franchir ce col. Je n'avais pas d'autre choix.

Petit à petit, je prenais de l'altitude laissant la station de ski au fond de la vallée, loin là bas. Des années plus tard, je connus les mêmes sensations à proximité lorsque je m'envolais en ballon pour franchir le Mont Blanc.

Je n'étais pas encore très bien équipé en ce temps-là. Il est vrai aussi que le vêtement cycliste n'en était encore qu'à ses balbutiements. Le cuissard était invariablement noir. Cette couleur existe-t-elle seulement encore aujourd'hui ? Au sommet, je prenais des photos et un touriste immortalisa mon passage en ces lieux devant le gigantesque panneau marquant le sommet.

Un an plus tard, après avoir fait mon travail de pionnier, je retournais sur les traces de mes exploits avec mon coéquipier. Cette fois, c'était du sérieux. Nous étions partis pour trois semaines de voyage itinérant en prévoyant de ratisser les plus hauts sommets alpins. Instruit par mon expérience de l'année précédente, nous passions la nuit à Val d'Isère avant de nous élancer sur les derniers kilomètres de l'ascension, frais et dispos. Je revoie l'image de notre sprint long de près d'un kilomètre pour l'octroi du maillot à pois. Nous avions du mal à reprendre notre souffle.

Après l'Iseran, je m'étais attaqué au col du Galibier, toujours tout seul. Franchissant au préalable le col du Télégraphe, je traversais Valloire avant de me diriger sur Plan Lachat. A cet endroit, la route prend une toute autre tournure... Les derniers kilomètres, je les parcourais au milieu de la neige. Des années plus tard, en 1990, je retrouvais le bitume au même endroit avec mon pote. Nous venions de franchir un muletier des plus mémorables, le col des Rochilles (2496 m), avec nos vélos de route chargés de sacoches. Hélas, en retrouvant la civilisation et en quittant les chasseurs alpins médusés, nous tombions dans le traquenard tendu par une cyclo-sportive qui se tenait au même moment. Nous étions avalés et digérés par un serpent multicolore et stupide. Singeant les coureurs, ces sportifs d'opérette souillaient la route et ses bas-côtés avec la conscience acérée du poids gagné en se débarrassant des emballages de leurs barres hyper caloriques.

Parfois, une ascension d'anthologie peut être suivie d'une autre ascension encore plus marquante. Preuve qu'il ne faut jamais hésiter à faire le kilomètre de plus, celui qui transforme la beauté du quotidien en jouissance ineffable. Ainsi en est-il du passage du col du Tourmalet dans les Pyrénées. Encore un haut lieu du Tour de France ! Franchi la veille par un temps des plus maussades, nous passions la nuit à La Mongie, station rendue célèbre par Bernard Thévenet qui y gagna une étape du Tour 1970. Nous avions une idée derrière la tête... au cas où il ferait beau le lendemain matin. Je me souviens m'être levé pour tirer le rideau qui n'en disait pas suffisamment long pour établir un pronostic fiable et définitif. Dehors, un soleil radieux incitait à la réalisation de notre projet : grimper jusqu'au sommet du Pic du Midi qui domine le col du Tourmalet. En 1982, la route qui prend son envol au col n'était pas encore asphaltée. Ce n'était alors qu'un chemin carrossable qui menait, via les cols de Sencours (2378 m) et des Laquets (2637 m), au Pic du Midi de Bigorre et son observatoire. Le final, c'était vélo sur l'épaule, heureusement débarrassé des sacoches prudemment laissées à l'hôtel. Les marcheurs, là aussi, étaient stupéfaits de rencontrer des cyclistes déçus de leurs montures. La vue était imprenable. Nous nous étions élevés plus haut que jamais en atteignant les 2877 m. Dur de redescendre lorsque l'on domine de si belle façon les sommets avoisinants !

Ces images, ma fille, ce sont les miennes. Elles embellissent ma vie. Elles font partie de mon disque dur comme tu pourrais être tentée de le formuler. Et tant que je vivrai, je les évoquerai parce qu'elles sont les plus belles de mon existence. Avec bien d'autres encore que je te conterai lorsque tu le voudras. A ton tour d'être attentive à ton environnement afin de te constituer ta propre bibliothèque d'images positives qui t'aidera à survivre dans un bus au milieu de pauvres hères égarés. Ces images qui sont autant de moments de grâce.

Jacques SCHULTHEISS

CC n°1694

LA FIN DU VOYAGE

Ce dimanche matin de mi-décembre, j'hésitais entre une sortie entre piémont et vignoble alsacien, ou tout bonnement faire du home-trainer.

La température extérieure affichait un tout petit degré mais c'était surtout le ciel maussade qui me rendait perplexe. Je pris le temps de la réflexion en avalant un copieux petit déjeuner. A la fin de celui-ci, scrutant une nouvelle fois le ciel, je me décidais finalement pour la sortie sur route.

Quelques flocons volaient bien dans l'air, mais rien de méchant. A la sortie de Strasbourg, j'empruntais l'agréable piste cyclable (lorsqu'elle n'est pas trop encombrée par divers véhicules, marcheurs distraits, joggers, chiens...) qui longe l'ancien canal de la Bruche, un film de neige tenant par ci, par là sur le bitume, faisant crisser les pneus sur ce tapis blanc.

Arrivant au pied du vignoble, je me suis mis en danseuse au pied du pont enjambant la voie rapide qui s'engouffre vers la vallée de la Bruche. A cet instant, j'entendis un bruit provenant du vélo qui ne m'était pas familier (on a tous, plus ou moins, quelques petits bruits récurrents sur nos machines). Je jette un regard rapide et je constate que la fourchette du dérailleur avant bougeait. Je me suis arrêté en haut du pont afin de me rendre compte des dégâts. Ne voyant rien d'anormal, à première vue, je reste néanmoins circonspect. Quelques dizaines de mètres plus loin, roulant sur un dos d'âne, le bruit se fait bien plus inquiétant. M'arrêtant à nouveau et effectuant une recherche plus approfondie, je me rendis compte que le tube de selle (ou la cage de pédalier) était fissuré, voire cassé ? J'ai dû, bien évidemment, abrégé ma sortie en prenant le plus court chemin et le plus plat possible afin de ne pas trop solliciter le vélo.

Tout le long du retour, sentant que ma fidèle compagne arrivait au bout de la route et que j'effectuais probablement mes derniers kilomètres avec elle, je n'ai pu m'empêcher de ressentir une certaine tristesse. Je revis les souvenirs par flashes, de nombreuses sorties passées durant 25 ans par monts et par vaux. La nostalgie était très forte à ce moment. Par moments, également, lors de ce retour, moi qui d'habitude n'écris pas dans la revue ou dans le bulletin de mon club (pas trop doué pour cela), je me suis mis en tête l'ébauche de ce papier. C'était pour moi comme une évidence, un hommage que je devais lui rendre, naturellement, obligatoire.

On ne peut effacer 1/4 de siècle de complicité, de bons, de très bons moments, mais aussi de difficultés lorsque les jambes ne suivent plus dans les bosses, lorsque dans la galère tu as entendu parfois quelques jurons fuser, lors de quelques chutes, dont une douloureuse l'an dernier, qui me laissera sur le tapis avec une fracture et luxation du pouce, fracture d'une côte, front ouvert (depuis je porte toujours le casque que j'avais tendance à laisser à la maison la plupart du temps) plus autres douleurs et contusions. Toi, encore solide, tu n'as subi que quelques petites éraflures.

J'avais bien envisagé, depuis quelque temps, de te remplacer (25 ans à 5000 km de moyenne, ça commence à compter), je me doutais bien que tu t'acheminais doucement vers la sortie, tout en effectuant de petites escapades ensemble, de temps en temps. Mais je retardais l'échéance à chaque fois, remettant à plus tard la décision finale, avec les oeillères de circonstances...

Cette semaine, j'irai voir mon vélociste afin qu'il dévoile le diagnostic du mal. Ce soir j'ai bien peur qu'il soit rédhibitoire. Si c'est le cas, il va bien falloir me résoudre à prendre une rutilante jeunette, qui malgré

des atours que tu n'as jamais possédés, n'aura pas, loin s'en faut, l'âme que tu as acquise tout au long de notre périple. J'essaierai d'en prendre mon parti, et qui sait, peut-être (même si je crains que ça ne dure pas aussi longtemps, ayant 56 ans au compteur) qu'à l'époque des couples recomposés, une seconde « amitié » se nouera. Mais je ne t'oublierai jamais.

3 jours plus tard, chez mon vélociste, le verdict tomba : tube de selle complètement sectionné à la base, près de la cage du pédalier, confirmant « la fin du voyage ». P.S. : En discutant avec le vélociste, ce dernier me proposa d'effectuer une petite opération consistant à consolider un peu le cadre (soudure, pièce de renfort). Ces paroles me mirent du baume au cœur, car s'il est bien évident, vu la fragilité, que tu ne pourras plus m'accompagner sur nos routes familières et aussi sur celles à découvrir, je pourrai, lorsque le temps sera exécration, pédaler avec toi à la maison, sur home-trainer, prolongeant de cette façon notre complicité.

Guy TELLE

CC n°2917

DEUX « 2000 » SINON RIEN...

Un jour de classique chasse aux cols, réalisant ma chance de pouvoir, seule, atteindre les buts que je me fixais, j'ai pris une magistrale leçon de générosité, de solidarité, ou tout simplement une belle leçon d'amour.

Je vous situe : l'Ubayette, presque sur la ligne frontière avec l'Italie, deux cols à quelque 2500-2700 m, au bout de sentiers dessinés en lacets sur le flanc pelé d'une montagne couronnée par un fort. La pente assez abrupte au ras du sentier incitait à un minimum de prudence et je me disais que, à l'aller comme au retour, je me contenterais de marcher à côté de mon vélo. J'avais en vue le col de Mallemort, fenêtre exigüe, ouverte dans une arête, qui offrait le passage sur l'autre versant. Je regardais le sommet (la Tête de Viraysse) et sa coiffe vaubanesque (La Batterie) et je voyais, sur les épingles en pente douce, un ballet de personnages que j'eus d'abord du mal à identifier. Le pan de la montagne renvoyait des rires, des conversations animées et, au fur et à mesure que se réduisait la distance, je vis de quoi il s'agissait.

Sur des joélettes, brancards équipés d'une roue centrale, empoignées à l'avant et à l'arrière par de solides gaillards, des handicapés adultes redescendaient sur le sentier en une course effrénée, chaque attelage défendant âprement sa place et ironisant sur le retard pris par les poursuivants. Je me suis souvenue de l'un de ces nombreux et magnifiques cadrans solaires, fierté du Queyras, qui portait cette inscription tellement évidente «Tant que tu vis, vis». Ils vivaient, tous ceux-là, des tranches de vie intense, ceux qui donnaient, leur temps, leur force, leur enthousiasme, et ceux qui recevaient, comme une perfusion, les plaisirs hautement improbables pour eux sans l'aide des autres. Ils se regroupèrent au col de Mallemort, les brancardiers accompagnateurs installèrent délicatement leurs passagers dans l'herbe rase, quelques mots me parvinrent, l'un d'eux parlait d'une prochaine opération dont le risque, connu de lui en cas de non-réussite, lui interdirait, en plus, de plier les genoux.

J'ai repris mon ascension, tout emplie d'admiration et d'une forte émotion. Sur les fins lacets qu'il me restait à parcourir, je mesurais à la fois l'agilité et la puissance de ceux qui tractaient et poussaient ces attelages et l'extrême confiance des passagers à leur égard. Je m'éloignais d'eux, géographiquement, mais ma pensée s'attardait au col de Mallemort. Le col de Viraysse surplombait vertigineusement le vallon que je venais de quitter et les ruines des baraquements de Viraysse. Il m'offrait, de l'autre côté, le décor que j'allais retrouver le lendemain sous un autre angle aux cols de la Gipièrre d'Orrenaye et de Monges. Tout en bas, le laquet de Viraysse emplissait un creux. De cette position dominante, qui aplatissait les reliefs en contrebas, je voyais les multiples sentiers qui zébraient les flancs des pics et cela semblait un jeu d'enfant de passer d'un vallon à l'autre. Apparence seulement...

Il restait le col du Vallonnet (2524 m) au programme de la journée. Depuis le col de Viraysse, je fis le chemin en sens inverse jusqu'au croisement avec l'étroit sentier qui menait à ce troisième col mais il ne tomba pas ce jour-là. A le regarder, il ne fallait pas être grand météorologue pour savoir qu'il allait être rapidement arrosé.

alentour, des rochers de Saint-Ours à l'ouest, à quelques-unes des « Têtes » formant frontière, l'obscur ciel d'orage donnait à ces sommets une allure inquiétante. Les marmottes dodues et nonchalantes, en ce milieu d'après-midi chargée en promeneurs, aspiraient à retrouver la tranquillité d'une nature qu'elles étaient bien obligées de partager avec nous: le mauvais temps allait leur rendre ce service. Très vite, comme on tire un rideau, la masse grise des nuages grignota les dernières parties du ciel affichant du bleu; chacun se hâta pour échapper à l'averse imminente et redescendait dans la vallée. Je fis des

envieux lorsque, à VTT, je doublai les marcheurs et échappai ainsi à l'ondée, après une descente inconfortable sur la même piste caillouteuse et pentue.

Le lendemain fut radieux et les cols au programme (2 sûrement et peut-être 3), repérés la veille depuis le promontoire du col de Viraysse, ne pouvaient pas décevoir. Mais la balade fut différente, surtout faite de marche à la montée, sur des sentiers beaucoup plus fréquentés, surtout jusqu'au col de la Gipièrre d'Oronaye. Je me suis sentie moins à l'aise, avec mon vélo sur le dos ou à côté de moi, et un peu coupable de squatter ce domaine plus adapté aux marcheurs. Pourtant, contrairement à la majorité de nos sorties, nous y avons rencontré d'autres vététistes, notamment un groupe de jeunes italiens fringants et fonceurs que j'ai regardés, au très venté col des Monges, se jeter dans la descente un peu raide, en guirlande rapidement disparue dans le premier méandre du sentier qui courait à flanc avant de se dérober à notre regard. Morte de peur, c'est ce que j'aurais été si j'avais dû les suivre dans certaines parties de la descente, mais je les enviais ces fous, dont certains d'ailleurs gardaient les traces sanguinolentes de quelques figures aussi libres qu'involontaires. La témérité ne m'est plus permise, ce n'est plus de mon âge... les années qui passent, en même temps qu'elles distillent la sagesse, diminuent singulièrement la souplesse et les réflexes... Et puis je dois donner l'exemple. Comment pourrais-je inculquer la prudence à mes petits-enfants si, me voyant revenir cassée et bleue par des cascades incontrôlées, ils constataient que je ne respecte pas moi-même les principes que je leur dicte ?

Cette après-midi-là, aucun signe de mauvais temps ne troublait le ciel. Face à la Gipièrre, le col de Ruburent était trop beau; surplombant le large cirque de verdure qui entourait un lac, il nous attendait. Même si c'était un aller-retour, le spectacle magnifique, au sommet, expliquait le long défilé de touristes: la frontière passée, le sentier redescendait vers un autre lac d'un bleu intense qui reposait au creux du relief sauvage, escarpé et majestueux de haute montagne.

Nous fîmes demi-tour. La descente, d'abord sur de belles pelouses délicatement fleuries de linaigrettes ébouriffées, premier plan superbe d'une immanquable photo, nous ramena au creux du cirque sur le sentier qui canalisait les promeneurs vers notre point de départ commun, le col de Larche. La magie de la montagne s'arrêtait un peu là, où l'on retrouvait voitures, motos et autres campings-cars, mais demain, demain encore, ...tant que nous vivrions..., d'autres pistes et d'autres chemins nous mèneraient vers d'autres grands espaces et, bien sûr, c'est notre lot, vers d'autres cols beaux à frémir...

Chantal Sala

CC n°3674

LA TÊTE DE LOUIS XVI

Le col de Famouras (04-2139) est le pendant du célèbre Parpaillon.

Il est d'altitude plus modeste, mais ses 1100 mètres de dénivelée sur 10 km pile de montée depuis La Fresquière (dont environ 6,5 km de piste fort caillouteuse) laissent aux jambes le sentiment de l'effort. En redescendre par l'ouest permet de réaliser le tour de cette montagne qui s'est appelée Tête de Louis XVI, après que l'imagination populaire l'eût comparée - vue de la vallée de l'Ubaye - au profil du malheureux roi.

Mais restons chasseur de col. De celui-ci donc, on aperçoit sur la droite le col des Olettes 2372 m et plus haut encore, c'est presque évident, le col Haut 2485 m.

Terrain accueillant où l'on a pourtant oublié de tracer la moindre sente. Ils sont là toutefois, sur fond bleuté des montagnes. Ils attendent votre visite. Sinon, lancez-vous dans ce versant ouest et ne faites pas comme Louis XVI, protégez votre tête, nous sommes en montagne et la descente est difficile.

Jean-Jacques DUBAR

CC n°5046

MAIS OÙ EST DONC LE COL DE L'ESSE ?

En forêt d'Orléans, les connaisseurs le savent bien.

C'est même LE col du Loiret, un département plutôt caractérisé par sa platitude. Pourquoi donc parler d'un col qui fait sourire par rapport à ceux des régions montagneuses ? Tout simplement à cause d'une rencontre fortuite entre chasseurs de notre confrérie, rencontre digne de celles qui m'avaient déjà inspiré un article dans la revue de 1994.

Mais d'abord, que faisais-je au coeur de cette forêt par un bel après-midi automnal ? Je revenais de Clermont-Ferrand où les mauvaises nouvelles concernant les conflits sociaux sur le port de Marseille avaient transformé un voyage en Sardaigne en un retour un peu morose vers ma banlieue parisienne.

Adieu cols sardes ! Ce n'est pas cette année que j'atteindrai la barre des 2000, devais-je ruminer, en essayant de me repérer sur le plan au carrefour des 8 routes, quand, tout à coup, je vis déboucher de l'une d'elles, ce cyclo que j'avais rencontré 2 heures plus tôt, au niveau d'une écluse du canal d'Orléans. Ses surbaissés avant m'avaient laissé subodorer un confrère de voyage itinérant mais nos routes divergeant au bout de quelques centaines de mètres, nous n'avions guère eu le temps de faire plus ample connaissance. Il m'avait bien laissé entendre que son trajet le ferait revenir par la route que j'allais emprunter mais il n'y avait pas une chance sur mille que nous nous revoyions. Et pourtant c'était lui. L'endroit était propice pour engager la conversation. Surprise ! Et de taille !

Voilà qu'il me branche sur le col de l'Esse. Eh oui, lui aussi était un Cent Cols, il avait repéré notre logo sur mon garde-boue arrière. Evidemment, quand deux chasseurs se rencontrent... Nous voilà donc penchés sur sa photocopie 25/1000 sur laquelle il m'estime à 8 km la distance qui me sépare d'un col que je n'avais pas encore. Et sans dénivellé aucun. Ayant l'habitude de faire bien pire, je n'allais pas laisser le col de l'Esse. (Oui, je sais, c'est facile !)

La pause terminée et nos routes divergeant encore, ce fut l'heure de se quitter. Pour moi, cap à l'ouest sur d'excellentes pistes de terre bien compactée sur lesquelles mes gros ballons (roues de 26 pouces et pneus de 1,30) faisaient merveille. Une petite demi-heure plus tard, au carrefour des 7 routes, j'abordais la rampe, un bon 1 %, voire 2 % dans les derniers mètres, qui menait à une visible surélévation du relief avant de « plonger » vers l'étang du Grand Vau. Défense de sourire, il s'agit d'un col dûment homologué. Le seul problème, c'est de le situer avec exactitude. Mon guide m'avait bien prévenu : il n'est pas forcément là où la carte l'indique. Alors, à partir du carrefour situé juste sur l'autre « versant », j'ai cyclé sur tous les chemins qui donnaient l'impression de remonter et en particulier sur celui, herbeux, menant au chêne bouteille. Ainsi, n'ai-je pu laisser le col de l'Esse, mais où était-il vraiment ? Je me pose toujours la question...

Et je ne dois pas être le seul, comme j'ai pu le constater, en l'évoquant auprès d'éminents confrères lors d'un repas de centcolistes franciliens début novembre. Que celui d'entre-vous qui en connaît le positionnement exact s'offre l'occasion d'une réponse dans la prochaine revue ou par le biais du forum de discussion. Peut-être sera-ce mon collègue de rencontre s'il lit ces lignes. Sait-on jamais ! D'ailleurs, pour terminer, je ne veux pas oublier de le remercier cordialement car, à sa façon, le col de l'Esse laissera sa trace dans ma mémoire.

TUNNEL PIÉGEUX !

Au printemps 2000 je m'inscris à un stage cyclotouriste organisé à Saint-Lary dans les Hautes Pyrénées.

Je me dis avoir bien besoin d'un tel stage pour acquérir quelques notions de mécanique, de diététique, de technique de pédalage, de gymnastique de préparation et de récupération etc... La brochure indiquait qu'il y avait pour ce faire un moniteur. Son rôle s'avérera en réalité des plus limités du genre : - « Bonjour les gars, tout le monde est là? On y va ! »

Et hardi Denis (1) c'était parti pour des sorties enchaînant les cols à tombeau ouvert. Il faut dire que dans cette session, à la différence des fois précédentes, le niveau était des plus relevés. Bref, je n'ai donc pas vraiment appris à rouler dans de telles conditions. En revanche j'ai pu découvrir comme les Pyrénées sont belles et le Tourmalet difficile.

Mais un moment de ce séjour restera gravé dans ma mémoire : la montée du col du Portet à 2 215 mètres.

Nous sommes le 22 mai au matin. Il fait frais, gris et pluvieux à la sortie de Saint-Lary. On réalise facilement pourquoi les Pyrénées sont vertes. Après quelques centimètres de plat nous attaquons la montée du col. Le panneau indique 17 km de côte. Les cadors démarrent en trombe. Je suis très rapidement le dernier de la bande et roule avec Brigitte qui a mon allure. Plus les minutes passent et plus le temps se brouille. Pour dire franc on n'y voit plus rien à cause d'un brouillard tout ce qu'il y a d'humide et de froid. Le froid on s'en moque en grimpée mais le reste... ! Quand on porte des lunettes c'est encore plus drôle : on n'y voit goutte(s) car elles se collent sur les verres. Et puisque vous soufflez comme un phoque vous avez droit sur vos carreaux à la buée qui s'ajoute à la ouate ambiante.

Et à cause de ma sérieuse myopie je ne peux pas regarder par dessus les verres. Je n'y vois donc rien de rien. Mais ce n'est finalement pas très grave car – sujet au vertige – je ne vois pas non plus le précipice qui se creuse à chaque tour de roue supplémentaire.

Les autres doivent être très loin au-dessus, pas de visibilité, pas un bruit : j'ai l'impression d'être seul au monde car Brigitte n'est pas très loquace. Je suis seul au monde mais également au bout du monde : voilà que la route, disons le chemin goudronné, fait place à de magnifiques trous, des plaques non revêtues et à des gadins (2) tombés des talus escarpés. Gloups !

Comment cela va-t-il se finir ? Si les autres sont passés je devrais bien y arriver. Ne voyant toujours pas leurs restes sur le bas côté je continue. Et tout à coup une 4L antédiluvienne nous dépasse conduite par ce qui ressemble à un berger.

Quelques minutes plus tard nous arrivons à la hauteur du groupe de nos cyclos. Ils sont assis sur des rochers, se rassasient, se réchauffent et nous crient qu'il faut nous arrêter car il y a un peu plus loin un tunnel et que ce dernier est barré. Tel Saint Thomas je veux m'en assurer par moi-même. Je les laisse donc lever les épaules et continue ma route, toujours suivi de Brigitte. Le tunnel est bien là. Mais, miracle, il est maintenant ouvert. L'explication tient au fait que le berger qui nous a doublés a retiré la barrière métallique qui empêchait l'accès entre le moment où arrivait le peloton et ma propre arrivée.

Je m'engouffre dans ce tunnel, tout content de passer en tête du groupe qui à cause du brouillard ne me voit pas faire. Le tunnel n'est pas éclairé et il fait un noir quasi absolu. Tant pis la victoire est à moi ! Je fais deux mètres et une douce chaleur me saute à la figure. Il y a une forte odeur de quoi déjà ? Le sol devient meuble, puis humide puis glissant. Patatras je m'effondre dans la m..... C'était ça l'odeur ! Le tunnel avait été barré jusqu'à ce moment précis car le berger y avait parqué ses moutons durant tout l'hiver et il venait juste de les sortir. J'étais donc allongé dans les déjections ovines accumulées depuis 6 mois.

Brigitte, elle, plus prudente, chemine à pied. Flic, flocc, nous pataugeons et traversons le tunnel nos vélos à la main. Revoilà l'air libre. Le col semble tout proche. Je me mets en danseuse et appuie comme un forcené dans les derniers hectomètres. Les autres cyclos sont maintenant nos poursuivants. Ils ont en effet réalisé que le tunnel était ouvert. Ils s'y engouffrent (sans chute!) et se jettent à notre poursuite. J'entends leur souffle sur mes talons au moment où je passe le panonceau du col.

Il était moins une ! Je suis fier de moi comme un enfant : c'est la première fois que j'arrive en tête à un col même si les conditions en sont bien peu avouables. Au sommet les copains me surnomment « la bouse », allez savoir pourquoi ! Je porterai en tout cas ce charmant surnom durant tout le séjour.

Il faut redescendre maintenant car il n'est pas question de s'enrhumer. Impossible d'y faire à vélo, c'est trop dangereux. La route est vraiment dégradée. En outre le brouillard qui se dissipe nous permet d'admirer à quoi nous nous exposons s'il y a une sortie de route. Bref nous montons à une quinzaine avec nos vélos dans la camionnette de l'organisation. Quelle partie de rigolade : 15 gars et filles entassés avec nos engins et nos odeurs. C'est aussi cela le vélo !

Bref si un jour vous passez par Saint-Lary assurez-vous donc que le tunnel du Col du Portet a été déblayé avant que d'y mettre vos roues.

Bernard CHAREYRON

CC n°5470

Le glossaire lyonnais-français :

(1) hardi Denis ! : Expression lyonnaise pour signifier hardi les gars, zou, allez, hopla, go, forza, zyva ! Signifie également à qui mieux mieux, sans relâche.

(2) Gadin n.m : Pierre, rocher, caillou. Mot très répandu parmi toutes les classes d'âge à Lyon. Dans un autre contexte signifie aussi la tête, le crâne.

UNE JOURNÉE ORDINAIRE

Le soleil matinal illumine les crêtes tout là-haut lorsque nous enfourchons nos machines.

Le givre fige les herbes du bord de la piste. J'ai froid. La pente va crescendo rapidement, allons-y tout doux et tout à gauche pour bien tourner les jambes et se réchauffer un peu. La semaine qui vient de s'écouler a été très laborieuse, j'ai grand besoin de m'aérer les neurones. Surmontant le crissement cristallin des pneus qui brisent la glace des ornières, mon coeur qui peine à monter en régime fait un ramdam inquiétant. J'inspire à fond par le nez, et expire bruyamment bouche en avant des nuages de vapeur.

Je suis tiré de mon arythmie par l'expression que Fred lance dans mon dos : « pause technique ». En tournant la tête je le vois extirper un rouleau de pécu de ses poches, « continue, je te rejoins », précise t-il. Dame nature, quand tu nous tiens ! Je m'efforce d'oublier les ratés de ma pompe en me concentrant sur le paysage. Je lève la tête vers les sommets, la maison sous le col du Parayer s'est rapprochée un peu. Un bruit de moteur qui grossit loin derrière moi me fait penser à Fred, et je souris en l'imaginant accroupi au bord du chemin avec son cuissard baissé.

Un premier lacet, puis un deuxième baigné de soleil. Je stoppe au bord, au dessus du surplomb, tout en bas Pradelle est toujours plongée dans l'ombre grise et glacée. Au soleil ça dégèle déjà. Mon compère ne tarde pas à revenir. « C'était la factrice », lance t-il jovial, « une rousse flamboyante!». Chacun en rajoute un peu et nous rions de bon coeur.

Le col paraît s'être rapproché encore, il se découpe dans un ciel magnifiquement bleu. Nous repartons de plus belle, il nous reste à gravir une grande boucle en fond de vallée. Je n'entends plus mon coeur, le soleil l'a embaumé. La piste qui s'assouplit de plus en plus embourbe nos gommess. Une petite halte pour nous dévêtir un peu, il fait chaud maintenant. L'eau du bidon est encore glacée, je l'avale par petites gorgées que je tempère dans la bouche.

Allez on repart ! On y est presque ! Le chemin à cet endroit fait une courbe à gauche, la maison qu'on voyait du bas est juste en dessous. L'antenne télé est à hauteur de chemin, il y a une voiture dans la cour. Les hôtes de ce lieu ont une vue exceptionnelle d'ici.

Nous délaissions le chemin encaissé empli de neige sur notre gauche le temps d'un aller et retour au col de Parayer. Il y a là une baraque de chasseurs et une chaîne sans chien au bout pend devant une gamelle vide.

Nous atteignons très vite un replat situé un peu plus haut, où une bergerie émerge d'un bric-à-brac d'engins agricoles disséminés ça et là. « Je situe le col Trépalon ici ! », observe Fred. L'altimètre correspond assez bien.

Ce circuit il l'a déjà fait la saison dernière, aujourd'hui il le refait pour me servir de guide.

J'apprécie beaucoup d'avoir sa compagnie à mes côtés. C'est un bon guide et en plus il me fait rire. Il m'explique que le chemin qui part à droite après la baraque grimpe rapidement au col de l'Aribat, mais qu'il est préférable de faire d'abord un petit crochet par le col de Calliaud. Un pur muletier, perdu dans la crête. « Il y a une surprise pour toi là haut » me lance t-il goguenard.

Nous prenons un mince sentier qui serpente plein sud entre chênes bas, buis et rochers et qui disparaît par endroits sous une couche de vieille neige durcie. Le panorama à trois cents soixante degrés qui s'offre ici est magnifique avec au sud-ouest la montagne de Couspeau et les Trois Becs, et au nord-est la barrière du Vercors et Diois aux sommets enneigés. Ahanant, nos montures inutiles sur l'épaule, nous progressons lentement dans de vieilles traces lorsque monte derrière moi une exclamation de surprise: « qu'est-ce qui m'arrive ? Je n'arrive plus à poser le pied par terre ! ». Le vélo gisant dans la neige à ses pieds, Fred se tient le mollet droit à deux mains. « Ca me fait une boule ! Comme une crampe ! ». Boitant bas, il tente d'avancer encore un peu puis s'arrête net : « c'est une contracture ! ».

Moi je pense plutôt à une déchirure, je connais déjà, une fois à chaque mollet, et à un an d'intervalle. J'avais souffert le martyr. Palabres, on pèse les patates. Je propose de grimper seul jusqu'au col, ce n'est plus très loin, pendant qu'il se repose ici en m'attendant. - « Non, ça va aller, je continue ! ». - « Bon, puisque tu l'as déjà fait laisse ton vélo ici ! ». Il accepte, et lentement, très lentement nous reprenons notre chemin de croix. Après le difficile franchissement d'un dernier escarpement rocheux, c'est le col enfin ! Agrafée contre le tronc d'un arbre moussu, une petite enveloppe en plastique protège une simple étiquette: col de Calliaud – 1070.

Fred jovial : « voilà ma surprise ! » mais aussitôt renfrogné: « le petit mot a disparu ! ». L'enveloppe plastique est déchirée et le mot de bienvenue qu'il avait laissé à mon intention huit mois plus tôt, a disparu. Un brusque battement d'ailes nous fait lever la tête, et une chouette courroucée par nos bavardages incessants s'extirpe vivement de notre arbre...creux. Revenus sur nos pas quelques instants après, à brûle-pourpoint Fred m'interroge : - « est-il midi douze ? ». Je jette un coup d'oeil à mon compteur, interloqué : - « heu...oui ! Pile midi douze ! ». Nous éclatons de rire devant cette bizarrerie du hasard.

Je précise que Fred n'a ni montre ni compteur. Il m'explique que son ventre gargouille de famine et qu'il est temps de faire la pause casse-croûte. Il poursuit en me citant un passage « d'Astérix » dans lequel « Obélix » affamé, demande à son ami s'il n'est pas « midi douze ».

Nous retrouvons le vélo de Fred et atteignons sur nos montures le col de l'Aribat, où nous décidons de faire la pause. Quelle n'est pas ma surprise en découvrant un petit panneau à peine lisible cloué à un arbre : col Trépalon. Fred n'est pas étonné : « il s'agit d'une erreur ! ».

En effet l'Aribat et le Trépalon sont très proches l'un de l'autre, et la Top 25 n'indique que le Trépalon et qui plus est sans l'altitude. Assis sur un tronc au soleil nous méditons en mangeant nos sandwiches tirés du sac à dos. Il est douze heures quarante cinq.

La blessure de Fred le fait souffrir, nous décidons donc d'écourter le programme prévu et de plonger sur le hameau de l'Aribat, puis de rejoindre la route de Rochefourchat et retour à Pradelle par le goudron. Hormis quelques passages verglacés et le franchissement d'une congère de neige dure, la descente se passe bien et nous atteignons le hameau de l'Aribat. C'est un lieu splendide : deux ou trois belles maisons en pierre avec piscine et vue imprenable. La piste remonte un peu et l'on aperçoit dans le sous-bois à droite la petite Chapelle de Notre-Dame. Nous retrouvons le goudron aux Chauvins et un kilomètre plus bas au lieu dit le Pont Neuf nous pilons devant un panneau directionnel à droite: le Collet. Fred oubliant sa souffrance a déjà pris la direction indiquée par le panneau. « Laisse tomber Fred, on reviendra ! ».

Je dois insister pour qu'il consente enfin à faire demi-tour. De retour à l'embranchement, il pose son vélo contre la rambarde du pont, extirpe l'appareil photo de ses fontes et photographie le panneau. Sans rien lui demander je sais déjà ce qu'il va en faire.

Alféo Lotto

CC n°5650

1949

Eté 1949

Après une première année de fac où j'avais ramé, j'ai échoué, fin juin, aux examens, comme une bonne moitié de mes condisciples, on a appris, à l'occasion que c'était la règle pour les "première année de fac" cela n'a pas vraiment consolé mon père, mais il eut, au moins, la pudeur de ne pas trop charger ses appréciations sur mon échec. Il n'y avait jamais mis les pieds, lui, en fac !

J'ai repris le cours des bals aux vogues des villages à l'entour, des baignades au lac, et des balades à vélo qu'on s'est mis à allonger. Au cours de l'une d'elles, nous sommes tombés sur René et Paul, équipés, mieux que nous, de "Routens" - la marque des constructeurs de vélos cyclotouristes de haute réputation - et René m'a dit : « tu veux venir avec nous voir le Tour de France, à l'Iseran ? J'ai répondu oui, en partie parce que je ne me rendais pas compte de la distance qu'il y avait de notre village au col de l'Iseran. Mon vélo datait de mon entrée en sixième. Je l'avais amélioré d'un guidon de course et d'un double plateau que je manoeuvrais du bout de ma chaussure cycliste.

L'entraînement indispensable comportait une sortie sérieuse tous les deux jours avec la montée à l'Alpe du Grand Serre. Pour l'occasion j'avais mis des patins de freins neufs et expérimenté une tringle de fer permettant de remonter la chaîne du petit au grand plateau que je logeais dans l'angle de la sacoche.

A six heures, nous partons comme prévu, le temps est beau et frais. Dix kilomètres le long des lacs de Laffrey suivis de la descente vers la vallée de la Romanche qu'on remonte facilement jusqu'au-delà de Bourg-d'Oisans. Ensuite c'est vraiment la montée du col du Lautaret avec la "rampe des Commères", dont les virages surplombent des à-pics sur la Romanche et des tunnels assez bien éclairés, mais parsemés de nids de poules. Au barrage du Chambon, René décide d'une halte à l'auberge - café et petit casse-croûte, mais le temps s'est couvert, les premières gouttes commencent à tomber. On repart sans tarder.

Avant que le ciel ne se couvre complètement, j'ai pu admirer cette route magnifique qui remonte vers La Grave, d'où l'on découvre les glaciers et La Meije, puis les sommets des Ecrins après Villard d'Arène. Des paysages jamais vus, autrement qu'en cartes postales. Au Lautaret, passé l'hôtel et le jardin alpin, on vire à gauche et la pente est de suite bien plus sévère. Pour nous, il y eut aussi la pluie, tombant plus dru et plus froide. Aucune parole ne fut échangée, pendant un moment. La voix de Paul a rompu le silence: « ne m'attendez pas, allez jusqu'au sommet ». Peu après, René m'a confié « il a un « creux », le silence est retombé. Je pédale laborieusement, négligeant complètement le paysage que noie le brouillard en m'efforçant de rester au plus près du pare-choc qui me précède.

Cela a duré au moins une demi-heure, et la pluie s'est transformée en flocons de neige sur les bords de la route. Tout à coup, la voix de René m'a comme réveillé. - « Regarde, petit, plus que trois cents mètres ! » Et j'ai vu, au bord de la route, une borne kilométrique où était inscrit : col du Galibier : 0,3 km. Je me suis mis en danseuse, comme revigoré.

Nous sommes finalement arrivés à Saint Michel de Maurienne pour nous réchauffer et prendre un repas pas trop copieux ! a dit le chef, car il faut remonter en selle avant que nos muscles ne se relâchent. Et nous voilà repartis dans le brouillard, pour cinquante kilomètres vers Lanslebourg, où nous avons trouvé une chambre d'hôtel à trois places. On a étalé au mieux nos vêtements trempés, espérant qu'ils sècheraient durant la nuit. Pendant qu'on cassait la croûte, les copains m'ont dit que j'avais bien « marché », avec mon vieux vélo, et m'ont avoué qu'ils avaient plutôt prévu que je ne passerai pas le

Lautaret et, alors je n'aurais eu qu'à faire demi-tour, en descente jusqu'à Vizille, où le car pouvait me ramener chez moi.

La radio nous apprit que Bartali avait gagné à Briançon devant Coppi « à une demilongueur ». Il l'avait laissé passer - pour son anniversaire - Bartali avait trente-cinq ans, ce 18 juillet là. Les deux Italiens distançaient sévèrement Bobet, Robic et les autres. Nous allons avoir un grand spectacle demain dans l'Iseran, avant l'entrée du Tour en Italie pour faire étape à Aoste...

On a dû dormir plus de dix heures. Revêtus de nos habits encore humides de la veille, dans un matin, ni trop gris ni pluvieux, nous voilà repartis vers Bonneval et l'Iseran. Dans les premières pentes, j'ai de la peine à suivre. Instruit par ce qui était arrivé à Paul la veille, je roule à ma main pensant « je les retrouverai bien à la cime ». Et la cadence est revenue, j'ai pu prendre la roue d'un inconnu très causant, italien mais parlant bien le français. Il m'a raconté beaucoup de choses variées, heureusement, car une pluie froide recommençait à tomber, se transformant, comme la veille, en neige, d'autant que c'est à 2770 mètres que culmine l'Iseran. Nous avons fini l'ascension en roulant dans la neige fondante. Il y en avait quatre à cinq centimètres alentour.

Il devait être près de midi. Comme prévu, je retrouve mes deux compères et, en plus, quarante compatriotes de La Mure et des environs, venus en car, assister au passage du Tour. Ils nous ont prêté quelques vêtements secs, donné des boissons chaudes et proposé de nous rapatrier. Nous étions trop gelés et fatigués pour ne pas renoncer au projet initial de retour par Val d'Isère, Moutiers, Montmélian. Vers deux heures, le Tour passe. On reconnaît les plus illustres champions dans le groupe d'une dizaine qui passe en tête et s'en va vers le Petit-Saint-Bernard et l'Italie où l'arrivée sera jugée à Aoste. Coppi va gagner l'étape devant Bartali et Robic.

Moi, je vais gagner autre chose de cette épopée. Mon père ayant eu écho de ce que les sportifs locaux en pensaient, il lui vint l'idée d'une carotte pour faire avancer le bourricot que j'étais. - Tiens, me dit-il, un soir, fin juillet, tu devrais tenter ce concours des écoles d'ingénieurs de Grenoble ? Si tu réussis, je te paye un vélo de course !

Je n'ai jamais su comment il avait appris l'existence de ce concours, moi-même n'en ayant pas entendu parler. De toute façon, je ne me serais pas senti de le tenter, cela concernait les élèves de « prépas », les « taupins », dont je n'aurais pas voulu faire partie, pensionnaires qu'ils étaient, obligatoirement.

L'Automne

Un matin de septembre, je me lève et, sortant de ma chambre, j'entends ma grandmère, depuis sa chambre, voisine de la mienne :

- « Michel, écoute moi » J'entre. Adossée à ses oreillers, elle m'a dit: « va dire à ton papa que je ne vais pas bien », d'une voix plus faible que d'habitude. Elle allait sur ses quatre-vingt-sept ans.

Mon père était parti à son travail, à six heures, j'ai informé ma mère, surprise, et j'ai couru au bureau de mon père, à guère plus de dix minutes; il est revenu sur mes pas. Le médecin arriva très vite. J'étais dans la cuisine quand il a redescendu l'escalier et dit :

- « C'est une lampe qui s'éteint, elle ne souffre pas. » Mon père a fait avertir son frère et sa soeur. Ils sont arrivés en fin d'après-midi, de Lyon et de Marseille. Et le tour de rôle s'est établi. Par deux, ils tenaient compagnie à la malade qui resta muette jusqu'à ce que, vers une heure du matin, elle fasse un petit geste à l'intention de mon père, le fils aîné et préféré, pour lui dire, en patois :

- « as-ti bèila à mindji au lapi ?

- as-tu donné à manger aux lapins ?

- il a répondu « oui, mâ - oui, mère».

Elle a fermé les yeux et s'est éteinte.

Comme il était de coutume, le lendemain soir, venaient les gens du village, pour « jeter l'eau bénite ». Nous étions à table, mes parents, ma tante et l'oncle Gribouille, comme je l'avais toujours appelé à cause de son énorme accent du midi.

De pieux visiteurs frappent alors à la porte, et l'ouvrent précautionneusement. Nous nous levons tous de table, pour les accueillir. Gribouille dans son élan, fait tomber sa cuillère sur le sol carrelé qui résonne dans le silence, vu les circonstances. Et Gribouille ne trouve rien de mieux que de s'exclamer « Oh ! funérailles ! » avec son accent fabuleux. Je m'esquive dans la salle à manger voisine, pris d'un fou rire que j'ai peine à contenir. Le matin suivant, mon père m'a pris à part :

- « l'enterrement de mémé, c'est demain

- bien entendu, toi, tu descends passer ton concours ».

Je me suis trouvé chez les cousins de Grenoble, comme pour tous les examens, dans une ambiance idéale et le temps était beau, chaud. Le premier jour, deux épreuves de maths : le matin, un problème sur les coniques, je ne pouvais espérer mieux, et, l'après midi, épreuve de « maths- pratiques », un problème à dix questions se succédant dans un calcul dont l'énoncé nous recommandait « d'indiquer la précision ». J'avais appris, de l'année de Fac dont je sortais, l'usage de « la règle à calcul », permettant de faire très vite, d'un geste, des règles de trois et autres opérations plus compliquées, avec une précision relative, mais qu'on pouvait spécifier.

Avec un peu de métier, ce qui était mon cas, ayant toujours été attiré par les trucs simples et rapides, j'ai avancé et fini le problème. Bien m'en a pris, car mes confrères en concours, plutôt issus de math-sup et math-spé, utilisaient la table de logarithmes, plus précise mais demandant un temps considérable. Je fus admis 36e sur 40 à la grande fierté de mon père qui en a conservé l'attestation.

1949 Il y avait aussi eu un printemps...

Le 5 juin, un dimanche, avait eu lieu la Fête des Pompiers de La Mure, avec orchestre et grand bal au jardin de ville, si proche de notre Collège. J'y étais, bien sûr. J'ai aperçu la très jeune et jolie brune de mon village, avec ses parents assis à une table. Un an après, nous avons commencé à sortir tous les dimanches ensemble. Cinq ans après, on s'est mariés.

Je fais un parallèle aussi entre mon comportement à vélo et en général : j'ai appris à doser mes forces pour être sûr d'atteindre la cime d'une montée longue et difficile, et même à répartir les efforts grâce à une bonne connaissance du profil de la côte. En octobre 1949, je suis donc entré à l'Ecole d'Electrochimie - unique en Europe - à Grenoble, rue Hoche. Elle avait été construite en 1929, un an avant ma naissance, elle m'attendait !

À la même époque, un événement remarquable avait lieu à Pékin : la proclamation par Mao Tsé Tung de la République populaire de Chine, le premier octobre 1949.

TCHAO L'ÉCOLE, À NOUS LES COLS

Mai juin, on le voit s'activer
Il commence à tout préparer.
Sans aucun doute, à voir Bernard
"Les LEPIN sont sur le départ!"
Les parcours sont bien étudiés,
Pleins de futurs cols à moissonner
Avec des profils très variés.
Ensuite, il soigne notre monture
Et s'y applique, je vous le jure!
Notre tandem est bichonné
Frotté, graissé et bien briqué,
Les freins ont été vérifiés
La nouvelle roue libre est montée.
Voici juillet, tout est O.K,
On va pouvoir se régaler
Et c'est ainsi que ce 4 juillet
Sous un ciel un peu mitigé
Au coeur des Vosges j'ai grimpé
Mon premier col de RETRAITEE !

Sylviane LEPIN

CC n° 5476

ESCAPADE PYRÉNÉENNE

Après un «break» d'une douzaine d'années pour aller voir les montagnes d'un peu plus près en faisant de l'alpinisme au C.A.F. j'avais envie de renouer avec le voyage vélo et la chasse aux cols.

Mon épouse Marie-Jo étant partante, c'est donc en couple que nous voyagerons. Jacques et Ginette se rendant à la S.F. 2005, nous profitons de leur voiture pour descendre d'Annonay à Oloron-Ste-Marie et nous reviendrons en cyclo-camping en 3 semaines par le chemin des cols.

Après le passage de Marie Blanque sous la pluie et de l'Aubisque dans les nuages, enfin un peu de soleil pour monter épingler le Port de Boucharo et le Col des Tentes près de Gavarnie. Magnifique ! Arrosez le tout d'une bonne garbure le soir en compagnie de Raphaëlle et Norbert, deux amis drômois retrouvés pour la soirée à Argelès- Gazost, et c'est parfait. Mais le lendemain « orage et désespoir ! », c'est au bout de 8 km qu'il nous faut s'arrêter, trempés, lessivés, essorés à Barèges sous des trombes d'eau. Heureusement une bonne petite pension tenue par une gentille dame nous a réconfortés, réchauffés, séchés. C'est donc tout chauds et secs que nous repartons pour affronter ce géant des Pyrénées qu'est le Tourmalet. Mais au bout de 3 ou 4 km, rebelote ! Le ciel s'acharne sur nous, nous n'avons même pas la chance d'apercevoir le Pic du Midi. C'est sous une haie d'applaudissements de la part des motards qui nous ont doublés juste avant que nous franchissons la porte du café du Tourmalet. Sympa ! Un bon café pour se réchauffer et c'est reparti jusqu'à la Mongie où nos genoux et nos dents jouent des castagnettes. Moi qui avais dit à Marie-Jo qu'il faisait toujours beau et chaud dans les Pyrénées !

C'est le moral au fond des sacoches que nous rejoignons Ste Marie de Campan. Et là, ça y est ! Ce n'était pas une légende, plus une goutte de pluie jusqu'à la Méditerranée : ouf ! Dommage pour les paysages du Tourmalet, mais c'est la règle du jeu du voyage à vélo, si le temps est avec nous tant mieux, sinon il faut faire avec. Et c'est donc avec le soleil que nous enchaînons Aspin, Peyresourde et Portillon, superbes paysages de montagne qui, après la pluie, redoublent de beauté. Après la vallée un peu bruyante et touristique de Bossost, enfin le calme bucolique du col d'Artigasou, superbe avec ses lacets et ses moutons comme spectateurs, c'est la récompense, une montée qu'on savoure à chaque tour de roue.

Après le col de Menté, c'est au tour du Portet d'Aspet de nous faire suer avec ses durs pourcentages. Puis ce sont les cols de l'Ariège qui défilent sous nos roues, tous plus sauvages les uns que les autres : Latrape, Agnès, Port de Lers avec ses chevaux de Mérens.

Et c'est le retour au bruit et à la peur sur la nationale entre Tarascon/Ariège et Ax-les- Thermes. Ce qui nous fera modifier notre itinéraire pour la suite, ne voulant pas risquer notre vie jusqu'au Puymorens, nous optons pour la variante Port de Pailhères, et c'est vraiment le bon choix. C'est avec la tranquillité retrouvée que nous admirons le dur travail des ramasseurs de racines de gentianes (pour faire de la Suze), des vaches nonchalantes qui restent au milieu de la route et des chevaux impassibles au sommet du col.

Accompagnés du petit train jaune de Cerdagne nous plongeons de Mont-Louis sur Prades. Au camping, plus de place ! Qu'à cela ne tienne, nous plantons notre tente sur la pelouse du minigolf, juste après un gros orage (ça faisait longtemps !). La première partie de notre voyage est terminée, il nous « reste » maintenant à remonter jusqu'en Ardèche, toujours par la route des cols bien sûr.

D'abord les cols des Pyrénées Orientales puis ceux de l'Aude ensuite avec la magnifique traversée des Gorges de Galamus. Journée de repos impérative à Carcassonne où il faut bien une journée pour visiter la Cité et goûter le cassoulet. Toute la nuit et la matinée nous sommes copieusement arrosés par un gros orage, heureusement qu'aujourd'hui on ne roulait pas ! Puis ce sont les cols de l'Hérault et de l'Aveyron qui nous accompagnent jusqu'au magnifique Viaduc de Millau, impressionnant !

Nous faisons un détour par le Mont Aigoual pour la vue du sommet, qui embrasse paraît-il un tiers de la France. Et là nous tombons nez à nez avec mes frères et ma belle-sœur qui passent leur week-end ici sans savoir notre itinéraire, coïncidence ! Les Gorges de la Jonte et du Tarn nous permettent de souffler un peu après toutes ces côtes. Puis c'est enfin les Cévennes du Gard et puis de l'Ardèche qui nous font découvrir une région faite pour le vélo et pour la chasse aux cols qui foisonnent ici.

C'est avec un peu d'amertume que nous rejoignons Annonay. Un beau voyage s'achève, il nous faut maintenant «digérer» tous ces paysages, ces cols et ces sites magnifiques pour tous ceux qui aiment la montagne. Le vélo est vraiment le moyen idéal pour visiter toutes ces belles régions et le Club des Cent Cols nous convie à un but de voyage où il n'existe pas de frontières pour se faire plaisir.

Michel et Marie-Jo PORTALLIER

CC n°2288

VIVE UN COUP DE GÉGÈNE !

Foi de cyclo-grimpeur, le Ballon de Servance (1158 m) est une ascension agréable mais de là à lui consacrer un papier, il y a de la marge.

Pente régulière (max. 7% dans l'ultime km), zone militaire avec une tour au sommet, quelques échappées sur le massif des Vosges ; en somme, absolument rien de particulier.

Pour y accéder, j'ai fait le détour par le versant nord du col du Mont des Fourches (620 m) prolongé ensuite par une route en montagnes russes jusqu'au col des Croix (678 m) qui se trouve sur la ligne de partage des eaux entre la Mer du Nord et la Méditerranée. Restait 500 m de dénivelée en 10 km d'ascension via une route forestière en bon état. Bref, pas de quoi fouetter un chat si ce n'est qu'au sommet se camoufle un bonus de 3 cols dans la verdure.

Le col du Luthier (1104 m) en particulier d'autant plus que le guide Topo des 100 Cols le catalogue de simple formalité. Me voilà donc rendu à hauteur de l'aire de détente qui fait office de carrefour entre la tour du Ballon de Servance, le GR 59 et la descente sur Plancher-Bas.

Au préalable, je pousse une pointe jusqu'à la zone militaire et m'engage ensuite dans le GR 59 où se planque le Luthier. Je n'ai jamais craché sur les bonus. Bien vite le sentier, qui longe une clôture métallique, se réduit à une sente à peine visible qui est envahie par les herbes folles et les champs de myrtilles. C'est plus du vélo, c'est de la marche à pied avec un poids mort. Au bout de quelques centaines de mètres, le chemin franchit un petit ravin. Tiens ! Tiens ! Au-dessus du raidillon, une porte métallique donne accès au pâtis qui s'étend derrière la clôture. Tristement comme toujours, j'insiste néanmoins sur le GR jusqu'au col. Là, moi y en avoir ras le col et j'effectue un demi-tour à droite qui me renvoie vers le pâtis que je me suis mis en tête de traverser pour rejoindre l'aire de détente. Tout roule à merveille ! Le pâturage est franchi à vélo. Jusque devant la clôture qui débite du jus à basse tension. Il ne me reste plus qu'à la sauter. La clôture bien entendu. Mais mon clou est lourd et encombrant. Enfin, il est de l'autre côté des fils, ... Aïe ! J'essuie une décharge électrique. Je lâche tout et la bécane bascule faisant un tête-à-queue vertical. Je rampe sous la clôture. Aïe ! Nouvelle décharge. Je heurte le garde-boue. Aïe ! Les mains dans les poches, j'examine minutieusement la situation. Horreur ! Un fil électrique est coincé entre une manivelle et le rebord de la pédale. Le vélo est électrofilé. Je tente de le dégager en utilisant les parties isolées. Boum ! Une décharge de plus. Boum ! Parce que je perds les pédales. Aïe ! Parce que le levier du dérailleur me fait une touchette au genou. Boum ! Aïe ! Après l'énième tentative pour en découdre avec ce foutu fil de fer et autant de décharges, je parviens à grand mal à dépêtrer la bécane de cette maudite entrave.

Aïe ! Une petite dernière pour la route. L'opération vient de durer une éternité. Aussi, ne soyez pas étonné de ma fuite instantanée de ce haut lieu. Surtout dans l'état où je me trouvais c'est à dire gonflé à bloc comme une pile électrique.

Moralité : Suivez mon exemple si vous voulez vous défoncer à l'électricité. C'est moins cher que de l'EPO et aussi efficace qu'un coup de fouet. Quant au Ballon de Servance, il l'a quand même son papier.

J.Bruffaerts

CC n°1997

COL DU GOLÉRON (74-0643M)

Ce Poty col de Haute- Savoie indique à ma coccinelle sur l'altimètre 643 mètres quelque part entre les lacs d'Annecy et d'Aix-les-Bains.*

Je me suis Perdoux** deux ou trois sorties sur les départementales 3, 253, 53, 63, franchissant le col du Goléron, sans le remarquer, tant il est discret. Au moins ai-je pu apprécier dans ce labyrinthe de verdure la campagne de l'Albanais.

Le panneau du col du Goléron est érigé dans le hameau du même nom sur le territoire communal de Chaînaz-les-Frasses. On n'est pas allé chercher « la petite bête » pour le baptiser. Cette signalisation est posée sur un seul côté de la route dans les sens Cusy-Chaînaz. Dans l'autre direction, Bernard, tu repasseras une autre fois pour cocher le col sur ton Chauvot. C'est un souci pour le colophile (1) que d'être sûr d'avoir passé certains cols, Goléron a fait partie de ma liste. En 1950, on pouvait se renseigner au restaurant Vittet qui était établi au col, désaffecté et transformé en habitation. Indiqué sur la D253 dans la 2e édition du Chauvot, c'est finalement sur la D53 que je l'ai trouvé dans mes pérégrinations cyclistes des collines de l'avant-pays savoyard, à vue du pont de l'Abîme qui surplombe le Chéran, et ses eaux poissonneuses, d'assez haut pour offrir un temps les frissons du saut à l'élastique à ses adeptes. Goléron signifie, n'y trouvons pas de méchanceté, petit trou, diminutif du patois « gola », gueule, gosier, ouverture, gorge de montagne.

Le panneau routier de Chaînaz arbore la croix de Savoie et signe son appartenance au parc naturel régional des Bauges. L'histoire du village a retenu que le col était le passage le plus court entre le massif des Bauges et la gare d'Albens. Les maquignons l'empruntaient vers 1880 pour prendre le train de Lyon. Victimes de bandits de petits chemins dans les bois entre Chaînaz et Albens, la mairie a dû demander des renforts de gendarmerie pour protéger ces passants dont la possession de liquidités tentait les malfrats locaux.

Je me suis rendu à la mairie du village pour poser quelques questions à la secrétaire qui m'a aimablement répondu. J'ai appris que Chaînaz venait du mot chêne et que les Frasses tenaient leur origine des frênes. Effectivement, la nature rencontrée offre beaucoup de grands arbres, parfois foudroyés.

Solitaires, en haies, ou en bosquets, il y a beaucoup de formes et de couleurs avec toutes ces essences sylvicoles. On peut mettre l'accent (circonflexe) sur chênes, frênes et majestueux châtaigniers. La traversée du hameau de Beaunoyer suppose qu'un temps un arbre remarquable de l'espèce a indiqué le lieu-dit. Un furtif écureuil s'est montré à mon passage pour donner une note sauvage à ma sortie.

Au milieu des prairies, sont édifiés de beaux corps de ferme parfois rénovés avec leurs immenses toits à deux pans où des Vélux donnent de la lumière dont on s'est passé pendant longtemps sous les grandes charpentes. Des vignes vierges sur les murs attendent l'automne pour roussir. Cette campagne est animée par des élevages qui peuvent hennir, braire ou meugler.

Je me suis arrêté pour observer quelques ânes dans un pré. Curieux, ils se sont approchés pour les caresses, mais peureux, se sont enfuis au bruit d'avance automatique de la pellicule qui venait de les photographier. Près de la mairie, des veaux, étonnés de l'arrêt d'un être à deux pattes, cyclomobile, ont

suspendu le broutage pour lever le museau. En dépassant un poulailler, j'ai entendu caqueter une poule qui avait dû pondre son oeuf comme on dit dans la campagne.

Un décret du 20.12.1860 a transféré la commune de Chaînaz du canton d'Albens (Savoie arrondissement Chambéry) au nouveau canton d'Alby-sur-Chéran (Haute- Savoie). Les Frasses ont été unies à Chaînaz le 14.11.1865. Les paroisses l'étaient depuis le Concordat de 1801.

L'église des Frasses n'avait plus d'affectation ecclésiastique à cause de son état de délabrement, l'évêché avait donc rattaché les Frasses à Chaînaz. L'église côtoie la mairie- école. L'église primitive du XIIe siècle était la chapelle du château voisin de Fesigny auquel elle faisait face sur une même courbe de niveau à quelques centaines de mètres. 518 chaînaziens peuplent la commune en 1999, soit 92 habitants au km², respirant le bon air entre 420 et 724 mètres d'altitude, dominant le bassin industriel d'Albens-Alby-Rumilly (Tefal, Salomo). Une borne géodésique a été posée au point culminant du village, lieu de passage pour les hélicoptères de l'aéroport militaire voisin du Bourget du lac.

J'ai fait le crochet vers le château rénové de Fesigny qui est érigé sur un promontoire du Cusy la voisine. Un troupeau de vaches couché à l'ombre de chênes près d'un champ de maïs a observé avec une vexante indifférence le cycliste coloré ahanant en position de danseuse pour accéder à la colline dont la côte est sévère.

Aux Frasses, la chapelle Saint Pierre borde la route conduisant sur Alby agrémentant le site bien que partiellement cachée derrière une végétation dense et des haies. 1833 est gravé sur la pierre frontale du porche. Elle est fermée. La chapelle a connu l'époque de la fusion des villages qui ont dû faire la fête pour marquer leur association de destin.

Un grand prix de « la Chaînaz-vélo » s'est couru au village mais la difficulté de la boucle pour les cyclistes a eu raison de sa pérennité. La côte du cimetière faisait 14% avant d'être ramenée à 12% par des travaux récents. Dans les années 75-85, Le 15 août, fête patronale du village, s'est courue la course de côte Saint-Girod-Chaînaz.

Elle a pris fin quand il a fallu un club organisateur pour se substituer au comité des fêtes. Le vélo-club d'Annecy inscrit le col à son programme de sorties annuelles. Le 27 juin 2004, la course cycliste Elite « la Savoyarde » passait au km 34 au col du Goléron qui est encore cité dans les 1650 km de la randonnée pour colopathes (2) des Cent Cols en Alpes entre Annecy et Nice. Petit col avec sa petite anecdote : je n'ai pas vu la bête à bon Dieu (3) se poser avec son maillot à pois sur mon altimètre pour alourdir mon ascension. Elle est restée un moment immobile à réfléchir, le temps qu'on sympathise, masquant quelque peu de ses élytres rouges aux sept points noirs les mètres ascendants qui s'égrenaient sur le Polar. Amusé de l'insolite, j'observe « la p'tite bête qui monte, qui monte !... ». Puis demoiselle (je n'en suis pas sûr) a bougé, gagnant le cintre du guidon, le parcourant avec ses petites pattes de façon aléatoire, d'avant, d'arrière, de côté, et finalement de dessous, se masquant à mes yeux. J'ai eu de la peine à cette option qu'elle avait prise pour se soustraire à ma vue. Je n'ai plus bougé les mains de peur d'écraser ma compagne d'ascension, observant par où elle reviendrait à mon regard. J'ai attendu, attendu, la coccinelle qui a deux « l » n'est pas reparue. Je n'ai pas pu faire de voeu à son envol aussi secret que sa venue. Je me suis murmuré la comptine : Coccinelle, demoiselle, bête à bon Dieu Coccinelle, demoiselle, monte vers les cieux Petit point rouge, elle bouge Petit point blanc, elle attend Petit point noir, coccinelle au revoir ! Je roule sur la D 53 et je pense à la Volkswagen™ Coccinelle blanche qui a aussi le numéro 53 inscrit sur les portes dans le film de Walt Disney. Né en 53, la coïncidence des chiffres m'effleure l'esprit. En quittant le col, je traverse le hameau de Bellegeois, celle d'un Cent Cols qui a satisfait son objectif

colophage (4) et rentre sur Annecy bouclant sa sortie, en pensant que le bonheur s'est posé sur son compteur. Coccinelle, demoiselle...

* René Poty, secrétaire général des C.C.

** Jean Perdoux, président fondateur des C.C.

1- colophile : amateur de cols cyclables.

2- colopathe (malade du côlon et) adjectif et nom d'humour désignant les cyclistes malades de cols.

3- bête à bon Dieu : dénomination de la coccinelle depuis le Moyen Âge, car elle porterait chance et aussi car pendant l'hiver on la trouve au pied des croix en altitude.

4- colophage : mangeur « avide » de cols. Remerciements à la secrétaire de mairie et à Marcel Segret de Chainaz- les-Frasses.

Bernard Corbet CC

n°5364

LA BONETTE : RESPECT !

Certes, il y a des cols européens plus élevés.

La route qui se hisse jusqu'à la cime de la Bonette à 2802 m s'enorgueillit pourtant d'être la plus haute d'Europe et les panneaux plantés régulièrement le long de l'usante montée de 24 km, à partir de Jausiers, ne manquent pas de le rappeler aux intrépides usagers. Tous les 3 km, dans la première moitié, puis de façon un peu désordonnée sur la fin, ces panneaux signifient aux cyclotouristes courageux – c'est ici un pléonasme – l'altitude à laquelle ils se trouvent et le nombre de kilomètres restant à escalader. Curieusement, celui qui indique encore 5 km d'efforts se situe à 3 km du sommet ! Pas de trace, durant cette montée, de bornes kilométriques ; les grands cols voisins en sont pourtant fiers : elles mentionnent, outre la distance et l'altitude, le pourcentage d'élévation du kilomètre suivant. Peut-être l'affichage si souvent répété des efforts à fournir serait-il ici plus décourageant que rassurant sur le niveau de compétence du chasseur de cols.

Pourtant, une pente moyenne légèrement inférieure à 7% ne représente pas un obstacle insurmontable pour un cyclotouriste montagnard un tant soit peu entraîné. Mais fichtre, il faut tenir tout de même 24 km avec de rares moments de répit, suivis quasi systématiquement de rampes plus relevées. D'ailleurs Jacques Roux, l'auteur indispensable des divers Atlas des Cols de France, annonce 2 h 10 d'efforts pour un cyclo de 75 kg capable de rouler sur le plat à 30 km/h de moyenne. C'est, à la minute, le temps que j'ai réalisé, sans le chercher, avec l'avantage d'un poids largement inférieur. À ce rythme-là, j'ai dû dépasser une dizaine de collègues pédaleurs, alors qu'un peu moins me doublaient : un autre matin aurait sans doute donné d'autres chiffres. Parlons-en du rythme : à l'allègre 11-12 km/h des premiers kilomètres se substitue un quasi-invariable 9-10 durant les trois derniers quarts de l'interminable col. Et si le compteur se risque à marquer 12, voire 13 km/h, à la faveur d'un replat soulageant, il ne tarde pas dans les hectomètres suivants, victime de sa présomptueuse précipitation, à redescendre à 8. Le pire reste la rampe terminale, entre le col à 2725 m et la cime à 2802 m, où il finit par plafonner héroïquement à 7 km/h : tout de même !

Bon, il ne faut pas exagérer, la Bonette n'est pas le col routier français le plus ardu (et un simple brevet cyclo-montagnard cumule une dénivelée largement plus importante) mais sa longueur inaccoutumée et son altitude inégalée signent sa différence. Les paysages qu'il vous offre aussi, d'ailleurs ; même si l'humble cyclo qui se coltine ce géant alpin garde souvent la tête rivée sur sa roue avant et les mètres qui le précèdent. Dommage ; le berger qui fait paître sur ces pentes son millier de moutons mériterait lui aussi d'être pris en considération pour la disponibilité athlétique que réclament ses escarpées gardes quotidiennes. Il n'y a bien sûr pas que le cyclotouriste à se targuer de vouloir vivre « grandeur nature ». Rendons-lui toutefois hommage d'oser pratiquer sa discipline favorite dans un cadre si merveilleusement grandiose.

Combien en ai-je vu, ce matin de juillet 2005, des courageux pédaleurs sur les pentes de « la plus haute route d'Europe »? Une cinquantaine, au bas mot. Et là, j'ai envie de dire « respect ». Respect pour les champions qui vous doublent allègrement en poussant un développement diablement efficace et poursuivant leur chevauchée sans faiblir. Respect pour les vététistes qui ajoutent aux difficultés naturelles de la pente la résistance propre à la largeur des pneus de leur monture. Respect pour ce trio d'Italiens : quel plaisir pour ce père, quelle fierté peut-être, de pouvoir pédaler de conserve avec ses deux

fil de 15-17 ans. Respect pour toutes ces féminines qui savent si bien mouliner et qui répondent avec le plus de grâce à votre bonjour ou votre encouragement. Respect pour tous ces cyclos qui hissent leurs 80 kg et plus avec une énergie formidable pour compenser les pesantes lois de la matière. Respect pour ce cyclo qui n'a même pas, alors que je descendais, répondu à mon bonjour, concentré qu'il était sur son pédalage obstiné, sa souffrance, son plaisir sans doute : avait-il 70 ans ? plutôt 80, je pense.

Respect pour tous ces cyclo-campeurs, jeunes garçons et filles qui tractent leurs lourdes sacoches au rythme enthousiaste du petit plateau – grand pignon. Respect à tous les pédaleurs anonymes, français ou étrangers, débutants ou chevronnés, le jarret souple ou les épaules cahotantes, le souffle raccourci par l'altitude ou la respiration aérienne, qui ont tout simplement l'audace d'y croire.

S'il est finalement une qualité que l'on peut reconnaître à la cime de la Bonette, outre celles déjà contées, c'est bien l'attrait qu'elle exerce sur la gente cyclo, son pouvoir séducteur et rassembleur, la motivation qu'elle génère, les ressources personnelles qu'elle suscite, l'envie qu'elle donne à un si grand nombre de s'élever avec elle.

Yannick HINOT

CC n°3759

LE COL DU BÉAL : POINT FOCAL DU FOREZ

Cet article est une illustration des diverses définitions des cols routiers présentées par M. Xavier Bernier, Maître de Conférences en Géographie à l'Université de Savoie lors d'un colloque sur le thème de la Traversée des Montagnes organisé en octobre 2002 à Chambéry par l'association Montanéo, étude publiée dans l'édition n°2 des Cahiers de Géographie (2004). Il se trouve que les diverses facettes du Col du Béal en font un exemple parfait des fonctions multiples que peut remplir un col de montagne.

S'agissant d'un col en montagne, la première définition qui vient à l'esprit est celle de col topographique : dépression entre deux sommets sur une ligne de crêtes séparant deux bassins versants. C'est elle qui correspond d'ailleurs à l'étymologie du mot « col » (du latin collum) qui renvoie au mot cou, dont la forme est celle d'un creux entre la tête et l'épaule. Le col topographique peut se symboliser par la lettre « V », l'échancrure du V étant très variable selon la nature du terrain, la pente de la montagne et la puissance de l'érosion. Le col du Béal est un très beau col topographique sur les crêtes du Forez, entre Pierre sur Haute au Sud et le Puy Gros au Nord, séparant les vallées de la Dore et du Lignon et situé sur la ligne de partage des eaux Loire/Allier. L'échancrure du Béal est très dissymétrique : plus de 200 m de dénivelé entre le col et le Sommet de Pierre sur Haute, qui en est séparé par une autre dépression secondaire, celle du Col de la Chamboite, et 40 m seulement entre le Béal et la Roche Courbe, où a été dressée récemment une petite éolienne.

Nombreux sont les points bas sur une ligne de crêtes qui répondent à la définition topographique précédente, sans être pour autant qualifiés de cols : car un col assure une fonction essentielle celle de passage, symbolisée ici par deux crochets opposés, marquant les deux versants de la montagne, unis par un pointillé rappelant que le col permet de franchir l'obstacle montagneux. Le Col du Béal est le point de convergence des RD 40 (Vertolaye), RD 6 (Chalmazel), RD 102 (Le Brugeron) et de la route militaire qui mène au radar de Pierre sur Haute. Le fait même que trois routes goudronnées, classées dans la voirie départementale, montent au Col du Béal témoigne de l'importance de ce lieu de passage dans le système des communications transforéziennes. Il marque aussi une limite départementale (Loire/Puy-de-Dôme) et régionale (Rhône-Alpes/Auvergne).

Toutefois l'enneigement reste une difficulté et le col n'est pas ouvert en hiver, les trajets entre Puy-de-Dôme et Loire se faisant alors par le passage de Noirétable (RN 89) ou le Col de Cervières (A 89) qui sont moins élevés. Dès lors qu'un col est considéré sous l'angle de sa fonction de passage, notamment par une route carrossable, il devient un « col sommet » symbolisé par un V renversé. Sur le profil de la route Vertolaye Chalmazel, le Col du Béal apparaît ainsi comme un point haut du parcours. Les compétitions cyclistes passant par le Béal attribuent des points au passage du sommet du col. L'Etoile du Béal est une randonnée qui propose l'ascension du col sur ses 3 faces. Pendant longtemps fut organisée une grimpeée chronométrée du Col du Béal dont l'arrivée était jugée au sommet. De nos jours encore la FFCT organise des Randonnées « Mer Montagne », et le Col du Béal est l'un des sommets du Massif Central retenus comme site d'arrivée de ces randonnées au même titre que le Mont Aigoual par exemple.

Les cols routiers sont le théâtre de multiples activités qui nécessitent des équipements plus ou moins lourds. Le tout premier élément d'équipement fut une croix, qui rappelle qu'un col est une intersection entre une ligne de crêtes et une voie de communications par les vallées. Il me semble que des documents anciens mentionne le nom de « Col de la Croix du Béal », le mot « Croix » ayant disparu de la

nomination actuelle, à la différence du Pas de la Croix, et des Cols de la Croix du Fossat et de la Croix Ladret dans le Forez. La christianisation s'est emparée de cette croix et y a joint une Vierge pour faire du col un lieu de prière ou de recueillement. Un gîte d'étapes s'était installé pour accueillir les randonneurs, et tous ceux qui fréquentent le col : promeneurs, chasseurs, skieurs, ramasseurs de myrtilles, etc. Les téléskis de Chalmazel, les installations de Pierre sur Haute, les jasseries à proximité des crêtes complètent les éléments qui font du Béal un col « équipé ».

Depuis 2004 la Communauté de Communes du Pays de Vertolaye a remplacé le gîte d'étapes par un Centre de Découverte qui fait du Béal une véritable porte du Parc Livradois- Forez. Paradoxalement le Col n'est pas équipé en électricité, et le choix des collectivités publiques s'est porté sur les énergies renouvelables, de manière à préserver le caractère naturel de cet espace des Hautes Chaumes du Forez. Chaque année au mois d'août, le Col du Béal est le siège d'une fête de la Myrtille, où les visiteurs se comptent par milliers pour déguster fruits, confitures et pâtisseries diverses. Le Col du Béal devient en cette occasion un point focal : à la fois col topographique, col sommet, col passage et col équipé, il est un pôle d'attraction touristique et festif que les collectivités territoriales s'approprient et développent.

Dans l'approche des cols de montagne, la notion de pied de col revêt une certaine importance : il peut s'agir du départ de l'ascension proprement dite du col, ou du début d'un itinéraire, matérialisé par un croisement remarquable ou une signalisation appropriée. Dans le cas du Col du Béal, le pied de col peut se situer dans une vision restrictive à St-Pierre la Bourlhonne à l'ouest, au Brugeron au nord, à Chalmazel à l'est. Dans une optique extensive il se situerait à Vertolaye, Olliergues et St- Georges en Couzan, voire même Boënsur- Lignon. L'Amicale Cyclo-Clermontoise s'est intéressée à l'évaluation de la difficulté d'ascension des divers versants du col par la méthode de la cotation au carré : définie par Guy Bodoïn, cette méthode intègre le calcul classique de dénivelée avec une pondération liée au carré du pourcentage de la pente. Ainsi un km à 10% vaut 100 points, alors que la même dénivelée sur 2 km à 5% ne vaut que 50 points. Ce calcul donne les résultats suivants : Chalmazel (249 points), Le Brugeron (297 points), St-Pierre la Bourlhonne (417 points), Olliergues (428 points), et Vertolaye (629 points). Cette comparaison montre de manière éclatante la difficulté extrême du versant Vertolaye St-Pierre la Bourlhonne, par rapport aux deux autres versants qui sont relativement plus doux.

Le coin des linguistes :

L'accent du Forez se reconnaît entre mille, le patois régional n'est pas tout à fait un parler d'Oc, mais relève du franco-provençal.

Quelques mots utilisés dans l'article illustrent ce parler :

Le Béal : un béal est un petit canal de faible pente qui alimente en eau un moulin ou une jasserie.

La jasserie est une bergerie où se fabrique le fromage local de forme ronde qu'on appelle une fourme.

Le fossat est un fossé, qu'il soit naturel ou creusé par l'homme. La vallée du Fossat est une vallée glaciaire en auge qui donne son nom au Col de la Croix du Fossat (1428 m). Au NE du Col du Béal, on remarque un Fossat (1286 m) avec un déblai qui serait plutôt d'origine humaine.

Pierre sur Haute est un nom bien français : à 1634 m de hauteur, elle domine le rocher le plus proche du Béal, et qui se nomme Peyre Mayou, autrement dit la Pierre Majeure.

Le coin des géographes :

Les « Lignon » On connaît le Lignon Vellave (Chambon/Lignon) et le Lignon Forézien (Boën/Lignon). Ce qu'on sait moins c'est que ce dernier se dédouble en amont de Chalmazel. Un Lignon descend du Col de la Chamboite (1480 m) et possède deux sources. L'autre s'alimente dans le cirque qui va du Col du Béal au Col de Courbaret (1055 m), en passant par le Col de la Loge (1253 m) et le Col des Placiaux (1153 m) et ne compte pas moins de 14 sources. Les Comtes du Forez et les Sires de Couzan se battirent pour ces deux « Lignon », les revendiquant l'un pour le roi de France, l'autre pour l'Empereur germanique. Comme quoi, nonobstant la célèbre devise du Col du Brenner, la séparation des eaux fit aussi l'objet de convoitise guerrière !

L'énigme du Béal :

On peut voir de nombreux béals sur les crêtes du Forez, chaque jasserie nécessitant une alimentation en eau courante pour la fabrication du fromage, le nettoyage, la régulation thermique et hydrique des caves, et l'irrigation des prés.

Parmi tous ces béals, quel est le béal qui donne son nom au Col ?

Réponse et discussion le dimanche 27 août 2006 ...au Béal !

Claude Bénistrand

CC n°284

JE M' SOUVIENS

Je m' souviens, c'était le 1er mai 1998, au cours de la randonnée du Donon que j'ai rencontré Claudia et Karl, un couple d'Allemands désespérés par l'absence de fléchage sur les 190 km du parcours.

Nous avons fait route ensemble. Et cela nous a donné l'occasion d'échanger nos impressions respectives sur le cyclotourisme français et allemand.

Je m' souviens, nous avons parlé de la Paris-Brest-Paris.

- Was ist denn das ? me demande Karl. Fort de mon expérience, je lui relate avec enthousiasme l'extraordinaire aventure vécue 3 années auparavant. En 1999, nous prenons le départ de cette folle aventure. Si j'étais fier de réaliser le parcours en 75 heures, il n'a fallu que 69 heures à Karl. Je m' souviens, nous avons parlé du Club des Cent Cols.

- Was ist denn das ? me demande encore Karl.

A nouveau, je peux lui expliquer en quoi consiste ce club où l'on ne collectionne rien de palpable, rien de monnayable, mais qui donne la satisfaction de réussir un pari personnel. Pris par le virus, Karl et Claudia ont en grande partie contribué à la préparation de la concentration des Cent Cols dans le Pfalz en Allemagne en 2003. C'est à cette occasion que j'ai fait la connaissance de Claude et Catherine Bénistrand, ainsi que de Jean-Pierre Adam, notre délégué régional.

Je m' souviens, au cours de la saison 2005, je participais à la randonnée de Bitche, et qui vois-je à un contrôle? Mes amis Claudia et Karl, devenus membres à part entière de ce club.

Plus récemment, je m' souviens, c'était début septembre 2005, nous nous étions inscrits à la concentration des Cent Cols en Forêt Noire, Claudia a passé son millième col. Et Karl ? Il s'est tellement pris au jeu qu'il a dépassé les 2000 cols. Il a même poussé le vice jusqu'à s'inscrire au BIG. Et à présent ? L'aventure continue. Je me suis lancé un nouveau défi : celui de réaliser une diagonale en 2006. Et ce défi, j'ai souhaité le partager avec Karl.

- D'accord, m'a-t-il dit.

Et dans un an, je me dirai : Je m' souviens.

Noël Nominé

CC n°4681

UNE CONCENTRATION « PYRÉNÉENNE »

« Pyrénéen ! » voilà ce que répondait systématiquement Alain Gillodes lorsqu'on s'extasiait devant la beauté des paysages, la rudesse des pentes, la générosité du soleil, la qualité de l'accueil.

Tout est effectivement contenu dans ce mot qui restera associé dans notre mémoire à une concentration parfaitement réussie, empreinte de cordialité et d'amitié. En dépit de l'éloignement, de nombreux centcolistes avaient fait le déplacement vers Seix ces 13, 14 et 15 août 2005. Le pot de bienvenue, offert par la maison du Haut-Salat, fut comme chaque fois l'occasion de retrouvailles enthousiastes. Une année a passé et c'est avec un grand plaisir qu'on retrouve les amis qu'on n'a plus vus depuis longtemps. On en a des choses à raconter, des ascensions mémorables, des découvertes surprenantes, des expériences à partager. Les conversations sont animées mais les sujets ne varient guère de groupe en groupe : il n'y est question que de cols et de vélo !

La maison du Haut-Salat ne pouvait pas héberger tous les participants, mais fort heureusement, les capacités de restauration étaient plus importantes ce qui permit à la plupart de se retrouver chaque soir autour d'une table bien garnie et d'y prolonger la soirée.

Ainsi, le vendredi, Alain Gillodes nous fit une belle présentation du terrain de jeu que nous allions découvrir au cours des jours suivants. Ce spécialiste des Pyrénées en connaît chaque recoin et sa collection de photos est à la fois d'une grande richesse et d'une très haute qualité.

Le lendemain, Robert De Rudder nous emmenait à la découverte de l'Altiplano péruvien qu'il a parcouru avec deux compagnons lors de la saison des pluies. Les images fortes qu'il a ramenées d'un pays rongé par la misère ont fortement impressionné l'auditoire. Il n'est pas certain que cette présentation ait suscité beaucoup de vocations tant les conditions de voyage semblaient éprouvantes. Les granges que Jean-Michel Clause et Michel « le Top » Verhaeghe occupaient chaque soir autour de Seix paraissaient des palaces à côté des abris de fortune dont nos explorateurs sudaméricains ont dû parfois se contenter.

Enfin, pour son traditionnel quizz, Didier Rémond a fait très fort et son questionnaire ressemblait à s'y méprendre à « Questions pour un champion ». Pas étonnant dès lors que Paul Levart en soit sorti vainqueur, ex-aequo avec notre ami Gillodes qui jouait sur son terrain. Tout juste derrière, Odette Bastide apportait la preuve de sa longue familiarité avec la montagne.

Et le vélo me direz-vous ? Car après tout, c'est pour cela qu'on était là ! Les organisateurs nous avaient préparé un très large éventail de circuits, trop large peut-être car souvent, sur la route en tout cas, les troupes furent fort dispersées. Le centcoliste, c'est bien connu, est un cycliste d'une espèce un peu particulière et la solitude lui pèse rarement. Il n'empêche qu'il aurait été agréable de se retrouver de temps en temps à grimper les mêmes cols. Il n'en allait pas de même pour les circuits VTT. Celui-ci prend une place grandissante dans notre confrérie et beaucoup de participants profitent de la présence des régionaux pour s'engager derrière eux dans la découverte de chemins et sentiers muletiers.

Ainsi, le samedi, le circuit autour de la Calabasse rassembla de nombreux confrères (le guide local se perdit toutefois dans une bruyère inextricable !) et le dimanche, il y avait grand monde sur les pentes du Port d'Aula pour aller décrocher le «2000» de la concentration. On comptait même quelques randonneuses au milieu des VTT. Partis dans la brume, nous atteignîmes le sommet sous un soleil radieux. Les plus courageux (ou inconscients, ou téméraires, au choix) suivirent notre Alain Gillodes pour aller chercher le Port de Salau au prix d'une marche de quelques 5 kilomètres à flanc de montagne.

Certain(e)s (n'est-ce pas Bernadette ?) se souviendront longtemps de cette séance de poussage – portage et de la rugueuse descente vers le joli village de Salau !

Plusieurs ont même poussé l'amour des 2000 en allant chercher le Portanech d'Aurenère en crapahutant jusqu'au lointain sommet avec le vélo sur le dos ! Pour nous remettre de ces émotions, rien de tel que les petites routes du Couserans qui nous menaient par le chemin des écoliers vers le col de Catchaudégué. Il ne fallait pourtant pas traîner en chemin si on ne voulait rien rater, et de l'apéritif, et des discours.

Comme à l'accoutumée, l'ensemble du comité était sur le pont pour accueillir tous les participants au rendez-vous annuel. Il faut saluer une nouvelle fois tout le dévouement et la gentillesse dont font preuve tous ces bénévoles. Dans son discours, après avoir rappelé quelques éléments historiques concernant la ville de Seix (qui fut ville franche comme en témoignent les chartes encore présentes à la Mairie) , le Président Claude Bénistrand tint d'ailleurs à rendre hommage à ses équipiers en les appelant à le rejoindre sur le talus qui servait d'estrade auprès des officiels. Parmi ceux-ci Michel Savarin, rédacteur en chef de Cyclotourisme, Francis Degeix, trésorier de la Fédé et le président de la Ligue Pyrénées.

Il présenta aussi les délégués nationaux et régionaux puis quelques confrères méritants. Il remit ensuite le diplôme d'adhésion à de nouveaux adhérents dont les deux jeunes fils d'Alain Brault ainsi que des parchemins pour ceux qui avaient atteint un certain nombre de cols. C'est ainsi que François Peroz était tout fier de passer dans la catégorie des + de 1000 cols. Il était tellement heureux de ne plus être considéré comme un débutant qu'il proposa tout de go d'obliger ceux qui n'ont pas atteint ces sommets centcolistes d'être condamnés à porter un grand « A » dans le dos !

Avec tous ces confrères qui rejoignaient tour à tour la « tribune » présidentielle, il s'y trouva bientôt plus de monde que parmi les spectateurs ! Régis Paraz, qui avait musardé en chemin à la recherche de nouveaux cols et était arrivé en retard eut bien de la peine à trouver une petite place pour figurer tout de même sur la photo souvenir.

Après avoir entendu Claude, nous sûmes enfin pourquoi le Port de Salau portait ce nom. En effet, le représentant du Codep Ariège, Jean Lacourt, raconta que ce col avait été emprunté dès l'époque romaine par une légion conduite par Alanus Gillodesus et que la soldatesque en avait tellement bavé qu'elle avait illico traité ce beau centurion de Salau comme on l'écrivait alors en latin !

Remerciant lui aussi les participants d'être venus dans les Pyrénées, il suggéra qu'une prochaine concentration se tienne au Pas de la Case, de manière à tester la résistance pulmonaire de cyclistes confrontés à une caravane d'automobilistes amateurs de produits andorrans détaxés !

Pierre Roques expliqua plus sérieusement pourquoi la route du Port d'Aula était si belle du côté français et totalement absente du côté espagnol. Il y eut paraît-il un projet transfrontalier de construire une station de sports d'hiver au sommet du col mais l'idée ayant avorté, le chemin français, déjà construit et taillé sur un sol bien dur et rocailleux, resta sans débouché de l'autre côté de la frontière, pour le plus grand bonheur des promeneurs que nous sommes.

Après un pique-nique ensoleillé, chacun s'en fut dans la quête de nouveaux cols, mais comme si l'heure de la séparation semblait prématurée, tout le monde se retrouva à nouveau à Seix pour le pot des adieux.

Enfin, il fallut bien se quitter, mais en promettant de se retrouver l'an prochain sur les douces rondeurs vosgiennes. La concentration 2005 ? Que du bonheur !

A LA MANIÈRE DE STÉPHANE MALLARMÉ

Avec les rimes exactes de son sonnet intitulé : « Le Tombeau d'Edgar Poe »

Le Port d'Aula, holà !
Tel qu'en moi-même enfin
le Port d'Aula me change
Révélant mes carences en
me mettant à nu
Col immense et mythique,
des cyclos bien connu
Me force à m'élever dans
cette voie étrange.
Randonneur besogneux,
je suis bien loin de l'ange,
Suant, peinant, soufflant,
en queue de ma tribu.
En guise de Saint Graal,
jusqu'à la lie j'ai bu,
Du calice de la honte,
un bien affreux mélange.
Mais aussi et pourquoi
me faire un tel grief
Si j'ai voulu grimper
sur un pareil relief
Ce n'est pas, soyez sûrs,
pour que mon orgueil s'orne
Mais pour réaliser, moi le cycliste obscur,
En dépit des souffrances
Accumulées sans borne,
Un doux rêve à jamais
inscrit dans mon futur.

P.S. Osant m'inspirer de son sonnet et de ses rimes, je ne pense pas avoir plagié cet immense Poète, mais au contraire avoir bien mérité cette parenté. Car croyez-moi, dans le Port d'Aula, moi aussi j'étais... mal armé ! Oui, je sais elle était facile, mais je n'ai pu y résister.

LE CINQ CENTIÈME PENDANT LE TOUR DE CORSE

Il y a déjà dix ans que je suis au « club des Cent cols » et j'arrive tout doucement à mon 500^e col.

Le hasard a voulu que ce soit pendant mes vacances en Corse où nous avons décidé avec d'autres camarades de club de faire le tour de l'île. Ma femme et moi étions descendus une semaine avant et en avons profité pour effectuer quelques cols dans les environs de Bastia. Après vérification le jour du départ de notre randonnée, j'avais 499 cols. Le premier col du tour de Corse serait donc le numéro 500. Comme nous partions de Bastia en direction de Saint-Florent, nous avons donc escaladé le col de Téghime, première surprise il a fallu tout de suite mettre tout gauche tellement les pourcentages étaient forts et nous étions seulement dans les rues de Bastia. Quand vous êtes à 150 m d'altitude et que vous roulez déjà sur le plus petit développement, vous en prenez un coup au moral surtout quand vous êtes de la montagne et que vous croyez avoir tout connu.

L'humilité et le respect sont plus que jamais de rigueur en cyclotourisme et chez les centcolistes en particulier. Ce col de Téghime qui culmine à 536 m a tous les atouts d'un grand col, les pourcentages, on l'a vu, les virages en épingle, le dénivelé de 0 à 536 m et une arrivée avec une vue imprenable sur les deux côtés du cap Corse : Un petit reproche l'immense déchetterie à ciel ouvert à la sortie de Bastia. La descente qui nous mène vers Patrimonio, berceau du bon vin, nous offre des paysages fabuleux, mais pour ceux qui connaissent, tous les paysages rencontrés sont beaux. L'île Rousse par le désert des Agriates sera le terme de notre première étape où nous serons très bien reçus à l'hôtel du Grillon d'ailleurs recommandé par la FFCT. Notre moisson de cols se poursuivra le lendemain sur la route de Porto avec le difficile col de Marsiolu, puis celui de Parparella, avant que nous soyons freinés par des travaux et plus de 10 km de route sans goudron. L'étape qui nous mènera de Porto à Ajaccio par les merveilleuses calanches de Piana nous vaudra une petite chute de Pierre qui n'a pas réussi à enlever sa cale et qui, en tombant, a voilé sa roue arrière à tel point que nous sommes obligés de desserrer la mâchoire du frein pour qu'il puisse descendre sur Ajaccio distant de 5 km.

Nous avons de la chance car il y a à peu près deux marchands de vélos sur l'île un à Bastia et l'autre à Ajaccio. Dans l'étape qui nous relie jusqu'à Sartène nous n'avons presque pas de cols, mais par contre des côtes extrêmement pentues. Au sommet de l'une d'elles nous rencontrons une quinzaine de cyclos de Manosque qui terminent leur tour de Corse à Ajaccio. Après notre pique-nique à Propriano, nous avons juste le temps de tout ranger avant de traverser un orage violent avec de la grêle, heureusement nous nous étions abrités et une demi-heure plus tard la route était presque sèche. Le lendemain nous sommes partis de Sartène pour Solenzara par le col de Bavella pour effectuer notre premier col à plus de 1 000 m ; de nouveau une petite pluie au sommet et nous dévalons le col jusqu'à Solenzara par le col de Larone et une route vraiment très mauvaise. Notre sixième étape nous emmène à Corte par le défilé de l'Inzecca et celui des Strettes puis nous escaladons le col de Sorba qui est le point culminant de notre périple à 1311 m, en prenant au passage le col de Scozzolatojo 1112 m.

Nous avons prévu une petite variante après le col de Serra mais la fatigue et la pluie qui nous surprend de nouveau nous font descendre directement à Corte en passant tout de même le col de Bellagranajo. Nous aurions pu le dernier jour rentrer à Bastia directement; mais quand on est chasseur de cols on cherche et on trouve : effectivement nous empruntons la petite route de Lento, charmant village corse dans la plus pure tradition, qui nous emmène au col de Bigorno à 885 m avec des paysages magnifiques.

Nous sommes payés de nos efforts et la descente sur Murato nous donnera encore deux cols le San Stéphano et le col de la Vierge puis cette fois descente sur Bastia terme de notre voyage avec des souvenirs pleins les sacoches, une quarantaine de cols pour ceux qui n'étaient jamais venus et 23 pour ma femme et moi.

Gérard LASSAUGE

CC n°3893

LE CYCLO ET LA VACHE

- Salut !
- Salut !
- Aurais-tu l'amabilité de me laisser passer ?
- Pfeuu ! Commencez à me gonfler depuis ce matin !
- ???
- C'est quoi tout cet exode de vélos ?
- C'est la concentration des « Cent Cols » !
- Les « sans cols », késako ?
- Ce sont des amoureux de la montagne !
- Des « sans cols » qui aiment la montagne ?
- Ouais, des cyclos qui grimpent partout, quoi !
- Et sans faire les cols, faut m'expliquer !
- ???
- Ici y a autant de cols que de mouches, ferez mieux de rester chez vous !
- Nous ne sommes pas des « sans cols », mais des « Cent Cols », une centaine quoi !
- Moi je connais celui d'Aula, c'est le plus beau et ça me suffit bien !
- Ben, nous on essaie d'en collectionner le plus possible !
- C'n'est pas croyable !
- Certains de nous en ont plusieurs milliers !
- Oh là là, quand je vais dire ça à mes cousines !
- Tes cousines ?
- Oui, Iris et Campanule !
- ???
- Elles pâturent après la Soumère, au col de Catchaudégué !
- Catchaudégué !!! C'est là où nous nous retrouvons demain !
- Boudiou que le monde est petit !

- C'est le lieu de notre concentration !
- Si tu vas là-haut pense bien à saluer mes cousines !
- Heu !!! Oui... Oui !
- Et attention à pas sortir du chemin !
- Pas sortir du chemin ?
- Ouais, là haut le proprio est pas commode !
- Le proprio ?
- Oui celui de la ferme du col !
- ???
- Il n'aime pas qu'on piétine son herbe !
- Oh ! Mais on n'est pas des sauvages chez nous !
- Tous les mêmes, ils se croient chez eux !
- Je voulais dire chez nous dans la Confrérie !
- Toute cette cohue, quel désordre !
- Aux Cents Cols le désordre n'existe pas avec l'informatique !
- Vous avez l'informatique ?
- Tu penses bien et même l'ADSL !
- A la ferme de Bléchin d'en bas on nous l'a installée aussi !
- Bléchin d'en... ? Pas possible !
- Mais si, et avec des operating system du feu de Dieu !
- Des operating system ?
- Les logiciels quoi ! On à même « liveherbage.com », c'est géeeenial !
- Live quoi ?
- C'est pour la gestion des pâturages, fabuleux !
- ???
- On sait exactement combien de jours on peut rester à l'estive !
- Ah ?
- nb jours = surface x coef de pâture / ratio jour x nb. de Gasconnes (1) !
- ???

- Ouais, et ici on sait qu'on y est jusqu'à la Saint Michel, le 29 septembre !
- C'est précis ça !
- Jusqu'à la Saint Michel si on ne nous piétine pas notre herbe !
- Ah bon ?
- Ouais, et avec tous ces bouffeurs d'oxygène depuis ce matin c'est pas gagné !
- Nous, des bouffeurs d'oxygène ???
- Te fâches pas ! Allez zou, je me pousse un peu ! Bon port d'Aula et regarde où tu marches, hein !
- Merci. Allez, salut !
- Attends une seconde, ça me revient ! Le vélo, ça me rappelle quelqu'un !
- Ah bon, et qui donc ?
- Alain Gillodes !
- Alain... ?
- Ouais, depuis que je suis gamine je le vois passer ici !
- ???
- Si tu le rencontres là haut, donne lui le bonjour de Myrtille !

Alféo Lotto

CC n° 5650

(1) Gasconne : race pyrénéenne

SOLIDARITÉ DES CENT COLS

Ce lundi 15 août 2005 restera pour moi un bel exemple de la solidarité entre cyclistes, car j'aurai reçu une aide précieuse à quatre reprises dans la même matinée, ce qui prouve en passant qu'un bienfait n'est jamais perdu.

En effet, ce matin, j'ai aidé Hervé Becquet à regonfler sa superbe randonneuse pliante avec ma - non moins superbe - pompe à haute pression. Lors de l'opération, le pas de vis du - superbe - raccord direct de ma pompe a décidé de foirer définitivement, rendant l'objet à peu près inutilisable. Je suis quand-même parti sans inquiétude : avec autant de cyclistes sur la route aujourd'hui, j'ai peu de chances de me retrouver isolé en cas de pépin. C'était compter sans certain concours de circonstances... Dans le col de la Core, j'ai roulé quelque temps en compagnie de Chantal Sala. Ce que voyant, Michel Verhaeghe, mon compagnon de la semaine passée, n'a pas jugé utile de m'attendre en haut comme il le fait d'habitude. Une fois au col, Chantal reste sur la route goudronnée, et c'est bien seul que je m'engage sur la piste en direction du col de l'Arrech : plus personne à qui faire la caquette. Sur la carte au 100 000ème, le parcours vers les cols suivants ne me semble pas évident... mais je n'ai pas le temps de m'en faire : je croise mes premiers bons samaritains, Jean- Pierre et Thierry Adam, bien équipés de la TOP25, qui m'expliquent les chemins et raccourcis vers le col de Saët d'où ils arrivent, et me confient même leur carte ! Tout va donc bien jusqu'au col de Saët.

Ensuite la route, goudronnée selon la carte, est en réalité un cocktail de gravillons et de nids de poule. Le résultat ne se fait guère attendre : un trou mal négocié, et c'est la crevaison, la première sur ce vélo qui n'a guère plus de mille bornes au compteur, et bien entendu au plus mauvais moment. La rustine une fois collée, je m'escrime sans succès à essayer de regonfler lorsque survient un automobiliste, qui me gratifie d'un deuxième coup de main, c'est le cas de le dire : l'un maintenant le raccord défectueux, l'autre manipulant la pompe, nous arrivons tant bien que mal à obtenir dans le pneu une pression faible mais suffisante pour poursuivre. Et la chance me sourit à nouveau : au carrefour suivant j'ai le plaisir de faire la connaissance de mon troisième homme providentiel, Patrick Lamaison, qui a le bon goût de posséder une pompe compatible avec mes petites valves. C'est ainsi que, le temps de glaner en passant le col des Houègues, je suis arrivé au col de Catchaudégué presque à temps pour entendre le discours de notre cher Président.

Désolé, Claude, j'ai fait de mon mieux ! Lors de la concentration, c'est de la part de Bernard Vieillard que je reçois la quatrième aide de la journée : « mais il te manque un écrou, là, sur ton porte-bagage avant ! » dit-il après avoir inspecté ma (superbe !) randonneuse d'un seul coup de son oeil d'expert.

Et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il arrive avec l'écrou qui convient. Chapeau, l'artiste ! Qu'il me soit donc permis de remercier ici tous les protagonistes de cette petite histoire, ainsi que tous ceux dont la présence à Seix et au col de Catchaudégué a contribué à rendre cette journée de concentration tout simplement... superbe !

Jean-Michel CLAUSSE

CC n°1364

CONCENTRATION RÉGIONALE DES CENT COLS EN ALSACE

Samedi 25 juin 2005

Sept cols du Jura Alsacien et Soleurois pour 1600 m de dénivellation répartis sur 60 km de VTT. Voilà un programme alléchant. Le temps caniculaire de vendredi chauffait des orages possibles pour cette journée de samedi.

Prosper Ruetsch accueille chaleureusement les très très rares Centcolistes. Deux retardataires repoussent le départ groupé à 9h30. Le temps est encore calme. Les premières conversations nous amènent tranquillement au col de Burgerwald. Prosper guide le groupe et commente paysages et histoires de ce Sundgau soigné, serein et reposant. C'est déjà presque la Suisse. Au col de Neuneich il devient évident qu'à l'allure paisible où nous progressons nous ne pourrons plus être à l'heure au rendez-vous de midi. Diable, c'est grave !

De plus le temps se couvre. Le maigre groupe se partage en deux. Prosper et Hubert restent avec le groupe des Bas- Rhinois qui a la journée à consacrer à la balade. Et puis arrive la pluie, d'abord tranquille, presque rafraîchissante. Blouson or not blouson? En fait, quelques-uns n'en n'ont pas. La pluie redouble. Le tonnerre commence à gronder. La température chute. Les chemins deviennent très mouillés.

Les capes cyclistes que nous hésitions à laisser vendredi dans nos sacoches sont maintenant une précieuse protection. Les éclairs zèbrent le ciel. Le bruit du tonnerre est fort. La forêt tremble. Une fugace accalmie nous amène au col très caché de Rote Fluh à la frontière suisse. Le moral de cette petite équipe est au beau fixe. Il est 12h30. Prosper nous annonce que la descente par temps sec est technique, difficile et raide. Par temps d'orage la sente est de plus gorgée d'eau. Il est donc prudent de descendre à pied. Je suis content de ne pas être l'initiateur de l'itinéraire car dans cette situation, vécue de très nombreuses fois, Lulu a la critique moqueuse. Aujourd'hui : silence. Nous glissons, sur le terrain spongieux et ruisselant, en file indienne vers les vertes prairies suisses en contrebas. Nous devinons un paysage qui doit être magnifique.

Nous remontons dans les hautes herbes mouillées des pâturages vers la piste en forêt qui nous mène au Remelpass. L'orage redouble et se rapproche. A 13h30 nous arrivons au point de ravitaillement. Le premier groupe s'apprête à partir. Nous avons effectué 35 km, passé 5 cols, il fait 13° et il continue de pleuvoir. Il reste 2 cols et 25 kilomètres. Prosper nous interroge du regard. Réflexions trempées pendant une rapide restauration. Nous laissons le Blauenpass et le Blattenpass pour une sortie plus lumineuse. Retour direct au départ. Le vent est très fort mais dans le dos. Les chemins ruisselants cachent des pièges : 2 légères chutes. Nous rattrapons la route. Le vent souffle puissamment. Des branches encombrent la chaussée et continuent de tomber. Puis, progressivement, le ciel se calme. La pluie s'arrête. Le vent cesse. La route est sèche. Bouxwiller est resté ensoleillé depuis le matin.

Merci Prosper. Nous garderons un humide et cordial souvenir de cette première concentration régionale des Cent Cols en Alsace.

Le lendemain, au départ de Liestal, par une journée magnifique et très chaude, nous franchirons 5 nouveaux petits mais rudes cols routiers suisses.

Lulu et Renaud Masse CC n°3452 et n°3453

CONCENTRATION MICHEL BERNARDINI

DES CENT COLS DU LANGUEDOCROUSSILLON EN ESPAGNE DIMANCHE 28 AOUT 2005

Ce fut pour moi une équipée cyclo-ferroviaire puisque j'ai pris avec mon vélo le train de Rodez à Latour-de-Carol via Toulouse pour l'aller et le retour. C'est sur ma machine que par Puigcerdà j'ai rejoint sous la pluie un excellent hôtel, recommandé par Alain Gillodes, situé à Bellver.

Le lendemain matin, j'arrive largement à l'heure à Martinet, lieu du rendez-vous, à 8 km de Bellver, sur la C1313 qui amène à la Seu d'Urgell. Après dissipation de quelques brumes matinales, le soleil était de la partie, nous permettant d'admirer des paysages bien dégagés, avec une très bonne lumière comme chaque fois qu'il a plu la veille ; les photos seront ainsi d'excellente qualité.

Nous étions 15, dont 4 dames, à nous élancer, sous la conduite de René Marty, pour une première ascension sur goudron de près d'une vingtaine de kilomètres avant de rejoindre les pâturages peuplés de belles vaches, et d'évoluer toute la journée, coupée par un solide pique-nique, sur des chemins et des sentiers en altitude.

C'est ainsi que nous avons franchi 10 cols, dont 6 à plus de 2000 mètres, avec pour moi un total journalier de 76 km et 1830 m de dénivelé.

Très satisfait de ma journée et de ma moisson de cols, je rentrai en Aveyron le lundi par les mêmes moyens.

Je tiens tout particulièrement à remercier notre guide René et tous les participants avec lesquels on a passé d'excellents moments qui ne demandent qu'à être renouvelés.

Henri BOSC

CC n°110

MA PREMIÈRE CONCENTRATION DU CCC

Membre de la Confrérie depuis 2 mois, j'attendais avec impatience l'occasion de côtoyer et de rouler quelques km avec ces chasseurs de cols.

Rendez-vous était pris à Châtel St-Denis pour la première concentration des CC Suisses organisée par Michel Boni. A 9 heures, 23 participants étaient présents pour le café. Huit Français ont fait le déplacement dont 3 membres du Cyclo Club de Tresserve, Régis Paraz, Henri Dusseau, etc...

Trois groupes se formèrent : Le 1er pour une boucle de 50 km direction le Mont Pèlerin avant d'attaquer la montée du col, soit au total 70 km. Le deuxième groupe (Michel De Brebisson et Christian Binggeli) ont décidé de faire le col de Villard pour rejoindre ensuite à travers pâturage le col de Belle Chaud. Très bonne idée puisqu'ils ont découvert un panneau pedestre mentionnant "Col de Trémetta" que l'on pourra rajouter au catalogue.

Je faisais partie du troisième groupe avec ma maman, 2 km de plat avec les autres groupes puis début de la montée sur la Frasse où nous découvrons des panneaux mentionnant route fermée à 3 km. En effet dans un virage des barrières sont posées en travers de la route, ni une ni deux nous passons par-dessous et un peu plus loin....plus de pont....heureusement ils ont posé le coffrage du nouveau pont ce qui nous permet de franchir la rivière au sec. Nous poursuivons notre route qui serpente dans la forêt avant de sortir dans les pâturages. Sous un soleil radieux, au sommet du col de Belle Chaud 1510 m (mon 126e) nous attendons les autres groupes pour boire le verre de l'amitié préparé par mon papa, écouter avec attention le discours de Henri Dusseau et bien sûr faire la photo du groupe.

A 15 heures nous décidons de redescendre à Châtel Saint-Denis où l'on se retrouve sur une terrasse pour se désaltérer et pour certains qui n'ont pu résister (n'est ce pas Régis ?) déguster la spécialité de la région : meringues à la double crème de gruyère. Ce fut une magnifique journée dont je garderai un très bon souvenir.

Robin Mai

CC n°6050

L'ÉTAPE DU TOUR

Ou comment un contact avec RP m'a-t-il permis de me faire interviewer par PR ? Le titre, volontairement sibyllin, de cet article n'a bien sûr d'autre but que d'éveiller votre curiosité. Car, qui sont donc RP et PR ?

Voici l'histoire :

Mi-mai, je décide de commander quelques vêtements de la gamme Cent Cols. Une fois ceux-ci reçus, par l'entremise de Nicole Poty, j'envoie un petit mail dont la teneur est :

- « J'ai bien reçu les vêtements. Impeccable, je vous remercie. »

Et puis, comme je trouve ce mail un peu sec et que je suis presque aussi bavard dans mes courriels qu'au naturel, je rajoute ceci :

- « Je comptais les étrenner dimanche lors d'une sortie dans l'Aude avec 4 cols inédits mais une méchante tendinite au poignet m'en a dissuadé !

Domage, mais les cols ne bougeront pas et seront encore là dans quelques semaines. Et puis, je ne veux pas « compromettre » l'Ariégeoise du weekend prochain ainsi que l'Étape du Tour du 11 juillet ! ».

Quelle n'est pas ma surprise de recevoir, quasiment par retour, le mail suivant : - « Votre présence dans les Pyrénées ainsi que votre bonne connaissance des cols de la chaîne, me conduisent à vous faire part d'une demande de Philippe Reltien, journaliste à France Inter, qui a pris contact avec le Club des Cent Cols, l'invitant à participer à une émission du type « autour du Tour » qui sera diffusée le 18 juillet, journée de repos à Pau.... C'est une occasion unique qui nous est offerte de parler du Club des Cent Cols sur une radio nationale.... Accepteriez vous ce rôle de représentant de notre confrérie ?

... Philippe Reltien souhaiterait plus particulièrement rencontrer un cyclo ayant effectué l'Étape et qui pourrait commenter cette même étape effectuée cette fois par les coureurs. » Mail signé de René Poty, notre secrétaire général.

Voilà donc RP et PR dévoilés ! Après m'être assuré que je peux me faire remplacer par un collègue au boulot, je prends contact avec Philippe Reltien. Le principe de son émission est simple. Tous les matins pendant le Tour, de 7h à 7h15, il anime une rubrique dans laquelle il traite des aspects extra sportifs du Tour de France. Comme je le découvrirai par la suite en écoutant régulièrement sa rubrique, il cherche particulièrement l'anecdote. L'émission n'est pas en direct, et ce qui est diffusé le jour J a donc été enregistré la veille.

Quelques mails et conversations téléphoniques plus tard, nous arrêtons le programme suivant :

1) Le lundi 18 juillet, jour de repos des coureurs à Pau, nous nous rencontrerons dans cette même ville et nous enregistrerons l'émission qui sera diffusée le mardi et qui doit traiter de « l'approche de l'Étape par un amateur. ».

2) Le mardi, je serai avec lui dans une voiture de France Inter et nous suivrons l'étape, la vraie. Nous parlerons plus spécifiquement des Cent Cols, sujet qui sera diffusé le mercredi.

A la question que je lui pose maintes fois, « Mais, qu'est ce que je vais bien pouvoir vous raconter qui aille dans le sens de votre rubrique ? », Philippe Reltien me répond toujours « Ne vous inquiétez pas, vous verrez, cela viendra tout seul. » Pendant les quelques jours qui précèdent notre rencontre, je potasse quelques bouquins sur la montagne et le vélo. Je glane ci et là quelques infos officielles sur les Cent Cols. L'avenir me montrera que je n'aurai pas la possibilité d'en parler beaucoup et c'est dommage.

Philippe Reltien me contacte deux jours avant le 18. Tout semble aller aussi vite dans le milieu journalistique que dans le monde du vélo. En effet, tout notre programme est modifié ! En fait, c'est à Argeles Gazost que nous allons nous rencontrer le lundi et, peut-être, le mardi, me fera-t-il suivre l'étape dans un véhicule de Radio France.

Lundi 18 juillet, je quitte mon domicile et prends l'autoroute vers Tarbes. Nous avons rendez-vous à 10 heures à Agos Vidallos, soit à quelques kilomètres d'Argeles. J'y suis un peu avant l'heure dite et je ressens immédiatement l'atmosphère du Tour. Il y a une quinzaine de véhicules France Inter et RMC Info garés devant l'hôtel. Plus tard, j'apprendrai que les techniciens de Radio France sont logés là alors que les journalistes sont logés plus près du lieu de départ. Philippe Reltien fait exception à la règle car il n'intervient pas en direct à l'antenne. Pour cette station de radio, 25 personnes environ sont détachées sur le Tour.

A 10h, je fais enfin la connaissance de Philippe Reltien ainsi que de son preneur de son, Gilles Gallinaro. Nous conversons tranquillement autour d'un petit déjeuner. J'ai déjà pris le mien mais, je me joins à eux avec plaisir. L'avenir me dira que j'aurai bien fait de me caler avec quelques tartines ! Pendant que nous discutons, le journaliste prend quelques notes. Il est déjà dans son sujet. Je lui cite quelques anecdotes sur l'Aubisque qui retiennent son attention.

11h, nous démarrons, direction le sommet. Il faut s'imprégner du lieu et de l'atmosphère. A l'arrière du véhicule, Philippe Reltien continue à prendre quelques notes. A 24 h de la course, le spectacle est impressionnant : plus une place n'est disponible le long de la route, tentes et camping cars occupent le moindre emplacement. En montant vers le sommet, nous traversons forcément le fameux tunnel de l'Aubisque. A sa sortie, le journaliste fait arrêter la voiture. Nous le retraversons à pied. Et nous voilà partis à discuter à bâtons rompus...si ce n'est que Gilles Gallinaro a branché son micro. Bien sûr, c'est une discussion, et non pas une interview, mais il est clair que le journaliste guide mes réponses avec des questions, ou des remarques, en relation avec les anecdotes que je lui ai relatées.

Et tout cela, sans me dire à aucun moment « Dites ceci. » ou bien « Là, je vais vous demander ceci, et vous allez me répondre cela. » Ah, il est fort et maîtrise bien son sujet.

A la sortie du tunnel, nous tombons sur l'image emblématique du Tour de France : trois couples de retraités en train de prendre l'apéro (il est 12h30) devant leurs trois camping cars. En voyant ce tableau, Philippe Reltien fait volte face et nous commençons à discuter avec eux. Il en gardera quelques répliques savoureuses.

Enfin, nous voilà en haut de l'Aubisque. Nous avons quelques difficultés à garer notre voiture mais ensuite, nous faisons sensation avec le véhicule marqué France Inter d'où s'extirpe le preneur de son avec sa perche et son attirail sur le dos. Les gens doivent me prendre pour quelqu'un d'important. S'ils savaient ! Après un ultime enregistrement, nous redescendons dans la vallée. Il est 15h30 et nous allons enfin déjeuner. Jusqu'à la fin, Philippe Reltien prend encore des notes et je sens qu'il est déjà dans la rédaction des textes de liaison du reportage.

Au final, nous aurons passé ensemble presque 6h dont 2h de conversations enregistrées. De cela, resteront les quelques minutes qui seront diffusées, après que le journaliste et le technicien aient passé 5 à 6 h pour le montage. On est loin d'imaginer tout ce travail lorsque l'on entend un petit reportage de quelques minutes à la radio. Et encore, dans ce cas bien précis, le preneur de son m'a confié que cela avait été une journée facile : ils n'avaient pas eu à chercher le sujet puisque j'étais venu à eux !

Philippe Reltien m'ayant mis en contact avec son directeur de l'info sur le Tour, j'ai pu le lendemain accéder au village départ à Mourenx. J'ai eu le privilège d'y croiser quelques grands noms du monde du vélo, parmi lesquels : Thévenet, Hinault, Virenque, Jean Paul Bouchon, Jacques Chancel, Carlos da Cruz, Rous, Beneteau, Axel Merckx, Hincapie, Fédrigo, Armstrong, Voeckler, le sympathique ardoisier originaire du Burkina Faso et tant d'autres.

Pour la petite anecdote, quelques minutes avant le départ, je croisais Oscar Pereiro qui allait gagner l'étape 4 heures et 38 minutes plus tard.

Je vais même vous confier ce que je lui ai dit : « C'est facile Oscar, je l'ai fait la semaine dernière ! »

J'ai cru un moment avoir la possibilité de suivre l'étape Mourenx Pau en voiture mais cela n'a pas pu se faire.

Peu importe, cette expérience a été très enrichissante. Elle m'a permis d'approcher le monde journalistique et, dans une moindre mesure, le monde du cyclisme pro.

Et peut-être ce court reportage a-t-il permis de faire connaître le Club des Cent Cols à de futurs adhérents...

Frédéric Singla

CC n°5173